

Jeunes dans l'espace public

Les cultures des 13-20 ans présents dans l'espace public

et distants des institutions

Les cas du Blosne et de Maurepas

Christophe Moreau

Mikaël Salaün

Sous la direction de Gilbert Gaultier

Avec la collaboration de Johan Hascoët, Sophie Le Coq, Karine Le Meur, Yoann Piplin

Rapport final

Décembre 1999

Etude réalisée pour l'APRAS

Ce document constitue le rapport final de l'étude commandée à l'Association Rennaise d'Etudes Sociologiques (ARES) par l'Association pour la Promotion de l'Action et de l'Animation Sociale (APRAS) – Convention du 13 octobre 1998

Sommaire

INTRODUCTION.....	6
Les premières phases de la démarche.....	7
Les objectifs de la confrontation avec les professionnels	8
Les trajectoires des jeunes rencontrés	8
<i>La trajectoire de la politisation</i>	<i>9</i>
<i>La trajectoire de la singularisation</i>	<i>10</i>
LE QUESTIONNEMENT SUR LA JEUNESSE	12
La jeunesse à travers l’histoire	12
Les questions institutionnelles posées par les jeunes à Rennes.....	14
<i>Les questions initiales à l’origine de cette recherche.....</i>	<i>15</i>
<i>Les questions soulevées lors de la pré-enquête</i>	<i>16</i>
<i>La constitution des groupes de jeunes</i>	<i>17</i>
<i>Les pratiques de loisirs</i>	<i>18</i>
<i>L’occupation des espaces publics.....</i>	<i>19</i>
<i>Les comportements déviants</i>	<i>20</i>
LES DONNEES QUANTITATIVES ECLAIRANT CETTE QUESTION A RENNES.....	22
1 - La population des quartiers rennais.....	22
2 - Les pratiques socio-culturelles des jeunes	24
3 - Le chômage des jeunes.....	25
4 - L’aide à la parentalité.....	27
5 - La délinquance	28
L’ENQUETE AUPRES DES JEUNES	30
Présentation des échantillons.....	30
La problématique et le cadre théorique	33
<i>L’émergence à la personne.....</i>	<i>33</i>
<i>La problématique des univers sociaux et culturels</i>	<i>36</i>
LES CARACTERISTIQUES DES ADOLESCENTS.....	38
La crainte de l’ennui.....	38
La fréquentation des espaces publics	42
La structuration de l’identité par le groupe de pairs.....	46
<i>Le critère d’âge.....</i>	<i>46</i>
<i>Le critère de la pratique</i>	<i>47</i>
<i>Le critère de résidence.....</i>	<i>48</i>
<i>La persistance du classement ethnique.....</i>	<i>49</i>
La recherche d’une reconnaissance sociale par la consommation	50
L’attrait pour l’esthétique	51
La préoccupation pour l’insécurité.....	51
La prégnance du cannabis	53
Le refus de l’injustice	54
LES TRAJECTOIRES DES JEUNES	57
Introduction	57

Présentation synthétique des deux trajectoires	58
<i>La tendance à la politisation, ou la singularité négociée</i>	58
<i>La tendance à la singularité, ou la divergence accentuée</i>	62
LA TENDANCE A LA POLITISATION	66
L'appropriation de la communauté d'appartenance	66
<i>La construction d'une ethnicité urbaine</i>	66
<i>L'attachement au bled comme symbole d'une double appartenance</i>	69
<i>Les spécificités des tranches d'âge et la division sexuée des rôles</i>	70
L'appropriation pragmatique du territoire de vie	70
<i>La nécessité d'avoir un lieu pour se regrouper</i>	72
<i>La revendication d'un lieu spécifique pour se retrouver</i>	73
L'appropriation de responsabilités	74
<i>L'organisation des loisirs</i>	74
<i>La prise en charge des plus petits</i>	75
<i>Les lieux de regroupement</i>	77
<i>La négociation avec les institutions</i>	79
<i>L'émergence à la responsabilité : un facteur d'abandon des pratiques de loisirs</i>	80
<i>Le réalisme financier : le rejet de la logique du profit</i>	81
La construction d'une identité négociée	82
<i>L'exigence d'une reconnaissance, ou le risque d'une rupture</i>	82
<i>Le travail comme élément identitaire... en voie de disparition</i>	86
<i>Les relations entre garçons et filles</i>	87
L'aménagement de valeurs	88
<i>La limitation des prises de risque</i>	90
<i>L'appropriation de valeurs issues de la religion</i>	90
LA TENDANCE A LA SINGULARITE	92
Introduction	92
Un territoire sans attaches	93
<i>Le déni d'une identité de quartier</i>	94
<i>Les pratiques sportives nomades</i>	95
Une identité en perpétuelle recherche	98
<i>Une période de marge institutionnelle</i>	99
<i>L'apprentissage par la communauté virtuelle</i>	102
<i>Le rejet de la compétition classique</i>	104
<i>L'identité par les marques</i>	106
<i>Le besoin d'être vu</i>	106
<i>Les relations avec les filles</i>	107
Des responsabilités limitées	107
<i>Méfiance et défiance à l'égard des institutions</i>	109
<i>Le rejet et le refus en bloc de l'institutions sportive</i>	110
<i>L'évitement des contraintes et de la régulation coercitive du club sportif</i>	112
<i>Le refus des « entrepreneurs de morale »</i>	112
<i>L'inutilité du club sportif</i>	113
<i>L'obsolescence des clubs sportifs</i>	114
<i>L'insatisfaction singularisante</i>	115
<i>Espaces et lieux publics : détournement et démonstration</i>	115
<i>Les dégradations du mobilier urbain</i>	117
<i>La cohabitation entre les différents groupes sociaux en interaction</i>	119
L'attrait pour le risque	120
<i>Tester les limites pour fonder son identité</i>	120
<i>Les chutes et les blessures fréquentes et nombreuses</i>	122
LES POINTS DE VUE DE QUELQUES FAMILLES	123

Introduction	123
L'offre de loisirs et les relations entre jeunes et adultes	125
Les décalages entre jeunes et adultes	127
La parentalité et l'autorité	129
La délégation et la responsabilisation des enfants.....	130
Les valeurs familiales et institutionnelles.....	130
CONCLUSIONS ET PROPOSITIONS.....	132
Préambule.....	132
Les distinctions entre garçons et filles.....	133
L'offre de loisirs en direction des jeunes	135
<i>L'offre en direction des adolescents : l'accueil informel comme passerelle</i>	136
<i>L'offre en direction des jeunes : la structuration en collectifs</i>	138
L'appropriation des espaces publics.....	140
Les enjeux identitaires à prendre en compte	142
<i>L'inter culturalité</i>	142
<i>Les frontières identitaires et les conflits entre jeunes</i>	143
Le lien entre jeunes et adultes	144
<i>La parentalité</i>	144
<i>La négociation avec les habitants</i>	145
Les désirs, la transgression et le renoncement.....	146
<i>Les désirs de consommation</i>	146
<i>Les transgressions</i>	146
<i>Le traitement des transgressions, la capacité de renoncement</i>	147
La contribution sociale et la reconnaissance « politique » des jeunes	149
La question de la cohérence institutionnelle des actions en direction des jeunes.	150
<i>Les passages entre les deux trajectoires identifiées par les chercheurs</i>	150
<i>Les propositions aux professionnels et aux élus</i>	151
Annexe 1 – Compte-rendu de la recherche-action – Maurepas.....	153
Annexe 3 : Liste des partenaires institutionnels consultées	159

Introduction

Les questions premières qui nous étaient posées par les différents partenaires, étaient celles de la distance entre adolescents ou jeunes, et les institutions adultes. Cette distance se manifeste, dans les représentations courantes, par :

- La constitution de groupes de pairs, de bandes, qui défient les adultes ;
- Le rejet de l'offre de loisirs traditionnelle, qui remet en question les investissements, les conventionnements, l'utilisation de l'argent public ;
- Les comportements déviants, le rejet des règles sociales, qui génèrent une forme d'insécurité sur les quartiers sensibles.

Les questions à traiter étaient des questions éducatives, liées à la parentalité, au rôle des différents professionnels qui ont en charge la jeunesse ; il s'agissait également de mieux comprendre comment prévenir certains risques : risques de délinquance, risques d'intolérance et de conflits avec les adultes, risques physiques encourus par les jeunes dans leurs pratiques, telles que les rodéos automobiles par exemple, ou dans leurs consommations, telles que l'alcoolisation, la dépendance à des drogues dures etc.

Nous avons repris ces questionnements en axant notre réflexion sur l'émergence à l'âge adulte : comment, de « jeune », devient-on « adulte » ? Par quels rapports à l'espace, quels processus identitaires, quelles prises de responsabilités, quelles prises de risques ?

Cette recherche, passionnante, nous a permis de rencontrer, une vingtaine de responsables institutionnels (CAF, Ville, HLM, Contrats de Ville etc.), une cinquantaine de professionnels de la jeunesse (animation, prévention, agents de proximité, correspondants de nuit etc.), une vingtaine de familles, une centaine de collégiens, une centaine de jeunes en bas de tours. Qu'ils en soient tous, ici, sincèrement remerciés.

D'un point de vue théorique, nous avons distingué deux formes de construction des personnes, indépendantes de l'âge biologique, qui montrent comment l'on passe d'une volonté irrémédiable de distinction et de singularisation à une acceptation de la négociation avec « l'autre », en général, qui permet de lui soumettre son identité, au risque de la voir malmenée.

Alors que la fin de la jeunesse était plutôt définie par l'accès au monde du travail et au mariage, nous avons montré, collectivement, que le passage à l'âge adulte correspond à cette acceptation de la différence, de la négociation avec l'autre. Mais pour que cette négociation fasse sens, il faut, d'une part, que la construction du jeune le lui permette, et, d'autre part, que les conditions extérieures y soient favorables : il faut, pour cela, que le dialogue avec les adultes soit possible, et que les différentes institutions acceptent, elles aussi, de négocier avec une jeunesse structurellement marginale, en y adaptant ses cadres et ses actions.

Les deux trajectoires identifiées sont présentées en introduction, et longuement développées par la suite, avec leurs caractéristiques et leurs conséquences sur les cultures juvéniles.

Les premières phases de la démarche

En vue de préparer une phase de confrontations avec deux groupes de professionnels sur les deux quartiers étudiés, un long travail de recueil de données et d'enquêtes a permis aux chercheurs de construire leur point de vue sur cette problématique de la jeunesse « distante à l'égard des institutions qui la prennent en charge ».

L'ensemble de ces informations et analyses est restitué dans ce document, qui présentera tour à tour :

1 - Les représentations et questions posées par la jeunesse à plus d'une vingtaine de professionnels ou bénévoles représentant la plupart des organismes intervenant auprès des jeunes de Maurepas et du Blosne.

2 – Les données quantitatives utiles à la compréhension de la question.

3 - Les principales caractéristiques des adolescents dégagées à partir des entretiens réalisés auprès d'une centaine de jeunes collégiens, des niveaux 4^e et 3^e des collèges des Hautes Ourmes, de la Binquenais et de la Motte-Brulon.

4 – Les deux types de trajectoires culturelles analysées par les chercheurs à partir de deux types d'entretiens menés :

- auprès d'une centaine de jeunes occupant les espaces publics ou les locaux associatifs de ces deux quartiers en période nocturne ;

- auprès d'une quarantaine de jeunes pratiquant des activités sportives autonomes au sein des quartiers ou sur les équipements spécifiques¹.

Ces investigations qualitatives nous ont permis d'appréhender, avec notre regard, ce que nous appelons le processus d'émergence à la personne : du collégien adolescent aux jeunes occupant de multiples façons les espaces publics, on assiste à l'élaboration de trajectoires qui font que les personnes émergent à une identité spécifique et, dans certains cas, à des prises de responsabilités.

¹ Ce volet de l'enquête a donné lieu à un mémoire de maîtrise de sociologie réalisé par Mikaël Salaün, très bien reçu par les professionnels, et intitulé : « **Les pratiques sportives contemporaines des jeunes en milieu urbain : le cas de l'agglomération rennaise** », Mikaël Salaün, sous la direction d'Armel Huet, Université Rennes 2, Mai 99.

Les objectifs de la confrontation avec les professionnels

Une phase de recherche-action a réuni, sur chacun des deux quartiers concernés, des groupes de professionnels volontaires, constitués à partir des comités techniques mis en place au démarrage de cette recherche. Cette phase de recherche-action concernait des jeunes présents sur l'espace public, distants des institutions, et ne formulant pas nécessairement de demande à l'égard du monde adulte ou institutionnel. Elle devait permettre de :

1 - Clarifier les questions et les enjeux posés aujourd'hui, sur les quartiers, par les jeunes et adolescents les plus distants à l'égard des institutions ;

2 - Analyser les processus culturels mis en œuvre par ces jeunes, et les trajectoires qui en découlent ; produire collectivement une grille de lecture de ces trajectoires.

3 - Appréhender le regard de familles représentatives sur les pratiques et les trajectoires des jeunes et adolescents enquêtés ;

4 - Confronter l'ensemble de ces points de vue (jeunes, familles, chercheurs et praticiens) dans le but de formaliser et de préparer à moyen terme des réponses institutionnelles cohérentes et adaptées à l'« histoire » de ces jeunes urbains, en fonction de leurs trajectoires singulières, de la relative distance qu'ils peuvent montrer à l'égard des institutions, et des missions des différentes institutions concernées.

Les trajectoires des jeunes rencontrés

Nous n'avons traité, dans cette recherche, que des jeunes présents sur l'espace public et distants des institutions, c'est-à-dire ceux qui « stimulent » le questionnement des adultes dans les deux quartiers étudiés. Ainsi, nous n'avons pas traité des jeunes, nombreux, qui, par exemple, adhèrent aux dispositifs institutionnels ; nous n'avons pas traité non plus de ceux qui, effacés, absents de l'espace public, sont plongés dans le monde du travail, ou dans l'univers illimité des tubes cathodiques²...

Concernant ces jeunes distants des institutions, les trajectoires que nous avons dégagées relèvent d'une conception théorique de la personne. Nos objectifs, lorsque nous avons analysé les entretiens, étaient les suivants :

- **Ne pas simplement décrire** une réalité déjà connue des professionnels, **mais ordonner** différemment, avec notre regard, cette réalité, ou plutôt ces réalités de jeunes.

- A partir de cette mise en ordre, **simplifier à l'extrême** les diverses trajectoires pour dessiner des « **tendances** » **facilement identifiables**.

² Ce phénomène de la « réclusion dans l'espace privé » existe et n'est pas moins inquiétant que celui qui nous avons traité, même si les questions posées sont différentes.

- A partir de ces « tendances » abstraites, dégager **les caractéristiques** des différents types de jeunes, **leurs attentes** ou leur absence d'attentes à l'égard du monde adulte, et **les questions qu'ils posent aux institutions**.

Nous sommes arrivés à une grille d'analyse qui oppose radicalement, et de façon simpliste, deux types de trajectoires, entre lesquelles oscillent les jeunes rencontrés ; nous présentons succinctement ces trajectoires, sur lesquelles nous reviendrons longuement :

1 – La trajectoire de la politisation

2 – La trajectoire de la singularisation.

La trajectoire de la politisation

Il s'agit, dans cette trajectoire, de jeunes qui sont structurellement adultes mais en quelque sorte maintenus dans un état de jeunesse par le monde adulte. Ils acceptent de « politiser leur existence », c'est-à-dire aspirent à jouer un rôle dans l'espace public, et plus largement, dans la cité. Ils posent la question de la reconnaissance, par les adultes, de leurs spécificités et de leurs responsabilités, d'autant plus qu'ils ne souhaitent plus être pris en charge et formulent donc peu de demandes à l'égard des institutions. Ils acceptent de négocier, avec les adultes ou les institutions, sans toutefois renier leurs spécificités identitaires.

On constate qu'ils **s'approprient à leur manière** et traduisent ce qui leur est donné socialement :

- **l'espace public** : ils se l'approprient de façon durable, et font du « bas de tour » une « place de village » permanente. Le lieu de résidence et la communauté résidentielle sont très structurants pour ces jeunes.

- **la communauté d'appartenance** : imprégnés de différentes cultures, ils reconstruisent une « ethnicité urbaine », mélange des cultures notamment arabes et occidentales.

- **la notion de responsabilité** : inscrits relativement tôt dans une forme de délégation de responsabilités (à la maison, avec les petits frères, dans les structures de loisirs, ou concernant leur propre destinée), ces jeunes adultes souhaitent jouer un rôle pour contribuer à la vie du quartier, surtout la vie des jeunes, et émerger petit à petit à l' « âge adulte » : prise en charge de locaux, d'associations, des loisirs des petits frères etc.

- **les valeurs** : ces jeunes traduisent à leur manière et s'approprient les valeurs véhiculées par les adultes. Ils montrent un attachement très fort à des valeurs immatérielles (la famille, la convivialité, le respect, le partage etc.).

Les différents niveaux de questions posés par ces jeunes, et qu'il faudra traiter, sont les suivants :

- reconnaissance politique et institutionnelle de leur existence, de leurs spécificités et de leurs responsabilités ;
- occupation des espaces publics, et revendication de lieux spécifiques pour se retrouver ;
- recherche d'une contribution sociale sur le quartier, complémentaire ou substitutive au travail salarié ;
- revendication d'activités de loisirs novatrices et préventives pour les plus jeunes, mais rejet d'une prise en charge pour les plus vieux ;
- attirance pour des valeurs et des modes de consommation parfois en décalage avec les « normes » institutionnelles ;
- recherche de passerelles avec le monde adulte, pouvant se traduire par un fort communautarisme (attirance possible pour des « leaders charismatiques » en décalage avec l'offre institutionnelle) ;
- question de la légitimité institutionnelle des adultes jouant un rôle structurant auprès de ces jeunes ;
- question du partenariat entre ces adultes « non légitimés » et les institutions.

La trajectoire de la singularisation

Il s'agit, dans cette trajectoire, de jeunes qui se structurent principalement par leur groupe de pairs. Ces jeunes, très mobiles dans l'espace urbain, voire nomades, ne négocient pas leur différence avec le monde adulte. Les institutions sont très critiquées, voire rejetées. Ces jeunes s'inscrivent dans une forme de marginalité qui n'est pas régulée par l'ensemble social. Tout se passe comme si ces jeunes ne pouvaient entendre ni supporter le regard de l'autre, et les exigences de la société. Nous parlons, pour cette trajectoire, d'un excès de singularité : la différence et la divergence sont cesse recherchées ; la « marginalité » est une quête qui structure constamment l'identité de ces jeunes.

Ils rejettent et **cherchent à se différencier de ce qui leur est donné socialement** :

Les espaces publics : il n'y a pas, ici, d'attachement à un espace unique ; les soirées ou les journées se déroulent comme un voyage, d'un lieu à un autre, au gré des activités et des amitiés. Et comme pour insister sur leur différence, ces jeunes marquent ces lieux de leur signature, allant du tag à la détérioration ; ils ont coutume également de détourner l'usage des lieux : le couloir d'un étage ou le toit d'un immeuble deviennent une « place publique » ; la place publique devient une piste acrobatique pour les scooters, rollers, ou éventuellement les voitures volées.

La communauté d'appartenance : elle est rejetée ; seul le groupe de jeunes est pour eux pertinent, ils souhaitent s'affranchir des adultes qui les entourent. Le groupe

d'appartenance est lié à des pratiques communes et tend à s'affranchir du contexte résidentiel, même si cela n'est pas toujours vrai. L'appartenance se réfère souvent à une communauté virtuelle, sans frontières géographiques, liée à une valeur ou une pratique. Les différents groupes s'excluent entre eux.

La notion de responsabilité : on se heurte ici à l'absence de responsabilité individuelle ; il n'y a pas de responsable identifié, c'est le groupe qui est garant des actes de chacun. De fait, les négociations avec les institutions ne débouchent pas, même si elles sont parfois initiées par les revendications des jeunes eux-mêmes. Les démarches sont trop complexes, et les objectifs inintéressants. Si, parfois, des locaux sont mis à disposition, les comportements ne sont pas régulés, et les détériorations imposent souvent la fermeture, et la fin d'une expérience. La culpabilité n'est assumée que collectivement, et les « cas de conscience » individuels plutôt inexistantes.

Les valeurs : ces jeunes se montrent attirés par les valeurs d'autres groupes, d'autres communautés, mais n'orientent pas leurs comportements en conséquence. Ce qui est valorisé, avant tout, tient au monde économique : il importe de posséder, de dépenser, de façon rapide et éphémère.

Les limites : les limites demandent à être testées en permanence ; le risque semble fondateur, qu'il s'agisse de risque routier, judiciaire, sur le plan de la santé etc. Repoussant les limites, ces jeunes aspirent à un ailleurs, qu'il soit géographique (déplacements) ou psychique (« se fendre la tête »).

Les différents niveaux de questions posés par ces jeunes, et qu'il faudra traiter, sont les suivants :

- pas d'inscription dans un projet collectif, mais recherche de reconnaissance de leur différence ;
- pas de pertinence des statuts conférés par les adultes ; « l'autre » ne fait pas sens.
- occupations éphémères et démonstratives des espaces publics, mais rejets de lieux fixes pour se retrouver ;
- faible intérêt pour la contribution sociale, si ce n'est par intérêt financier ;
- revendication d'activités de loisirs et d'équipements, sans encadrement ;
- attirance pour les biens matériels qui permettent de se classer socialement ;
- rejet apparent des passerelles avec le monde adulte,
- prise de risque permanente et nécessité de tester les limites.

Le questionnement sur la jeunesse

Le questionnement sur la jeunesse à Rennes n'est pas spécifique ; avant de le reprendre, nous présentons quelques éléments historiques sur l'évolution des prises en charge, par la société, de cette classe d'âge.

La jeunesse à travers l'histoire

La place occupée par les « jeunes » dans les « problèmes sociaux » de la société française contemporaine a suscité un nouveau développement des recherches dans diverses disciplines des sciences sociales. La pluralité des discours sur la jeunesse révèle clairement la multiplicité des situations vécues par les jeunes mais également la diversité des jeunes. Le sujet mérite probablement que nous revenions sur la manière de penser ce moment de la jeunesse, moment de vie dans le parcours des individus qui conduit à l'émergence de la personne dans la société.

Au préalable, on doit dire que le questionnement du monde adulte à l'égard de la jeunesse n'est pas nouveau, même s'il prend des formes différentes selon les périodes historiques. Depuis l'antiquité, en passant par le moyen-âge, jusqu'à aujourd'hui, le monde adulte s'est toujours posé deux types de questions :

- Comment réguler les comportements juvéniles, empreints, selon les époques, d'impertinence, d'impatience, d'appétit sexuel, d'irrévérence, de provocation etc ?
- Comment agréger au monde adulte une tranche d'âge, impatiente de prendre la place de ses pères, et porteuse de changements sociaux plus ou moins importants selon les époques ?

Les problèmes structurels de la jeunesse ne sont donc pas nouveaux : période transitoire entre enfance et âge adulte, période de bouleversements physiologiques, période d'instabilité psychologique etc.

Ce qui est nouveau, par contre, touche à des évolutions conjoncturelles : la prolongation des études, l'arrivée de plus en plus tardive dans le monde du travail, l'évolution de l'âge au mariage sont les principaux facteurs qui font que l'on est jeune de plus en plus longtemps, même si, structurellement, on peut prétendre être un adulte.

La question est ancienne, mais elle se pose avec de plus en plus d'acuité : comment agréger au monde adulte des personnes que l'on maintient dans la catégorie de la jeunesse, du fait des évolutions sociales ? Comment reconnaître un rôle « politique », c'est-à-dire dans la

citée, à des jeunes adultes qui n'ont pas tous les attributs traditionnels de l'âge adulte, à savoir principalement le mariage et le travail salarié ?

On peut d'ores et déjà rappeler que la sociologie de la jeunesse appréhende cette catégorie de la vie comme un processus en vue d'une pleine et entière socialisation familiale et professionnelle (Olivier Galland³). Mais les bouleversements, voire les mutations, qui affectent ces deux sphères – la famille et le travail salarié –, ne permettent plus de poser d'emblée une telle perspective comme un postulat (Marc Bessin⁴).

A travers l'histoire du nouveau régime, la classe d'âge juvénile s'est constituée en quatre temps :

1 - Le premier moment est la reconnaissance de l'enfance dans les familles bourgeoises du XVIII^{ème} siècle et, avec elle, la promotion de l'idée moderne d'éducation finalisée par l'acquisition d'une position sociale. L'Ancien Régime se représente la jeunesse essentiellement comme un rapport de filiation : les jeunes sont d'abord des fils et cette qualité première leur interdit de se penser et d'être pensés comme une catégorie collective douée d'une certaine autonomie ; le jeune est en attente de succession et c'est ce rapport social qui va former la trame des représentations de la jeunesse, organisées autour de deux qualités : l'impatience et la frivolité ; impatience de devenir celui auquel votre nom vous destine et que la longévité des pères ne vous permet pas d'être immédiatement ; frivolité puisque aucun apprentissage de la responsabilité n'est réellement nécessaire à ceux dont le sang garantit toutes les qualités requises par leur état et qui peuvent donc tromper l'impatience par la jouissance de tous les plaisirs et se donner l'illusion d'être dans l'excès du paraître.

Le Siècle des Lumières va inaugurer, alors qu'on assiste au déclin des valeurs aristocratiques, la représentation de la jeunesse comme rapport éducatif : désormais, le mérite va l'emporter sur le sang ; le jeune est celui qui apprend pour être et non plus celui qui attend d'être ce qu'il est virtuellement. La jeunesse n'est plus frivole, elle est studieuse et portée par un idéal d'accomplissement personnel.

Le XIX^{ème} siècle va, certes, actualiser en partie cet idéal, mais en partie seulement et de ce fait, dans les représentations, il met l'accent sur une nouvelle image : la jeunesse comme rapport de générations, soit sous sa forme romantique, exaltée et révoltée, soit sous sa forme bourgeoise, du côté des pères, qui ont à gérer un nouvel individualisme juvénile qui n'a pas trouvé dans la société toutes ses potentialités d'accomplissement. La jeunesse romantique de la première moitié du siècle est ainsi l'expression nouvelle d'un non-conformisme dans un monde inquiet, peu sûr de ses valeurs, prônant le retour au sentiment contre la raison, avide d'absolu, rejetant l'étroitesse de la vie bourgeoise.

La seconde partie du siècle verra le triomphe de la famille bourgeoise ; et la jeunesse, encadrée par l'école, éduquée dans la famille, se présente sous une image plus conformiste. L'essentiel est toujours le rapport entre générations, plus précisément entre pères et fils, mais, dans ce rapport, les forces de l'intégration semblent dorénavant l'emporter sur celles de la

³ Galland O., *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Ed. A. Colin, Paris, 1991.

⁴ Bessin M., *Ajustements et repères temporels du cours de vie. L'adulte à l'épreuve de la flexibilité temporelle*, Programme de recherche CNRS.

dissociation et du conflit. Cette évolution des représentations de la jeunesse est concomitante du reflux du romantisme et du développement d'une culture rationaliste et scientifique.

2 - Le deuxième moment est constitué, tout au long du XX^{ème} siècle, par des tentatives de la bourgeoisie éclairée de structurer enfants et jeunes des classes populaires dans des mouvements éducatifs qui dépassent ou prolongent l'école. Ces tentatives ont finalement abouti - après que furent desserrés la tutelle des adultes comme encadrement bourgeois - à l'émergence de mouvements plus authentiquement juvéniles qui ont formé le premier type de sociabilité adolescente.

Le XX^{ème} siècle, qui verra le triomphe de cette culture rationaliste et scientifique, introduit une véritable révolution dans les représentations de la jeunesse : pour la première fois on pense celle-ci comme un processus et non plus comme une catégorie ; sous l'influence de la psychologie naissante, on définit ainsi la jeunesse comme un processus de maturation psychologique, un passage difficile, un moment de crise marqué par le trop-plein de pulsions sexuelles, du sentiment et de l'idéal. La jeunesse n'est plus le temps de la révolte, mais un moment de désadaptation fonctionnelle. Toutefois, simultanément, la jeunesse devient une catégorie mobilisable : la positivité dont elle est investie la rend propice à servir de support, réel et symbolique, aux mouvements sociaux et à ceux qui ont vocation à les encadrer.

3 - Dans un troisième temps, à partir du Front populaire puis de Vichy, l'Etat s'implique de façon croissante dans la définition d'une politique de la jeunesse. C'est la naissance du Ministère de la Jeunesse et des Sports.

4 - Le quatrième temps, enfin, est consécutif à l'explosion scolaire de l'après-guerre et voit s'affirmer pour la première fois une culture et une sociabilité adolescentes véritablement autonomes - même si leurs canons sont en partie dictés par les industries culturelles - qui aboutiront, au-delà de ces formes standardisées, à l'affirmation violente du fait juvénile.

Finalement, la seconde partie du XX^{ème} siècle va maintenir la conception fondamentale de la transition mais en renouveler le sens en mettant l'accent sur les conditions sociales différentielles dans lesquelles s'effectue ce passage et en s'appuyant sur le paradigme sociologique : la jeunesse devient un processus de socialisation.

Après avoir été déniée, la jeunesse est reconnue, mais demeure plus que jamais un état d'indétermination prolongée qui ne s'ordonne nullement autour d'un rôle social effectif et pose toujours la question de l'identité juvénile.

Les questions institutionnelles posées par les jeunes à Rennes

Avant de présenter notre cadre théorique et les trajectoires repérées chez les jeunes, nous rappelons les questions initiales que nous devons traiter ainsi que les représentations des partenaires rencontrés sur ces questions.

Les questions initiales à l'origine de cette recherche

A l'origine de cette démarche, les chercheurs ont été sollicités afin d'observer et d'analyser les pratiques culturelles des jeunes, et notamment les activités nocturnes ; certains partenaires, pour leur part, ont insisté sur les comportements des adolescents. Selon nous, une question centrale était à traiter dans cette recherche :

Quels rapports entretiennent les institutions locales, leurs praticiens et professionnels et plus globalement les adultes avec les jeunes ?

De quel univers, de quelles valeurs se nourrissent les uns et les autres ? Quelles sont les représentations réciproques des uns et des autres ? Ces univers peuvent-ils se rencontrer, dans quelles conditions ?

Quels éléments empêchent les échanges constructifs entre jeunes et adultes et conduisent ainsi certains jeunes à créer leur sociabilité en dehors de celle des adultes ?

De quelle manière les institutions permettent-elles aux adolescents de sortir de l'enfance et de devenir des jeunes adultes ?

Concrètement, différents ordres de questions ont été évoqués par nos partenaires :

- la désertion des équipements socio-culturels conventionnés ;
- l'oisiveté des jeunes ;
- l'occupation d'espaces publics par les jeunes ;
- les dégradations et les délits commis par ces tranches d'âge ;

Nous avons pris le parti de rechercher l'explication de ce « malaise » non uniquement dans les caractéristiques des jeunes, mais surtout dans la relation entre leurs représentations, leurs pratiques, leurs responsabilités, leurs valeurs et celles des adultes qui les prennent en charge.

Comment ne pas remarquer, en effet, qu'il est devenu de plus en plus difficile, à bon nombre d'acteurs éducatifs, de savoir ce qu'il convient de faire pour les jeunes. Les modèles éducatifs, les valeurs qui les inspirent et orientent leur mise en œuvre, ont incontestablement perdu de leur assurance. Ce constat est particulièrement d'actualité et touche plus spécialement les jeunes n'étant pas - ou plus - pris en charge par les institutions classiques (école, loisirs ...). Nombre d'expériences sont menées pour tenter de résoudre ces difficultés, et elles méritent d'être analysées.

A Rennes, comme dans d'autres villes, les équipements socioculturels ont de plus en plus de difficultés à accueillir les jeunes, et plus particulièrement ces jeunes en difficulté d'insertion, d'où la fermeture constatée de certains équipements (Maison de Suède, Maison de Quartier de Maurepas).

L'analyse des publics fréquentant les équipements socioculturels des deux quartiers de Maurepas et du Blosne met en évidence quelques constats⁵ :

Il existe une rupture de l'impact de la fréquentation des équipements socioculturels conventionnés à partir de 17 ans. Près d'un jeune sur trois les fréquente avant 17 ans, ce taux chute à 5 % après cet âge.

Par ailleurs, on constate que, au sein de ces équipements, la part des jeunes âgés de 14 à 20 ans recherchant un emploi est nulle, de même que la part des actifs. Autrement dit on peut légitimement s'interroger sur l'absence de fréquentation de ce type d'équipement par les jeunes les plus en difficulté, même si nos statistiques ont globalisé les catégories des scolaires et des lycéens. Autrement dit, c'est la question de la place des équipements de loisirs dans l'univers des jeunes qui est ici posée.

D'autre part, la présence régulière de groupes de jeunes dans l'environnement urbain génère un grand nombre de questions et de réactions : on parle alors de l'oisiveté des jeunes, des craintes qu'ils provoquent chez les habitants, des délits et des dégradations qu'ils peuvent commettre ou qu'on leur attribue rapidement.

L'espace public accueille les jeunes et renvoie le monde adulte à son incompréhension, son imaginaire, et fondamentalement lui rappelle ses difficultés à traiter avec les jeunes et à structurer leur temps « libéré ».

Telles sont les questions qu'il nous fallait traiter...

Les questions soulevées lors de la pré-enquête

Les questions soulevés par les partenaires, présents aux comités techniques des deux quartiers concernés, ou interrogés individuellement, recourent le questionnement initial.

Les personnes rencontrées représentaient les institutions suivantes :

- Collèges des Hautes Ourmes, de la Binquenais, et de la Motte-Brulon,
- Coordination Zone d'Enseignement Prioritaire
- Equipes de prévention du relais, quartiers du Blosne et de Maurepas,
- Cercle Paul Bert, Gayeules, et la Binquenais
- Centre social Carrefour 18
- Triangle
- Maison de quartier de Maurepas,
- OPHLM Agence Nord,
- Aiguillon Construction,
- OPAC 35,
- Espacil habitat
- Optima
- Association Consommation Logement Cadre de Vie
- Association espoir et entraide scolaire.

⁵ Ces indications sont extraites de la base de données constituée à la demande de la Ville de Rennes sur les publics fréquentant les équipements socioculturels conventionnés. Ces données ont été agglomérées et traitées par le LARES pour la saison 1994-1995.

On constate que les représentations des partenaires témoignent, pour une part, d'une approche générale, qui englobe l'ensemble des groupes de jeunes. Parfois, au contraire, les connaissances fines sur les jeunes favorisent des descriptions approfondies. On en arrive alors à distinguer les populations, en fonction de leur pratique, ou de leur îlot de résidence. En définitive, soit on énumère des groupes différents, soit on qualifie une classe d'âge de façon très générale. Il est difficile, pour les partenaires, de comprendre la diversité des situations en déclinant des régularités qui permettraient de fonder les distinctions.

Nous résumons en quatre thèmes les questions évoquées lors de la pré-enquête :

- La constitution des groupes de jeunes
- Les pratiques de loisirs
- L'occupation des espaces publics
- Les comportements déviants

La constitution des groupes de jeunes

Les connaissances sur les groupes de jeunes sont parfois très fines. On parle de l'existence de bandes de jeunes, et de groupes informels. La notion de groupe est fréquemment évoquée : elle semble rassurer les jeunes : "les groupes se resserrent ; les individus existent à partir du groupe". Mais le groupe inspire peu confiance aux adultes...

Plusieurs caractéristiques semblent définir ces groupes de jeunes :

- **Les origines ethniques** sont très diverses ; les collègues enquêtés accueillent une moyenne d'une vingtaine de « nationalités » différentes. Sur les quartiers, les partenaires identifient des groupes culturels plus importants : notamment les jeunes d'origine maghrébine et turque. Les familles d'origine africaine semblent avoir plus de difficultés à s'intégrer aux quartiers ; la communauté asiatique, pour sa part, resterait assez fermée sur elle-même. Les jeunes ne souhaitent pas rester « fermés » sur leur culture d'origine. D'autres, au contraire, « arabisent » leur prénom.

On assiste également à une demande d'autonomie de la part des jeunes filles ; les actions demandées concernent le domaine culturel. Cette recherche d'autonomie se traduit par le souhait d'avoir des lieux autonomes. Plusieurs groupes de jeunes disposent d'un local résidentiel en bas des tours.

- **L'attachement au quartier** : les groupes de jeunes apparaissent comme très attachés à leur territoire de vie ; « On a l'impression qu'ils sont très confinés sur le quartier ». Les jeunes aspirent à rester sur le quartier : les solidarités familiales jouent, surtout chez les marocains ; les cas d'exclusion de la famille existent plus dans les familles d'origine française. Les tournois inter-quartiers attirent beaucoup de monde, mais ne semblent pas toucher les « jeunes qui posent problème ». Il existe vraisemblablement des groupes qui s'attachent à un lieu, et d'autres qui circulent sur différents sites.

- **Le classement par l'âge** : les grands frères semblent très présents sur certains sites ; ils exercent une autorité reconnue sur les plus petits, mais cette autorité, traditionnelle, semble s'effriter peu à peu.

- **Les causes du départ hors du groupe** seraient les suivantes :

- rencontrer une copine, se mettre en couple ;
- avoir un copain d'un autre groupe ou d'un autre lieu ;
 - atteindre l'autonomie financière et/ou résidentielle

Les pratiques de loisirs

Les pratiques de loisirs des jeunes sont identifiées ; on sait que le football reste un sport très populaire, et que les sports de combats (boxe, kickboxing) ainsi que les arts martiaux sont largement plébiscités. On oppose généralement les sports pratiqués en club et les sports autonomes.

Les données de l'office des sports montrent que les sports autonomes sont encore largement méconnus ; Une enquête menée en 1991 par l'INSEP sur le thème « Le sport, moi et les autres » met en évidence, à propos des jeunes et du sport, plusieurs points intéressants.

- **83 % pratiquent du sport** au moins une fois par semaine, en dehors des cours d'EPS,
- 62 % une à trois heures par semaine,
- 21 % quatre à six heures par semaines.
- **58 % pratiquent au moins un sport dans le cadre d'un club,**
- 25 % le font en dehors de ces structures, principalement avec leurs frères et soeurs, ou leurs amis.

Concernant les finalités de la pratique sportive, les jeunes estiment que si l'on fait du sport, c'est :

- pour être en bonne santé (50 %)
- pour être fort, célèbre, le premier ou gagner de l'argent (9%)
- pour rencontrer d'autres personnes (9 %)
- pour avoir un beau corps (6 %)

Concernant **les sports pratiqués, dans l'ordre de préférence**, nous obtenons le classement suivant :

1	Football
2	Vélo
3	Tennis
4	Natation
5	Danse
6	Gymnastique
7	Marche
8	Ski
9	Course
10	Judo

On voit que les sports de combat ne sont pas évoqués dans ce classement, alors qu'ils semblent très présents sur les quartiers étudiés : les collégiens en parlent lors de l'entraide scolaire, il semblerait que des cours de boxe thaïlandaise aient lieu le soir, dans la rue ; une association propose de la musculation, de la lutte contact et des arts martiaux le samedi et mercredi après-midi ; elle reçoit beaucoup de demandes.

De même, le basket et le hand-ball semblent attirer beaucoup de jeunes. La question fondamentale posée par les partenaires est celle du rejet des clubs sportifs par de plus en plus de jeunes.

D'autre part, concernant le temps libéré, les moyens de locomotion des adolescents sont principalement le scooter et le vélo. Il n'est pas rare que certains jeunes éprouvent des difficultés à quitter leur engin, quitte à le rentrer dans les cages d'escalier... Les activités des jeunes autour de leurs engins sont très démonstratives et posent quelques difficultés aux adultes : bruits, dangers liés à la circulation, vols et trafics etc.

L'occupation des espaces publics

Une autre caractéristique des groupes de jeunes est l'occupation des espaces publics : nous avons parlé de l'attachement au quartier repéré par les partenaires. C'est principalement sur cette question que nous avons obtenu le plus d'informations : les îlots, voire les cages d'escalier, occupés par des groupes de jeunes sont bien identifiés. Cette pré-enquête nous aura permis de dresser une cartographie des lieux occupés qui a guidé nos investigations et s'est révélée très proche de la réalité. Cependant, on note que différents groupes peuvent être identifiés mais demeurent difficiles à localiser précisément.

Les descriptions qui nous furent restituées abordaient :

- la constitution des groupes (âges, nationalités, grandes caractéristiques) ;
- les pratiques occupationnelles des jeunes ;

- les nuisances causées à l'environnement (dégradations, détritus) ;
- les nuisances causées aux habitants (nuisances sonores, relations conflictuelles, sentiment d'insécurité).

Les comportements déviants

C'est ce point qui soulève le plus d'incompréhension et de questions de la part des partenaires ; les principaux comportements problématiques sont les suivants :

- les **violences verbales** : entre les collégiens, entre les jeunes, envers les enseignants, les habitants... On s'accorde pour dire que ces violences verbales ont subi une augmentation ces dernières années. Les jeunes semblent manquer de discernement, ne maîtrisent pas toujours les conséquences de leurs paroles – ce qui, par exemple, peut donner lieu à des conflits entre eux, comme s'il existait un décalage entre l'intention de l'émetteur de l'insulte et la réaction de celui qui la reçoit. L'insulte semble codifiée, vécue comme un jeu qui permet de se frotter à l'altérité et de tester les limites.

- les **violences physiques** : elles ne sont pas très présentes, mais existent. Le monde enseignant n'a pas constaté d'évolution importante de ce phénomène. Au collège, ce sont surtout les plus âgés qui en viennent aux mains, lorsque des querelles importantes sont « réglées » à l'extérieur des établissements.

- les **horaires nocturnes** : ce point n'est pas mis en valeur par les partenaires ; nous remarquons cependant que tous évoquent ces horaires nocturnes comme un élément d'incompréhension ; l'occupation des espaces est nocturne et génère vraisemblablement tout un imaginaire.

- les **modes de consommation** : sont fréquemment évoqués l'usage du cannabis et l'alcoolisation de la part de certains groupes. « Les jeunes boivent beaucoup ; quand on parle du week-end, on ne parle que de la cuite. Ils vont en boîte, au centre, le week-end et la semaine ». D'autre part, de façon générale, l'argent semble important pour les jeunes et les dépenses sont souvent orientées vers des cadeaux, pour sa mère, sa petite amie...

- les **incivilités** : les anecdotes sont nombreuses à ce sujet. Nous ordonnons généralement les incivilités en trois thèmes :

- les dégradations (tags, atteintes au bâti, vidage d'extincteurs)
- les abandons (principalement des mégôts et des cannettes, des papiers)
- les comportements tendus (conflits avec les habitants, insultes, crachats etc).

On perçoit dans ces entretiens que certains groupes peuvent se montrer agressifs, voire incontrôlables et destructeurs. On perçoit aussi des difficultés à négocier avec les jeunes, lors d'incidents importants (fermeture de la Maison de Quartier de Maurepas) ; de même les habitants ou des intervenants extérieurs (infirmiers) se refusent à affronter les groupes occupant les cages d'escalier.

- le **trafic et la délinquance** : cet élément est évoqué lui aussi comme une évidence ; les partenaires expriment des « certitudes » à ce sujet qui sont rarement confirmées objectivement, si ce n'est pas des interventions policières. Ce qui focalise le plus l'attention

est manifestement le trafic de produits cannabiques ; ceux qui fument sont stigmatisés par les autres. Les non fumeurs sont les "petits", pas acceptés dans les groupes des grands, mais qui serviraient de passeurs pour le deal. On entend également parler, beaucoup plus rarement, de quelques braquages, de vols de voitures. On s'interroge beaucoup sur les revenus de certains jeunes et leur niveau de vie.

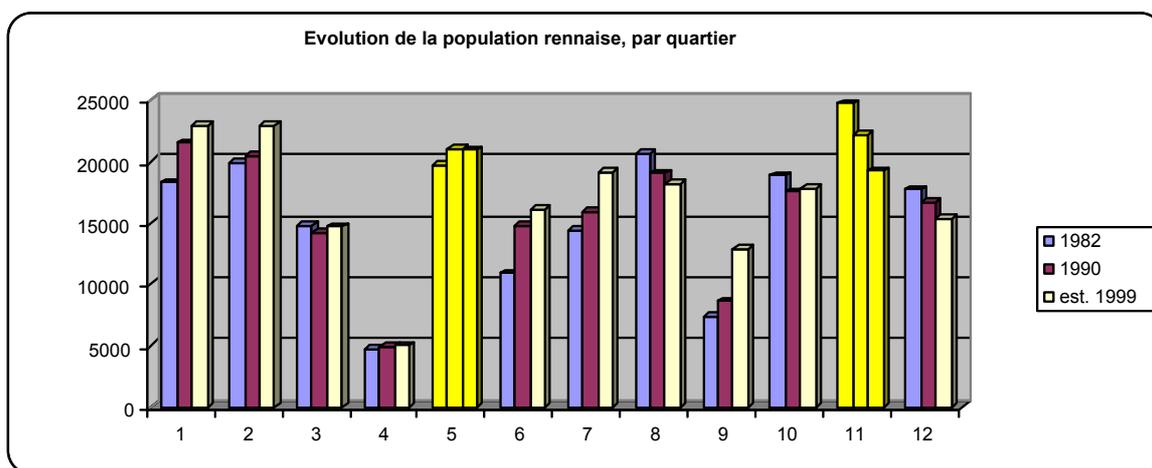
Les données quantitatives éclairant cette question à Rennes

Nous avons souhaité analyser et communiquer un certain nombre de données quantitatives qui éclairent les questions posées par « les jeunes » aux acteurs institutionnels. Il s'agissait, pour nous, de vérifier la validité des affirmations ou des inquiétudes exprimées lors de la première phase. Ces données chiffrées, déjà partiellement connues⁶, concernent :

- la population des quartiers rennais ;
- les pratiques socio-culturelles des jeunes ;
- le chômage des jeunes ;
- l'aide à la parentalité ;
- la délinquance.

1 - La population des quartiers rennais

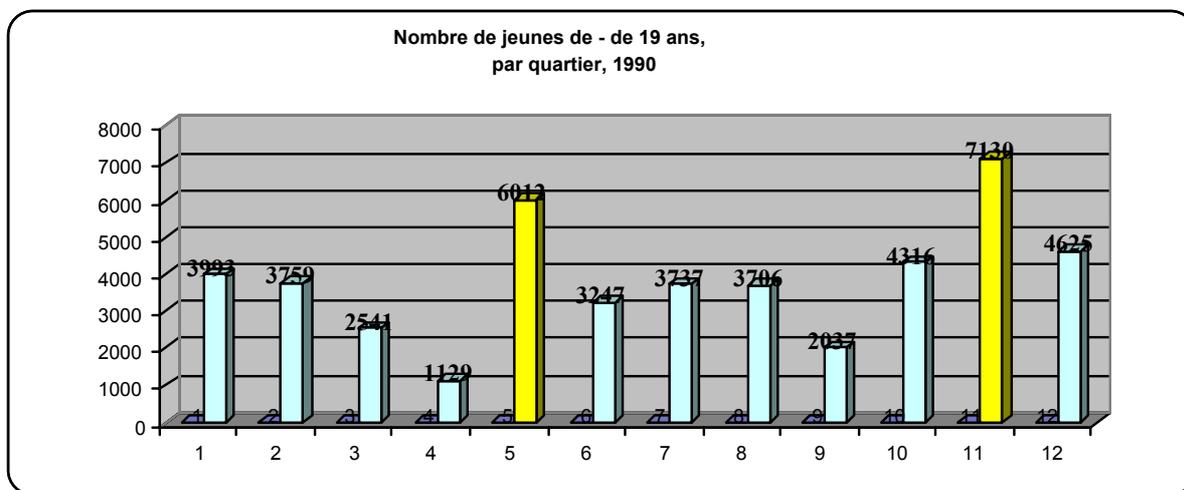
Les données des recensements de 1982, 1990 et 1999⁷ montrent l'évolution de la population des douze quartiers rennais. Les quartiers 5 (Maurepas) et 11 (Le Blossne) sont ceux que nous avons étudiés. Ils comptent aujourd'hui, respectivement, 20 900 et 19 200 habitants, soit 19 % de la population rennaise (10 % et 9 %), le Blossne étant un quartier beaucoup plus étendu géographiquement. Ce quartier a connu une baisse significative de sa population (- 22 % en 17 ans).



⁶ Les sources utilisées sont les suivantes : tableau de bord de l'APRAS, AUDIAR, Contrat Local de Sécurité, suivi quantitatif des équipements socio-culturels conventionnés réalisé par le LARES. Nous n'avons pu obtenir les données de l'Inspection Académique sur la réussite scolaire, ni celles des bailleurs sociaux sur l'évolution et le coût des dégradations commises sur le parc HLM rennais.

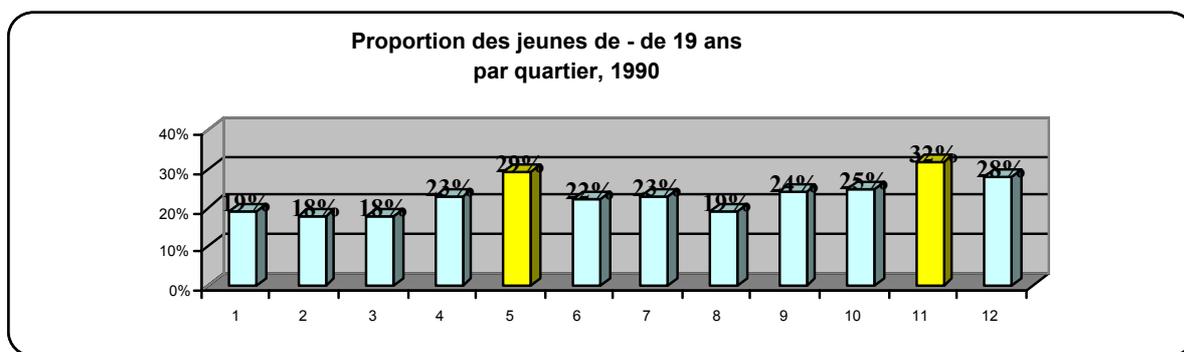
⁷ Il s'agit en fait des premières estimations au 1/07/99, données transmises par l'APRAS, septembre 99.

Sur l'ensemble de la ville, le nombre de moins de 19 ans est de 46 232. Maurepas compte 13 % de ces jeunes, et le Blosne 15 %, soit au total 28 % de la population de moins de 19 ans (pour 19 % de la population totale). Le nombre des moins de 19 ans, par quartier, est le suivant⁸ :



Même si ce ne sont pas les quartiers les plus peuplés, Maurepas et le Blosne comptent les plus grands nombres de jeunes de moins de 25 ans. On comprend d'autant mieux que les jeunes y sont plus visibles. Ils représentent respectivement 29 % et 32 % de la population de Maurepas et du Blosne, contre 23 % sur l'ensemble de la ville, en moyenne.

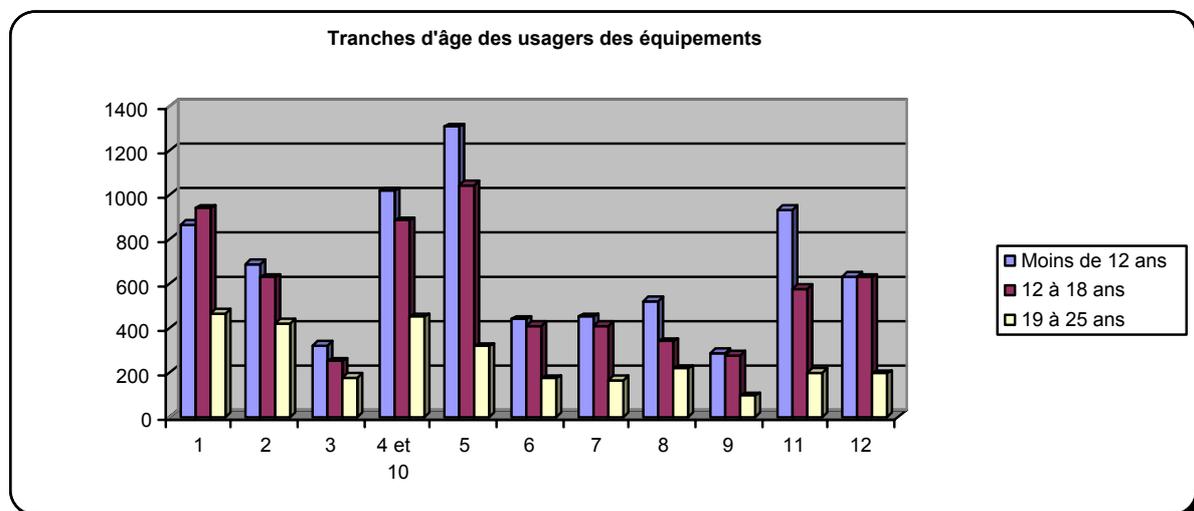
La part des moins de 19 ans, en 1990, est la suivante, pour chaque quartier :



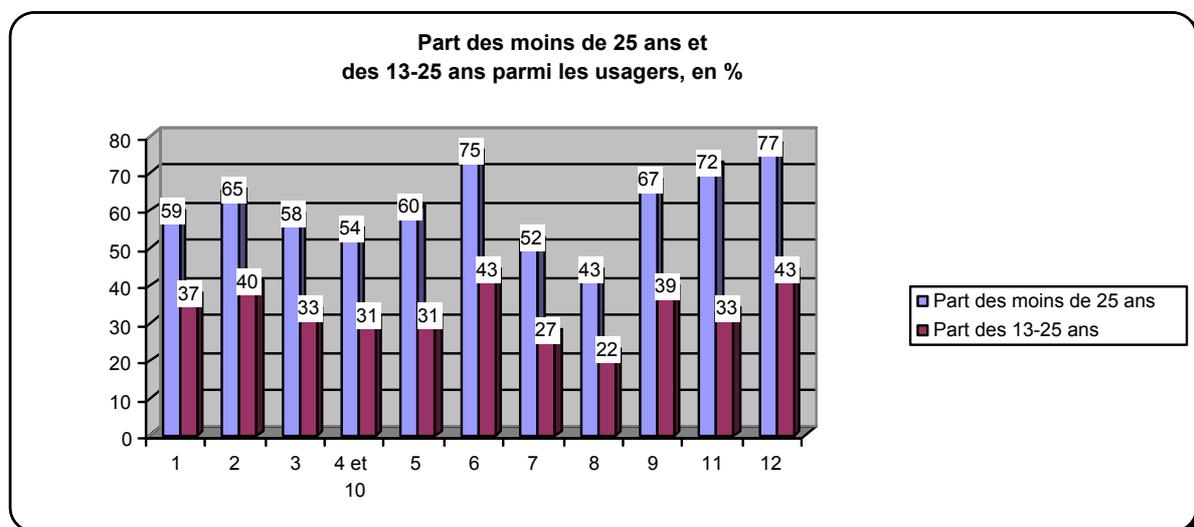
⁸ Source : AUDIAR

2 - Les pratiques socio-culturelles des jeunes

Nous présentons ici les données recueillies par le LARES dans le cadre du suivi quantitatif des équipements conventionnés par la ville de Rennes, en 1996. On voit que sur les quartiers étudiés, ainsi que sur Villejean, la part des moins de 12 ans usagers des équipements est importante. La part des 12-18 ans reste importante, mais chute sur le Blosne. Ensuite, les 19-25 ans sont sous-représentés dans ces équipements.

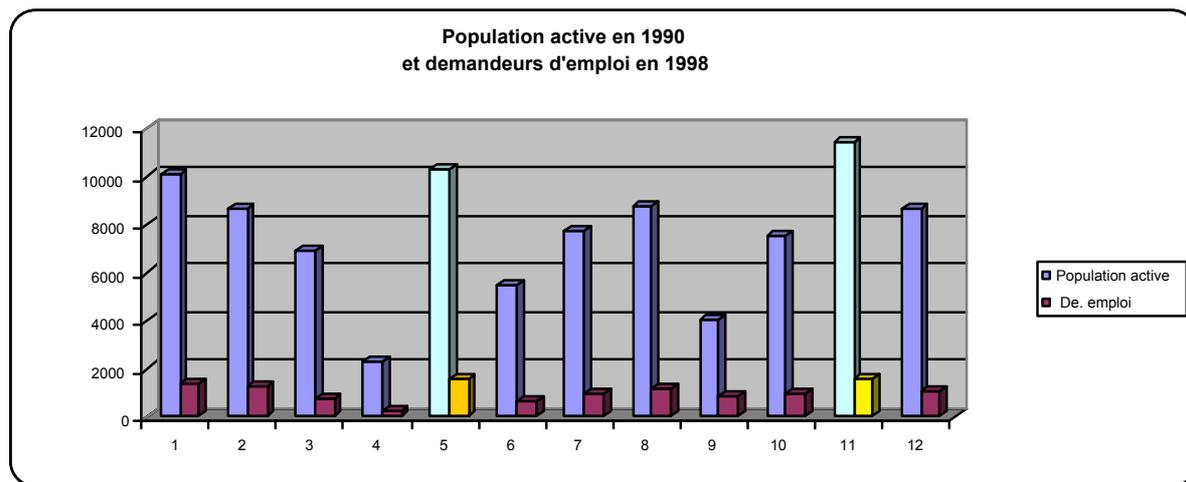


Ce graphique montre que les moins de 25 ans sont aussi présents dans les équipements sur Maurepas et le Blosne que sur les autres quartiers. Cependant, on note que les 18-25 ans sont sous-représentés, avec 31% et 33 %.

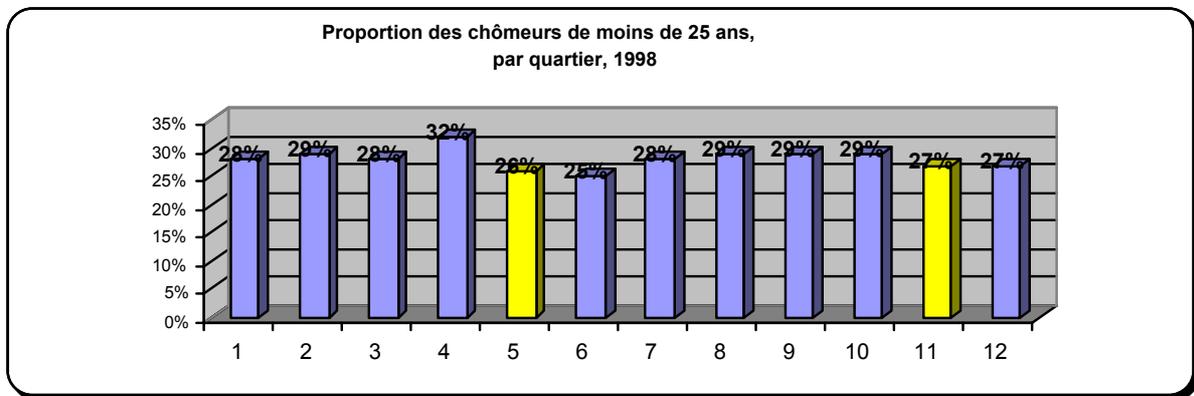
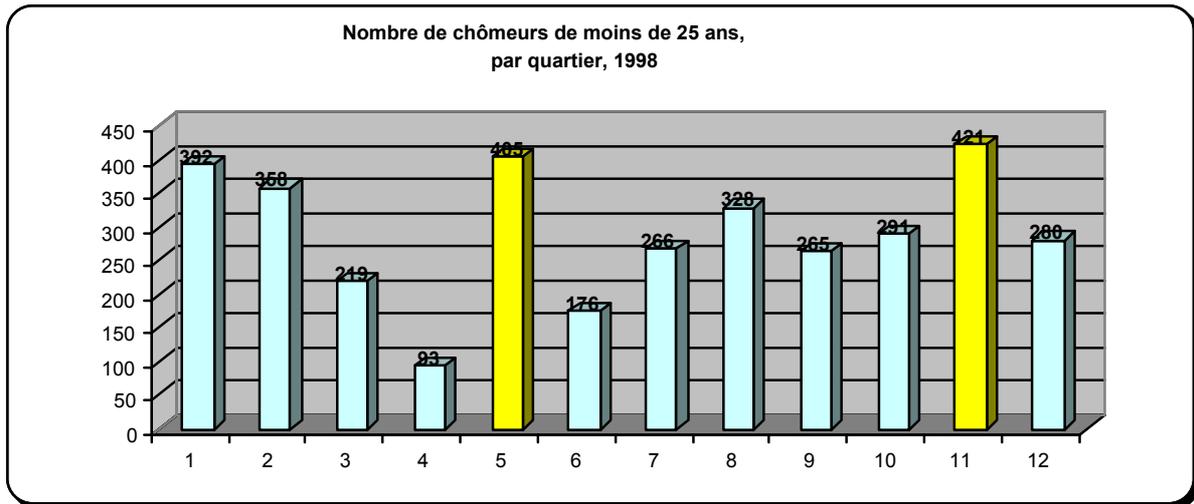


3 - Le chômage des jeunes

On compte à Maurepas et au Blosne 23 % (11 % et 12 %) de la population active rennaise (pour 19 % de la population), et 24 % des demandeurs d'emploi de la ville (12% et 12%). Le taux de chômage n'y est pas plus important qu'ailleurs, et correspond à la moyenne de la ville (14 %). La part des chômeurs de moins de 25 ans est un peu plus faible que sur l'ensemble de la ville, avec respectivement 26 et 27 %, contre 28 % sur l'ensemble de la ville.



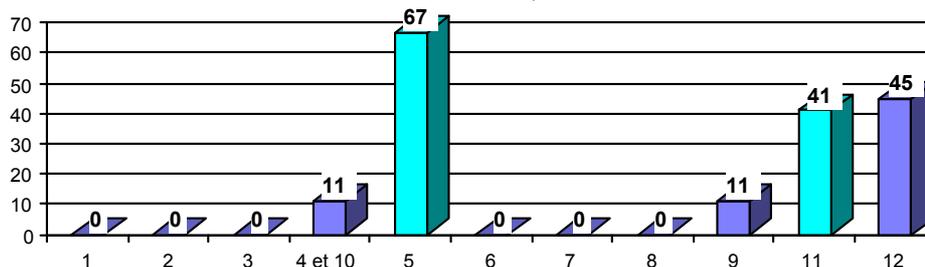
		Population active	Demandeurs d'emploi	Taux de chômage	Part des chômeurs de moins de 25 ans
1	Centre	10065	1418	14%	28%
2	Thabor Saint-Hélier	8700	1249	14%	29%
3	Bourg l'Evêque	6943	794	11%	28%
4	Nord Saint Martin	2344	294	13%	32%
5	Maurepas Patton	10354	1545	14%	26%
6	J. d'Arc - Longchamps	5478	694	13%	25%
7	F.F. Vern	7700	962	12%	28%
8	Sud Gare	8750	1132	13%	29%
9	Cleunay Arsenal	4049	905	22%	29%
10	Villejean	7560	1017	13%	29%
11	Le Blosne	11388	1542	14%	27%
12	Brequigny	8662	1044	12%	27%
	Total Ville	91993	12596	14%	28%



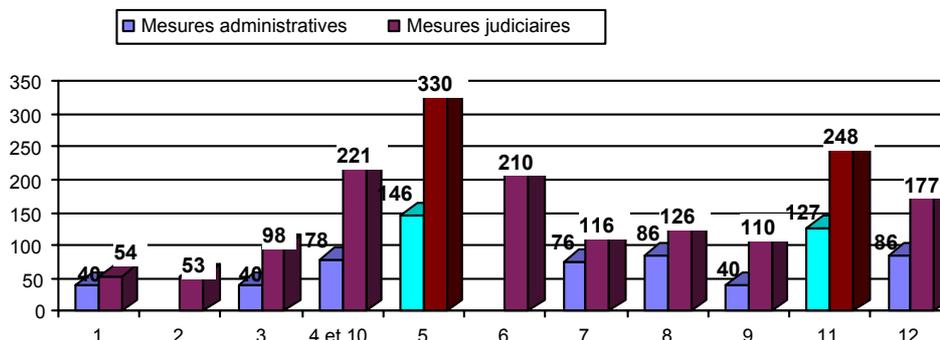
4 - L'aide à la parentalité

C'est sur ce point que les deux quartiers étudiés se distinguent : on y compte plus de d'adolescents suivis par les éducateurs du Relais, ainsi qu'à Brequigny, voisin du Blosne ; de même, on y compte plus de prises en charges par l'ASE, qu'il s'agisse de prises en charges administratives ou judiciaires.

Jeunes de 10-13 ans suivis par le relais -
Quartiers de Rennes, 1997

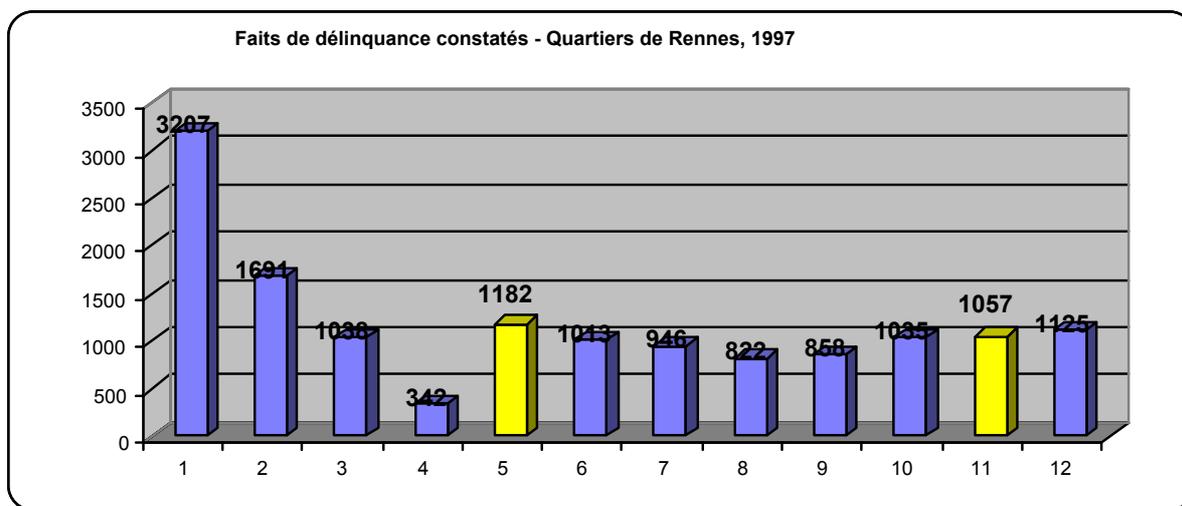


Aide sociale à l'enfance - Quartiers de Rennes, 1997



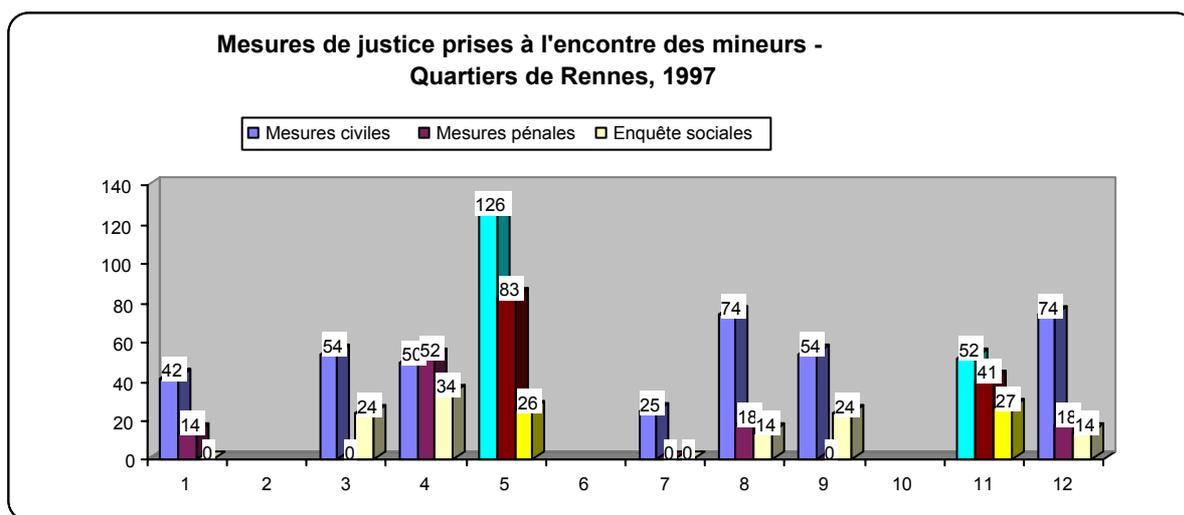
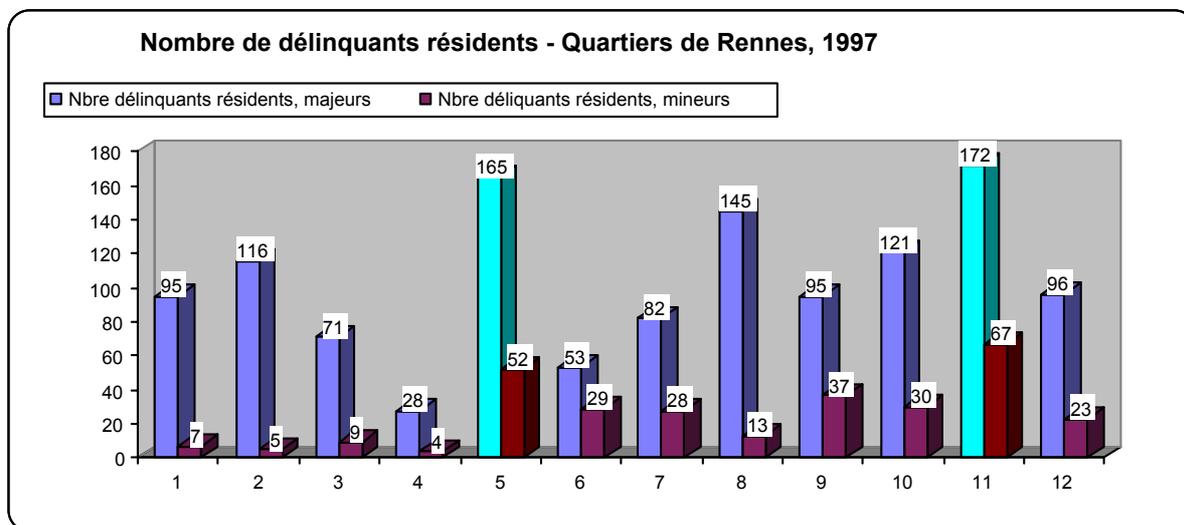
5 - La délinquance

Les faits de délinquance ne sont pas plus nombreux sur les quartiers étudiés qu'ailleurs. Comme pour toutes les agglomérations, c'est le centre-ville qui est le plus touché par la délinquance, vraisemblablement du fait d'une plus grande présence de commerces. En centre-ville, le taux de criminalité s'élève à 147 délits pour mille habitants. Il est de 56 % et 48 % à Maurepas et au Blosne. Bien sûr, en matière de délinquance, les données sont ambiguës, car elles mesurent, d'une part, la délinquance, et, d'autre part, l'activité des services de sécurité.



	Quartiers de Rennes	Faits de délinquance	% faits constatés/Total Rennes	Taux de délinquance pour 1000 hab
1	Centre	3207	22,3	147,4
2	Thabor Saint-Hélier	1691	10,3	80,5
3	Bourg l'Evêque	1038	6,9	70,2
4	Nord Saint Martin	342	10,6	65,7
5	Maurepas Patton	1182	8,9	56,2
6	J. d'Arc - Longchamps	1013	7,5	61,8
7	F.F. Vern	946	7,1	58,5
8	Sud Gare	822	5,4	40,9
9	Cleunay Arsenal	858	5,7	96,1
10	Villejean	1035	7,2	57
11	Le Blosne	1057	6	47,7
12	Brequigny	1125	7,9	66
	Total Ville	14316	100	71

Par contre, l'origine des délinquants est plus souvent localisée sur les quartiers du Blosne et Maurepas. Concernant les délinquants mineurs, comparés à la population des moins de 19 ans, on obtient les taux de délinquance suivants : pour la ville de Rennes, 6,6 délinquants mineurs pour 1000 jeunes de -19 ans. Le taux est de 8,6 à Maurepas, et de 9,4 au Blosne.



Quartiers de Rennes	Mesures civiles	Mesures pénales	Enquête sociales
1 Centre	42	14	0
2 Thabor Saint-Hélier			
3 Bourg l'Evêque	54	0	24
4 Nord Saint Martin	50	52	34
5 Maurepas Patton	126	83	26
6 J. d'Arc - Longchamps			
7 F.F. Vern	25	0	0
8 Sud Gare	74	18	14
9 Cleunay Arsenal	54	0	24
10 Villejean			
11 Le Blosne	52	41	27
12 Brequigny	74	18	14
Total Ville	551	226	163

L'enquête auprès des jeunes

Présentation des échantillons

A la suite de la pré-enquête auprès des partenaires institutionnels, six enquêteurs se sont livrés à un travail de type ethnographique afin d'obtenir les informations nécessaires à la compréhension des trajectoires des jeunes. L'objet d'étude proposé concernant les 13-20 ans, différentes méthodes furent mises en œuvre pour approcher les différentes tranches d'âge. Tous les entretiens ont été enregistrés lorsque les jeunes l'acceptaient, et presque tous ont été transcrits intégralement avant d'être analysés.

1 – Des entretiens collectifs ont été réalisés auprès de 13 groupes de collégiens ; ces rencontres duraient 55 minutes et permettaient d'aborder : les pratiques de loisirs, les groupes de pairs, les modes de consommation, les styles culturels, le rapport aux institutions.

Entretiens réalisés à	Âges	Nombre	Origines culturelles
Collège Hautes-Ourmes	4 ^{ème}	8 jeunes	France - Asie
Collège Hautes-Ourmes	4 ^{ème}	4 jeunes	France, Maghreb
Collège Hautes-Ourmes	4 ^{ème}	7 jeunes	France, Maghreb, Afrique
Collège Hautes-Ourmes	4 ^{ème}	10 jeunes	Fce – Tur – Mag- Asie
Collège Hautes-Ourmes	4 ^{ème}	6 jeunes	France - Italie
Collège La Biquenais	4 ^{ème}	12 jeunes	France, Maghreb, Turquie
Collège La Biquenais	3 ^{ème}	10 jeunes	France, Maghreb, Asie
Collège La Biquenais	3 ^{ème}	10 jeunes	France, Maghreb
Collège Motte Brulon	3 ^{ème}	5 jeunes	France, Maghreb
Collège Motte Brulon	3 ^{ème}	1 jeune	France
Collège Motte Brulon	3 ^{ème}	2 jeunes	France
Collège Motte Brulon	3 ^{ème}	4 jeunes	France, Maghreb, Iran
Collège Motte Brulon	3 ^{ème}	3 jeunes	France, Maghreb

2 - Des entretiens informels ont été réalisés auprès de groupes de jeunes identifiés lors de la pré-enquête. Au total, 16 groupes ont été rencontrés, composés de jeunes d'âges et d'origines culturelles diverses, en période nocturne. Quelques uns de ces groupes ont refusé les enregistrements ; ce sont des groupes qui ont été rencontrés à de nombreuses reprises. Le guide de la conversation abordait principalement les pratiques de loisirs, l'occupation du temps libéré, le rapport au quartier, les pratiques festives et les modes de consommation, et le rapport aux institutions (éducateurs, police, correspondants de nuit). Lorsque les conditions le permettaient, des questions sur les valeurs familiales et religieuses étaient posées.

Même si le travail d'amorce avec les jeunes était parfois assez long et impliquait des visites répétées auprès des groupes, on a pu noter une forte volonté d'expression de la part des

jeunes, même si les questions sur le hash ou l'économie parallèle provoquent une émulation et une retenue de la part de tous les groupes. On notait alors une tendance à s'exprimer pour les autres, à répondre pour les autres sur le mode de la provocation. Nous reviendrons sur cette question du mystère, du secret partagé. Des éléments intéressants ont toutefois été relevés concernant ces questions.

Entretiens réalisés à	Âges	Nombre	Origines culturelles des jeunes
Banat	15-25	10 jeunes	Maghreb – France - Turquie
Gallicie	20-25	10 jeunes	Maghreb – France - Turquie
Monténégro	18-22	4 jeunes	Fce
Hautes Ourmes - association	20	2 jeunes	Maghreb
Hautes Ourmes - TCA	22	2 jeunes	Maghreb
Hautes Ourmes - association	18-22	3 jeunes	Maghreb
Carrefour 18	15-16	3 jeunes	Asie
Upsala-Copenhague	17	2 jeunes	France
Maison de Suède	18-23	14 jeunes	Maghreb - France
Italie	18-25	6 jeunes	France
Charles Dullin	17-18	2 jeunes	France
Association Avec nous	16	2 jeunes	Maghreb
Hypollite Dayot	19	2 jeunes	France
Marbaudais	18-20	4 jeunes	France
CPB Gayeules	13-15	4 jeunes	Maghreb - France
Passage école Trégain	16-18	10 jeunes	Maghreb - France
Passage école Trégain	18-25	5 jeunes	Maghreb
Passage école Trégain	18-25	5 jeunes	Maghreb
Passage école Trégain	20-25	5 jeunes	Maghreb - France

3 – Des entretiens informels auprès de jeunes sportifs : ces entretiens menés sur les lieux de pratiques par un enquêteur ont permis d'aborder les différents types de sports autonomes⁹ ; étaient principalement abordées les dimensions suivantes : histoire de la pratique sportive, rapports aux clubs et aux institutions, pratiques de l'espace, codification des pratiques, prises de risque, structuration des groupes et relations entre groupes.

⁹ Ce volet de l'enquête a donné lieu à un mémoire de maîtrise de sociologie : Mikaël Salaün, Les pratiques sportives contemporaines auto-organisées des jeunes en milieu urbain : le cas de l'agglomération rennaise, sous la direction d'Armel Huet, Université Rennes 2, mai 1999.

Pratique sportive concernée	Effectif interviewé	Effectif total	Lieux de passation
Skateboard	4	5	Arsenal - Le Mail Anne-Catherine
Bicross	3	5	Arsenal - Le Mail Anne-Catherine
Break	3	15-20	Centre social Carrefour 18 Le Blosne
Roller	3	3	Rampe de la Poterie
Football	7	15	Complexe sportif Les Chalais
Rink-hockey	2	5	Place Hoche
Roller	2	2	Rampe du parc des Gayeulles
Roller	2	2	Rampe du parc des Gayeulles
Basket-ball	2	4	Terrain - Collège des Hautes Ourmes
Football	4	15-20	Terrain - Maison de quartier de Maurepas
Roller	3	3	Arsenal - Le Mail Anne-Catherine
Skateboard	1	//	Arsenal - Le Mail Anne-Catherine
Skateboard	1	//	Arsenal - Le Mail Anne-Catherine
Football	4	10	Place Hoche
Rink-hockey	3	6	Place Hoche

La problématique et le cadre théorique

A quel âge "commence" et "finit" la « jeunesse » de ces jeunes en difficulté d'intégration sociale ?

Comment reconnaître qu'un enfant n'est plus un enfant ? Peut-on situer le passage de l'enfance à la jeunesse à un âge précis, à un moment précis ? La jeunesse s'achève-t-elle à la majorité ? Ou s'achève-t-elle plutôt avec l'entrée dans la vie active, qui rend possible l'indépendance vis-à-vis de la famille ? Mais alors qui sont ces "jeunes" de 25 ans qui n'ont toujours pas de travail et dont bon nombre vivent grâce au soutien familial ? Quelle place joue précisément cette famille dans les modes d'intégration des jeunes, quand pour le moins elle est encore structurée ? **Peut-on parler de jeunes comme s'il s'agissait d'une même catégorie sociale** ? Qu'y a-t-il de commun entre un jeune qui "galère" pour trouver un emploi et celui qui est bien installé dans une profession, celui qui fait ses études ; entre les jeunes des grandes banlieues des métropoles urbaines, ceux des quartiers d'habitat collectifs à dimension plus humaine et ceux résidant au centre des villes ? Comment vivent-ils leur situation, comment vivent-ils au quotidien les espaces urbanisés, notamment dans les moments de leur temps libre ? Comment s'intègrent-ils à la société des adultes, aux institutions qui prennent en charge les loisirs ? Comment expliquer que de nombreux équipements de quartier ne savent plus comment réguler leur relation avec les jeunes et sont conduits à fermer leur établissement, à exclure certains jeunes ? Que pensent les jeunes de ces situations ? Quel jugement portent-ils sur les responsables de ces institutions, sur les propositions d'activités ? Les trouvent-elles adaptées à leur rythme de vie, notamment nocturne ? Qu'ont-ils envie de faire ? Ont-ils besoin des adultes ?

Au-delà de ces phénomènes que l'on peut questionner et observer, nous proposons de mettre à profit cette recherche pour interpréter les processus implicites qui orientent les trajectoires des jeunes et des adolescents. Nous proposons de définir ce que nous appelons *l'émergence à la personne et les univers sociaux et culturels*.

L'émergence à la personne

En vue de comprendre les processus culturels à l'œuvre au moment de la jeunesse, nous nous référons à la théorie de la personne, que nous devons à Jean Gagnepain. Au fondement de la socialité humaine, Jean Gagnepain place la dialectique de la personne, qu'il présente comme une contradiction entre un pôle instantiel, dit de divergence ethnique, qui nous abstrait de notre condition naturelle et nous singularise ainsi sans cesse, et d'un pôle performantiel, dit de convergence politique, qui nous contraint en permanence à aménager en situation la divergence. Pour communiquer, échanger, entrer en relation, dit encore Gagnepain, l'homme doit sans cesse sauter par-dessus des fossés qu'il a lui-même creusés.

Le propre de la personne humaine est de pouvoir construire son histoire ; par *construction d'histoire*, nous entendons l'ensemble des processus culturels mis en œuvre par la personne pour émerger au classement et à la contribution sociale, en retraitant son milieu, son espace et son temps.

Dialectique de la personne

	Identité	Responsabilité
Pôle instantiel Analyse de l'environnement (temps, espace, milieu)	Classement virtuel	Responsabilité virtuelle
	Convergence politique : communication	
Pôle performantiel Réinvestissement de l'analyse dans l'environnement Constitution d'histoire	Classement social	Responsabilité sociale

Or l'enfant, s'il émerge à différentes capacités rationnelles, n'émerge pas pour autant à la personne¹⁰ : c'est-à-dire qu'il n'est pas garant de sa propre histoire, et il n'est pas à lui-même son propre référent. Il est immergé dans l'histoire de l'autre (celle de ses parents, puis des institutions des adultes), dans les positionnements de l'autre (mon papa dit que...), sous la responsabilité de l'autre. On peut parler pour cela d'une phase d'imprégnation.

L'enfant est immergé dans un classement social qu'il ne conteste pas : la seule identité possible pour lui est celle de « l'enfant de ». Le seul monde possible pour lui est celui qui lui est donné, et duquel il s'imprègne.

L'enfant ne contribue pas non plus socialement : lorsqu'il le fait, c'est au conditionnel (« je serais l'épicière... ») ; il est pris en charge plus qu'il ne prend en charge.

L'émergence à la personne, la construction de l'histoire, se caractérisent par une phase d'appropriation : l'adolescent, puis le jeune, et l'adulte, ne sont plus uniquement imprégnés

¹⁰ Les modalités rationnelles repérées par cette théorie sont : la logique (capacité de langage), la technique (capacité d'outil), l'ethnique (capacité de personne) et l'éthique (capacité de norme). Seule la modalité ethnique, qui préside à l'émergence à la personne, voit sa construction très échelonné dans le temps.

par le monde qui les entoure. Ils ont cette possibilité de se l'approprier, c'est-à-dire de le traduire, d'en faire leur propre affaire.

On voit bien, chez les adolescents et les jeunes interrogés, que leur capacité de classement est sollicitée : ils créent des appartenances, et des frontières, qui dépassent l'identité sociale de laquelle ils étaient imprégnés. Non pas qu'ils s'affranchissent totalement de cette identité familiale, culturelle, mais ils se l'approprient à leur manière, la retraitent, la traduisent. Tout notre travail est de distinguer, parmi les jeunes rencontrés, non seulement des appartenances différentes, mais surtout les principes qui fondent ces appartenances.

D'autre part, ce qui caractérise la personne est sa capacité à contribuer socialement, à prendre en charge autrui et à être pris en charge dans une relation d'interdépendance : tout comme je suis pris en charge par mon boulanger ou par mon cordonnier, j'exerce moi-même une forme de contribution sociale qui me fait prendre en charge des responsabilités.

Or, précisément, c'est ce principe de responsabilité et d'interdépendance qui doit être atteint dans le processus d'émergence à la personne. Et, comme chacun le sait, dans notre société, cette capacité à contribuer socialement trouve à s'actualiser, principalement, dans le monde du travail.

D'où toutes les questions soulevées par des catégories d'âge de plus en plus élevé qui ne trouvent pas de lieu pour actualiser leur capacité à contribuer... du moins pas de lieu reconnu pour cela. On parle alors d'une prolongation de la jeunesse¹¹, dans la mesure où les études se sont allongées, et où l'entrée dans la vie dite « active » est de plus en plus différée. Si, en fonction de ces indicateurs, on pouvait être jeune jusqu'à 14 ans au début du siècle, il semble qu'aujourd'hui on puisse facilement être « jeune » jusqu'à 25 ou 30 ans.

C'est pourquoi nous proposons de réfuter la notion de jeunesse et de rechercher, à travers le concept d'émergence à la personne, les modalités d'exercice d'une contribution sociale retenues par les populations « jeunes ».

L'indicateur de la fin de la jeunesse devient donc, pour nous, l'appropriation (et non plus l'imprégnation) de ce qui est donné socialement pour le traduire en une identité et en une forme de contribution sociale spécifiques et autonomes. Nous fondons l'émergence à la personne, et à sa propre histoire, non plus sur des critères d'âge, mais sur le processus de responsabilité.

Nous serons amenés à développer largement ces perspectives en analysant le contenu des entretiens. Il nous faut préciser dès maintenant que, à travers les multiples trajectoires de jeunes analysées, on peut dire que tous émergent à une identité sociale qu'ils se sont appropriée, alors que tous n'émergent pas à la responsabilité. Notre travail d'analyse consistera, dans la prochaine phase de la recherche-action, à repérer avec les partenaires les indicateurs pertinents pour distinguer les différents types de trajectoires. Nous parlons, pour ces types de trajectoires, *d'univers sociaux et culturels*.

¹¹ Voir notamment Olivier Galland qui développe ce modèle de la prolongation: O. Galland, Sociologie de la jeunesse, l'entrée dans la vie, Armand Colin, Paris, 1991.

La problématique des univers sociaux et culturels

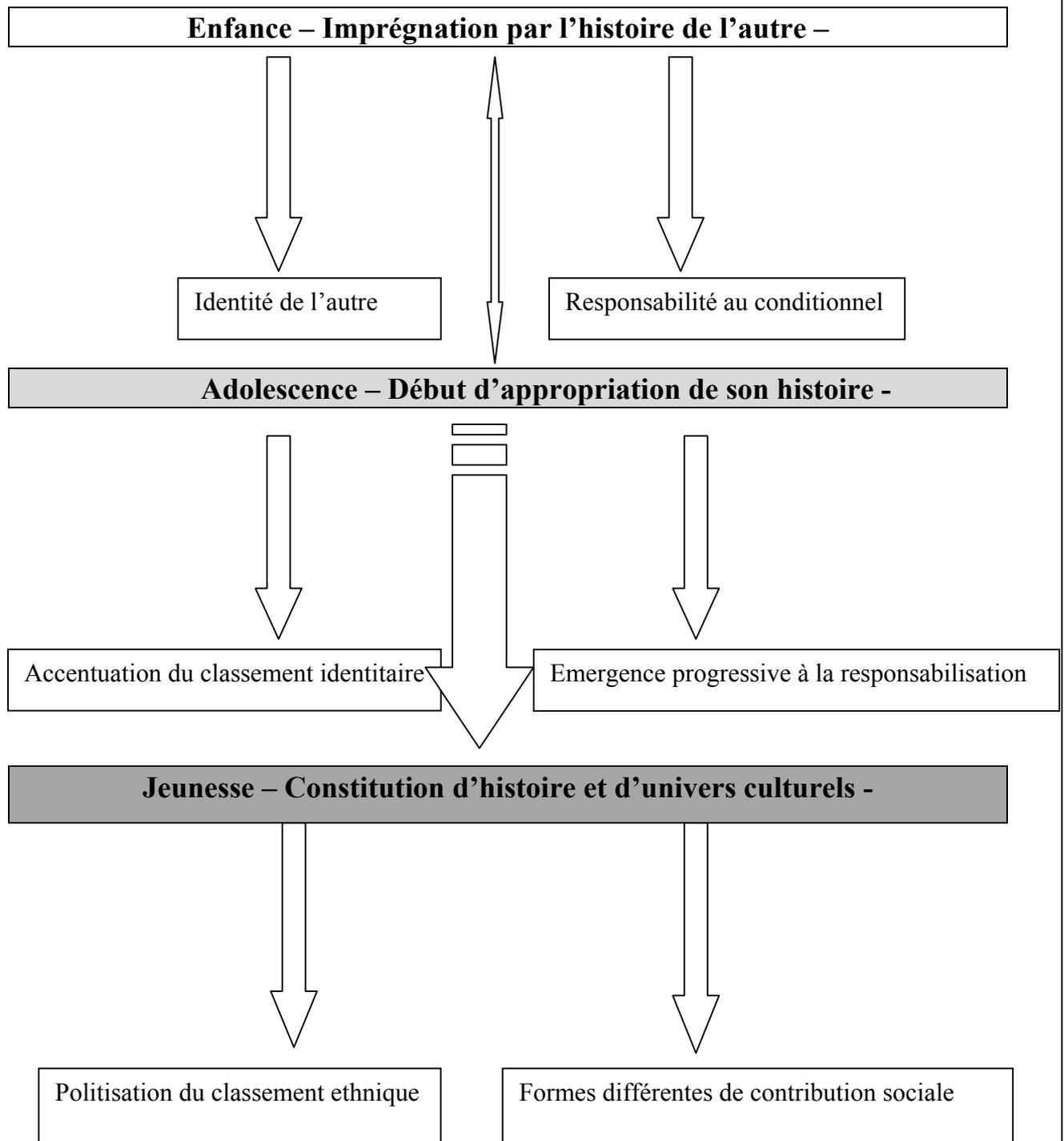
Concernant le processus *d'appropriation* – que nous avons opposé au phénomène *d'imprégnation* –, nous avons parlé d'un mode de traduction qui reprend ce qui est donné par l'environnement social. Ce qui signifie que l'analyse opérée par les personnes, concernant leur identité et leur forme de contribution, ne s'élabore pas à partir de rien, mais réintègre, dans la mesure du possible, ce qui est donné par l'environnement (le temps, l'espace et le milieu). Et, de plus, cette analyse est nécessairement réinvestie dans les situations.

Ce qui veut dire que pour un même environnement donné, on pourra assister à des traductions différentes. Réfutant l'idée selon laquelle il y aurait un type unique de comportement juvénile, cette perspective théorique réfute, d'une part, le sociologisme et la notion de déterminisme social (tel environnement engendre nécessairement tel type de comportements), et d'autre part le psychologisme qui met l'accent sur les choix et les déterminismes individuels. Selon nous, pour faire le lien entre la culture environnante (celle du quartier, des parents, des "adultes-relais" en général) et la création culturelle des jeunes, il convient de chercher simultanément :

- **la part du collectif dans la création individuelle** : qu'est-ce qui est repris, retraité, c'est-à-dire qu'est-ce que les jeunes valorisent, qu'est-ce qu'ils rejettent, sachant que leur culture ne naît pas ex nihilo mais qu'elle s'inspire de l'existant ?

- **et la part du singulier dans le collectif** : dans ce foisonnement d'expressions (verbales, graphiques, corporelles...), quelles sont les frontières, les distinctions entre les différents types de jeunes, sachant que ce processus de singularité ne définit pas seulement des individus mais surtout des groupes. En effet c'est la différence, la distinction entre différents univers qui permet l'agrégation des jeunes et la constitution de groupes.

On peut donc schématiser, à partir de ces éléments, ce que nous appelons l'émergence à la personne ; ce schéma sera enrichi des analyses qui vont suivre.

Schéma simplifié de l'émergence à la personne

L'analyse des trajectoires des jeunes doit donc prendre en compte :

- le niveau d'appropriation de leur histoire (de l'imprégnation à la pleine appropriation) ;
- les différents univers sociaux et culturels que constituent ces trajectoires, en tenant compte à la fois des aspects identitaires et de ce qui concerne la contribution sociale.

Les caractéristiques des adolescents

Avant de présenter les deux univers sociaux et culturels dégagés, nous présentons les caractéristiques communes des adolescents interrogés. Ces éléments seront à prendre en compte, également, dans l'analyse des pratiques des intervenants en direction de la jeunesse.

On peut dire des caractéristiques suivantes qu'elles sont communes à tous les adolescents rencontrés :

- la crainte de l'ennui ;
- la fréquentation des espaces publics
- la structuration par le groupe de pairs ;
- l'importance du classement ethnique ;
- la recherche d'une reconnaissance sociale par la consommation ;
- l'attrait pour l'esthétique ;
- la préoccupation pour l'insécurité ;
- la prégnance du cannabis ;

La crainte de l'ennui

Une des caractéristiques principales des groupes d'adolescents et de jeunes est la crainte de l'ennui ; cela renvoie à la construction, par la jeune personne, de sa propre histoire. Insérée jusqu'alors dans l'histoire de l'autre – le parent, l'enseignant, l'animateur -, la temporalité de l'enfant était jusqu'alors régulée par les institutions adultes. On constate, le plus souvent, qu'à ce moment le temps est découpé et systématiquement rempli et encadré – le temps scolaire, le temps péri-scolaire, le temps de loisir...-. Pour les adolescents interrogés, le temps libre est souvent perçu en opposition au temps structuré de l'école.

- *Ouais quand y en a marre de l'école !*
- *Faudrait pas qu'il y ait d'école !*
- *Ou avoir des horaires plus cool...pour se relâcher !*
- *Finir tous les jours à midi ! (Collégiens)*

« Déjà pour se sentir bien, faut faire du sport parce qu'en général après l'école, faut que tu te défoules ! Le break, ça sert déjà à ça ! Après une dure journée d'école, tu viens, tu retrouves tes potes, tu te défonces dans le break, voilà et t'oublies tous les soucis de l'école ! » (Sportifs)

« C'est quelque chose d'original, ça change des autres. Tu vois on peut leur apprendre quelque chose ! Et puis, c'est un moyen de nous exprimer ! Là, on donne tout parce que quand t'es à l'école, assis sur ta chaise, tu parles pas tout le temps ! » (Sportifs)

Selon nous, l'avènement de l'adolescence correspond à la nécessité, pour le jeune, d'organiser lui-même son temps, d'en faire sa propre affaire ; c'est là le passage obligé pour construire sa propre histoire. Cependant, il semble qu'en premier lieu, avant de devenir à lui-même son propre référent, l'adolescent se réfère à son groupe de pairs. C'est le groupe qui est le garant des identités personnelles, et à ce titre le groupe est un moyen de structurer le temps.

Mais ce temps régulé par le groupe n'est plus nécessairement rempli : on assiste à l'émergence d'un temps non utile, non productif, orienté par la nécessité d'être ensemble. L'être ensemble sans emploi, sans autre finalité, est une caractéristique des adolescents et jeunes interrogés. Il s'agit uniquement de discuter, de se retrouver entre soi, sans autre signification. C'est l'apparition, sur le domaine public, d'adolescents qui, jusqu'alors, étaient confinés dans les sphères domestique ou institutionnelle.

Le temps passé en groupe est la finalité ; aussi, on ne s'étonne pas d'entendre les adolescents aspirer impérieusement à rejoindre le groupe. Lorsqu'ils ne peuvent sortir, pour une raison ou pour une autre, ils se sentent condamnés à la « galère », à ne rien faire. Quelques soient les activités effectives, on ne fait rien lorsque l'on ne peut pas sortir, alors qu'au sein du groupe on est toujours occupé... à discuter. De même, quand les copains sont absents, c'est l'ennui qui guette.

- Ce serait quoi vos soucis, vos préoccupations ?

- Rester tout seul un samedi à rien foutre

- J'aimerais tout faire maintenant, en profiter comme ça je n'aurais pas de regrets parce que j'sais pas plus tard si on dit, ben j'ai pas fait ça, j'ai pas fait ça. (entretien collège Hautes Ourmes)

-Alors comment vous occupez votre temps libre en dehors de l'école, généralement?

-Tu fais rien?

- Non, je reste chez moi

-Et le soir après l'école, vous rentrez directement chez vous?

trois répondent oui

-Tu reste chez toi aussi?

-Moi ça dépend

-Tu sors avec des copines, qu'est-ce-que vous faites?

-Ca dépend on discute

-Vous restez sur le quartier?

- Oui

-Et toi?

-Et moi, à part rester chez moi, je ne fais pas grand chose. Si le week end peut-être, ça m'arrive de faire du vélo par là, c'est tout. Sinon je sors pas tellement. (entretien collège Hautes Ourmes)

-Tout à l'heure, tu disais que vous restiez sur le quartier avec les copains copines, où vous êtes?

-On est en bas des tours

-Qu'est-ce que vous y faites en général?

-On discute

-Et sinon, vous faites des fêtes entre vous, et tout ça?

- Non (entretien collège Biquenais)

-Qu'est-ce que vous faites en général pendant les vacances ?

- On va en colonie !

- Ouais ben ouais on part et puis on revient et y a toujours des jours ou s'ennuie parce qu'il y en a d'autres qui sont partis !
- Ouais ! (entretien collègue Binquénais)

« Pour nous, c'est mieux que d'être dehors, dehors à rien faire, je veux dire ! ... Comme ça au lieu de rester galérer et puis, en plus, on se voit entre potes !... J'ai envie de faire ça ! J'ai pas envie de rester galérer ! » (Sportifs)

Ca n'est pas une découverte : le temps passé à la maison est principalement orienté vers les jeux vidéo ou la télévision. On retrouve les mêmes caractéristiques chez de plus jeunes enfants¹².

- Et quand vous êtes chez vous qu'est-ce que vous faites ?
- On joue à la console !
- Ouais !
- La télé !
- Play Station !
- Vous avez tous une console ?
- Ouais ! ! (entretien collègue Binquénais)

Les élèves de 4^e se distinguent par la possibilité ou non de sortir sur le quartier après l'école. Cela ne tient pas à eux ; par contre, les choix des adolescents annoncent déjà trois rapports à l'espace : ceux qui restent sur le quartier, s'appropriant à leur manière leur espace de vie, ceux qui déambulent, fréquentant un lieu ou un autre, le plus souvent le centre-ville, et ceux qui occupent différents lieux de manière éphémère. Nous en reparlerons plus loin.

Par ailleurs, sur le quartier, les jeunes pratiquent différentes activités que nous analyserons. Car s'il y a bien une caractéristique du temps libre, c'est sa dimension ludique. On note ici que la plupart des adolescents aspirent, non seulement à se regrouper, mais aussi à faire des choses ensemble : ils déplorent souvent l'absence de structures, notamment sur le quartier du Blosne. Beaucoup évoquent les bêtises comme palliatif à l'ennui.

- Vous trouvez que les structures sont bien pour les loisirs pour les jeunes ou... il y a des choses qu'il vous manque ?
- Y a rien du tout ! (entretien collègue Hautes Ourmes)

- Tu sens que sans structures, tu serais plus tenter de faire des conneries ?
- Ben quand on se voit comme ça on fait des conneries...
- Ben on s'occupe
- Quand on s'ennuie par exemple, qu'on sait pas quoi faire !
- Parce que quand tu sais pas quoi faire, t'as tendance à faire des conneries ! (entretien collègue Binquénais)

- Ca vous convient ou vous aimeriez un endroit pour vous réunir ?
- Il faudrait des bars pour les jeunes
- Des bars sans alcool ?
- Oui
- Autrement les rencontres sont difficiles ?
- Ben y'a le collège ; mais il faudrait une salle, avec un billard ; mais on aimerait bien avoir un endroit parce les parents sont pas très rassurés quand on leur dit on est dehors, ils aiment pas trop ; il faudrait un endroit ou on ferait des rencontres, comme ici avec les jeunes du quartier et à la limite avec un animateur ca serait bien, avec un billard
- Et tu verrais ca à la Poterie sur ton quartier ?

¹² Une enquête auprès de 340 élèves de CM1-CM2, dans une ville moyenne, montre que les activités favorites du mercredi sont les suivantes ; pour le samedi, il s'agit de :

- Ouais à la Poterie même à la limite pas loin du centre social
- Mais il y a déjà des choses alors ?
- Non y'a rien pour les jeunes, y'a pas d'activité pour les jeunes. (entretien collègue Hautes Ourmes)

- En général le soir si on est en vacances on peut aller prendre un verre dans un bar et puis aussi parfois, en ville, comme là y'avait Halloween, ben moi je sais on est resté dans un bar au centre ville ; sur le quartier de toute façon tout ferme à 7h00 ; y'a Hexablosne (entretien collègue Binquenais)

- Les copains vous les voyez quand ?
- LE WE, le samedi, le vendredi soir ; les copains extérieurs c'est le mercredi après-midi, vendredi soir, samedi entier
- Vous les voyez où ?
- Je vais chez eux
- Vous faites quoi ?
- On galère parce qu'il n'y a rien à faire (entretien collègue Binquenais)

« Faut savoir s'occuper ! ... Tant qu'on traîne pas dans les rues ! Au moins, ils savent qu'on fait quelque chose au lieu de traîner dans les rues ! » (Sportifs)

« Ils trouvent ça bien ! ... Justement ils savent où on est ! Au moins, ils savent qu'on fait pas les délinquants et tout ! Ils savent qu'on vole pas ! On est là tranquille ! On n'est pas des délinquants ! » (Sportifs)

« C'est positif parce que déjà on fait pas de conneries dans la rue ! Si on faisait pas ça, on ferait des conneries ! De nos jours de toute façon, si t'as rien à faire, tu traînes dans la rue et puis voilà et puis tu fais des conneries ! C'est pour ça, y vaut mieux s'occuper ! » (Sportifs)

Ce point pose avec force la responsabilité des institutions de loisirs, et l'importance de leur implantation ; il pose surtout la question cruciale qui est de comprendre les choix ou les rejets des adolescents.

Les quartiers de Maurepas et du Blosne ont des configurations radicalement différentes. Le premier est dense, l'habitat et les services y sont concentrés ; le second est beaucoup plus étendu. Nous essaierons de comprendre au long de cette étude le rôle de l'organisation des espaces physiques, comparé au rôle des processus sociaux, dans la fréquentation ou non des établissements de loisirs.

Un certain nombre de demandes sont formulées par les collégiens ; cependant, il ne faut pas s'y tromper, ce n'est pas uniquement la présence physique de lieux qui impliquera leur fréquentation, et c'est là toute la difficulté ; toujours est-il que les adolescents du Blosne aspirent à avoir différents types de lieux : des locaux sportifs (foot en salle, basket), des salles de loisirs (salles de jeux, informatique).

- Sur le quartier il manque des équipements ?
- Ouais, une rampe pour faire du skate
- Des salles de jeux
- Ben les salles de jeux si t'es pas accompagné de quelqu'un de 18 ans t'as pas le droit d'y rentrer
- Des salles de sport pour jouer au basket quand il fait froid
- Au foot mais comme on casse les carreaux on ne peut plus jouer
- Même quand il pleut donc on joue plus
- Le foot en salle
- Le soccer
- Autrement l'informatique, souvent y'a des gens qui ont des micros et puis donc il faudrait qu'ils fassent des salles (entretien collègue)

La question de l'offre institutionnelle est à poser avec force, notamment pour les plus de 12 ans pour qui il semble que les activités soient plutôt désuètes. Nombre de jeunes

interrogés dans les quartiers évoquent une offre inchangée depuis des années, du matériel ou des activités plutôt obsolètes. Ces considérations mériteraient d'être confrontées à une analyse de l'offre réelle de loisirs en leur direction ; on pourra dès lors poser les questions de la pertinence des activités et de l'information des publics concernés. Pour autant, cela n'est pas l'objectif de la présente étude.

La fréquentation des espaces publics

Les trajectoires des jeunes, telles que nous les avons analysées, se distinguent très nettement par des pratiques différentes de l'espace. Cette distinction se décèle déjà dans les pratiques des adolescents. Nous distinguons les pratiques d'appropriation durable d'un espace, les pratiques de déambulation et les pratiques d'occupation éphémère des espaces.

L'occupation durable d'un espace traduit généralement l'attachement à son lieu de résidence, son îlot ; il signifie, selon nous, que l'adolescent adapte ses choix à ce qui lui est donné socialement, et qu'il arrête durablement ses choix. Pour autant, les adolescents retraitent à leur manière ce qui leur est donné : ils s'approprient un espace public, abrité ou en extérieur, et le détournent de sa fonction ; le hall d'entrée n'est plus uniquement un lieu de passage, mais il est aussi un point de rendez-vous et de retrouvailles, l'espace privilégié de l'entre soi adolescent. Le terrain existant est élargi, on lui recrée des limites. Il s'agit bien de prendre ce qui est là, mais de le prendre à son propre compte, d'en faire sa propre affaire ; on assiste donc bien à la construction, par les adolescents, de leur propre histoire, dans une logique pragmatique.

« On vient ici parce que c'est juste à côté de chez nous ! » Brahim (14 ans, football, les Chalais) :

« J'y vais à peu près tous les week-end et tous les mercredi (place Hoche)... parce que c'est le plus près ! » Sébastien (14 ans, rink-hockey) :

« On vient là (Carrefour 18) tous les soirs après l'école, ... On sait où se retrouver, pas besoin de se filer rencard... Au collège, on breake juste pour la fête de l'école !... Le week-end, on va à la maison de quartier de Villejean, là c'est gratuit ! La salle est ouverte à tout le monde ! Autrement le dimanche, on va au Colombier, à côté de Super Sports, on rentre dedans et puis on break là, juste au-dessus des marches ! »

« Je sais pas ! Y a avait de la place !... Ca n'a pas posé de problème ! » (breakers)

« Non, non ! C'est l'herbe ! On joue l'herbe ! C'est trop p'tit autrement si on respecte les lignes ! Les lignes, c'est trop petit alors on prend l'herbe et la ligne-là, comme d'habitude quoi ! »

« On l'utilise entièrement au niveau des lignes et la sortie, c'est la ligne rouge là !... Ouais, mais faut préciser que c'est un terrain de hand ! » Dimitri (16 ans, football, Maurepas)

Par contre, on ne s'approprie pas tous les espaces ou n'importe quel espace : l'analyse culturelle qui en est faite permet d'en élire certains, et d'en rejeter d'autres. On peut parler le plus souvent d'une appropriation exclusive, notamment liée aux tranches d'âge ; les regroupements semblent s'exclure mutuellement.

« Souvent quand les grands jouent ici, on va sur l'herbe derrière ! »

Il existe un lien important entre le groupe de pairs et son espace de prédilection. C'est pourquoi les adolescents, comme nous le verrons pour les jeunes adultes, aspirent parfois à disposer d'un espace qui leur serait spécifique ; rejetant la pratique de la déambulation, ils recherchent un espace adapté à leur pratique d'appropriation :

- Qu'est-ce qui manque sur le quartier ?
- Une maison de jeunes
- Une maison verte ou une maison de quartier, d'autres ils ont ça
- Nous on s'ennuie, on ne sait pas quoi faire
- Ouais ça c'est vrai ; on va au centre Alma tout l'après midi et puis on regarde et puis on connaît tout par cœur et puis voilà. (entretien collègue)

Parfois, tacitement et stratégiquement, le groupe compose avec l'institution pour négocier un lieu pour sa pratique sportive – ici la danse hip-hop, par exemple -. Arrivé petit à petit sur les lieux, le groupe s'est imposé dans le hall de ce centre social avant tout destiné aux enfants. Ainsi, le responsable de Carrefour 18 nous explique :

« Ils sont arrivés là, il y deux ans maintenant. Ce groupe est constitué d'une quinzaine de jeunes d'origine asiatique (de la communauté Mong) qui viennent tous les soirs de la semaine après l'école, avec un poste laser. Le groupe s'est élargi avec un petit groupe qui est venu se greffer et ces jeunes se retrouvent au total, ...ils peuvent être de 10 à 30 certains soirs ! Ils ne posent aucun problème particulier donc... ! Ils s'en vont d'eux-mêmes à 18 h 30, à la fermeture alors... ! »

On note que, pour cette pratique spatiale, les adolescents aspirent souvent à la discrétion : sans revendiquer leur singularité, toujours dans une logique pragmatique, ils recherchent bien un entre soi, à l'abri des regards, mais cependant toujours dans un espace public.

« ... Autrement le dimanche soir on va au Colombier, à côté de Supersports, on rentre dedans et puis, on break-là, juste au-dessus des marches parce qu'il y a des endroits où la gare autrement mais à la gare, y a toujours du monde qui passe ! C'est chiant, y a pas de discrétion !... C'est gênant quand tu vois plein de personnes qui te regardent, ça te déconcentre ! »(breakers)

« ... Parce qu'il y a personne ! ... On vient souvent ici pendant les vacances même ! C'est bien, on est tranquille ! » Fanny (14 ans, basket)

En revanche, **les pratiques de déambulation**, très courantes chez les adolescents, ne semblent pas structurer au même point les groupes de pairs. La déambulation au centre-ville montre, selon nous, une forme d'indétermination des choix adolescents ; comme si, pour le choix d'un espace ou la construction d'une identité, tout était toujours possible. Les rencontres sont aléatoires, indéterminées, à l'inverse de la tendance précédente - où l'on sait qui l'on verra selon l'endroit où l'on se rend -.

- Pour revenir à vos pratiques : en ville, vous n'y allez pas seuls ?
- Ça arrive
- C'est pour rencontrer des gens
- Ben oui
- C'est pour changer un petit peu, pour connaître d'autres personnes(Entretien collègue)

- Tout à l'heure on parlait du centre ville, que vous y alliez le samedi, vous y faites quoi ?
- Les magasins, on essaie des vêtements

- On va écouter des CD chez Virgin et à la Fnac,
- Pour se promener quand on sait pas quoi faire, pour rencontrer des gens
- Pour manger au Mac Do. (Entretien collègue)

- Vous allez au centre ville ? Vous dites quoi ?
- On dit on va en ville et c'est le Colombier
- C'est le cinéma, Virgin, Transfert et puis Levy Strauss
- Vous y allez quand ?
- Le WE, le samedi, le mercredi après midi
- Vous y faites quoi ?
- On traîne, on regarde
- On regarde, et après on revient acheter (Entretien collègue)

On voit, à travers ces conversations, la dualité des positions :

- Le soir en général on reste sur le quartier
- On reste dans le quartier de la Poterie, dans les parcs
- Moi je vais en ville
- Quand vous restez sur le quartier, vous faites quoi ?
- On parle, on discute dehors (Entretien collègue)
- Tu fais quoi toi ?
- Euh moi, je préfère sortir !
- Et tu sors où ?
- Moi, euh je sais pas, en ville ou un truc comme ça !
- Avec tes parents, tes copines ?
- Plus avec mes copines ! (Entretien collègue)

- Vous allez où quand vous vous déplacez ?
- Partout
- Je reste sur le quartier
- Tu ne vas jamais eu centre-ville ?
- Pour faire quoi
- Et tu fais quoi sur le quartier ?
- Rien, je reste avec les copains
- On traîne ; dès fois je vais au cinéma, au Mac do c'est tout ce que je fais ; j'y vais accompagné. (Entretien collègue)

La consommation pouvant être un facteur de classement entre les adolescents et les jeunes, la fonction majeure de cette fréquentation du centre est d'informer sur les nouveaux produits. Que ce soient les vêtements, les jeux, la musique ou les moyens de locomotion, les biens de consommation permettent de se classer entre groupes de pairs et au sein des groupes. La fréquentation du centre-ville et la pratique du lèche-vitrine donnent à voir l'ensemble des possibles, parmi lesquels chacun devra se positionner.

Une autre des fonctions que peut jouer la fréquentation du centre-ville a trait à l'esthétique : les adolescents sont souvent à la recherche de sensations visuelles, de belles choses, de lumières etc.

D'autre part, on trouve une dimension ludique dans la fréquentation assidue de la fête foraine située périodiquement au Champ de Mars.

Enfin, **les pratiques d'occupation éphémère des espaces** sont plus difficiles à déceler, de par leur nature changeante et imprévisible ; cela se confirme pour les groupes de jeunes adultes. Concernant les adolescents, ces pratiques se donnent à voir principalement dans les pratiques sportives ; il s'agit de sports autonomes, tels que le skate-board, le roller, le

bicross etc. Il est à noter que ces pratiques d'occupation éphémère alternent généralement avec des déambulations, des déplacements dans la ville.

Ces pratiques sont plus délicates à interpréter : il peut s'agir d'une forme d'indétermination de l'identité adolescente. Mais, à vrai dire, les jeunes sportifs interrogés semblent assez revendicatifs d'une identité qu'ils se construisent, sans lien étroit avec ce qui leur est donné socialement. Ils appartiennent en quelque sorte à une communauté virtuelle – l'internationale des skateurs, par exemple -, constitutive de leur identité, mais plutôt déconnectée de leur communauté d'existence, de leur lieu de vie. C'est pourquoi nous parlerons d'un excès de singularité : les espaces occupés ne sont pas définitoires des groupes de pairs. Ici, on insiste constamment sur sa spécificité, sans lien avec les statuts conférés par les adultes. L'analyse culturelle de son identité et de son espace n'est jamais close, et ne peut être conciliée avec les points de vue des autres. Très codifiées, ces pratiques ne sont réellement comprises qu'au sein du groupe de pairs. C'est uniquement la pratique de loisir, au détriment de tous les autres paramètres, qui fonde l'appartenance à un univers culturel, sans que l'on puisse parler de groupe de pairs.

- Presque personne va là-bas mais bon une fois qu'un groupe de skateurs y va, il passe le message aux autres et ça devient hyper fréquenté après ! En fait, y a une sorte de réseau, on discute même si on se voit pour la première fois... ! Nicolas (16 ans, skate)

- On change souvent d'endroit ; y a pas de lieu auquel on est attaché (sportifs)

- D'abord en début d'après-midi, on va faire du cross à Chantepie ou à Vern et puis quand on en a marre ou qu'il fait nuit on rentre et puis on finit la journée tranquillement à en faire ici (Arsenal) ! C'est ça en fait ; on part en début d'après-midi et on revient ici après ! Vincent (16 ans, bicross)

- En fait, on patine et tout, on voit des trucs, on s'arrête pour aller dessus, si ça nous plaît, on revient !... Et puis quand y a ce qu'on cherche dans un coin, on squatte là quoi autrement on doit se déplacer !... Quand c'est des bons spots, on peut rester, ça dépend une ou deux heures... toute la journée et des fois même on revient le lendemain, on fait que ça pendant une semaine, c'est bien ! En fait, ça dépend de la qualité ! Bazile (16 ans, roller)

- Pour nous déplacer d'un spot à l'autre, c'est toujours en skate ! Sauf quand y a trop de monde et que c'est vraiment impossible de rouler mais en général, on essaie de faire en sorte de rouler ! ... On roule partout, ça va plus vite ! Même dans la gare, on roule ! Brice (21 ans, skate)

- Je skate partout ! Sur les trottoirs, les routes,... partout où ça roule ! ... Quand je reste sur un spot, c'est souvent à Arsenal, à Hoche pas trop, j'aime pas vraiment c'est trop plat et puis, sinon depuis peu je vais à Saint-Jacques de la lande, au Stock, y a un super parking avec plein de trucs ! Patrice (18 ans, rink-hockey et roller) :

- Du roller, on peut en faire partout et quand il pleut, on peut toujours trouver une salle ou un endroit couvert !

- On en fait ici (place Hoche), avant on en faisait aussi sur la piste de course des Chalais, là c'était pour la vitesse, on en fait aussi à Arsenal, sur la digue à Saint-Malo le week-end parfois et puis dans l'école proche du Thabor, le soir, même si c'est pas vraiment permis ! Gilles (19 ans, rink-hockey)

Le plus souvent, ces adolescents et jeunes ne se satisfont pas des espaces occupés ; alors que dans la pratique d'appropriation, on réaménage son espace, on en fait sa propre affaire, et donc on s'y investit, les pratiques d'occupation éphémère sont souvent marquées d'une forte insatisfaction. La logique n'est plus pragmatique, mais expansionniste : on occupe sans cesse de nouveaux espaces, de nouveaux équipements, mais on n'en est pas satisfait ; il semble difficile, dans ces trajectoires, de composer avec l'existant.

« Elle est pas assez large la rampe !... Il nous faut des infrastructures et des skateparks, des grands skateparks ! » Patrick (16 ans, roller, rampe de la Poterie)

« Elle pue mais... C'est une médium quoi ! Mais le problème, c'est qu'y a trop de longueur ! Y a trop de plat ! Y en aurait moins, y en a qui ferait des sauts plus haut, largement ! » Fares (14 ans, roller, rampe des Gayeulles)

« Des fois, y en a qui passent en plein milieu donc ils pourraient faire le tour ! Ils passent en plein milieu et ils nous le disent parce qu'ils sont pas contents qu'on passe sur cette place ! Et en plus, ils pourraient faire un p'tit détour quoi ! Ils passent derrière les bancs, nous on prend pas trop de place ! Ils passent exprès, c'est sûr ils font exprès et puis, y en a qui n'aiment pas non plus le roller donc ils font exprès de passer et de nous faire des remarques ! » Kévin (14 ans, rink-hockey, roller)

La structuration de l'identité par le groupe de pairs

La question posée à l'origine de cette étude est celle de la distance constatée entre les populations juvéniles et les institutions des adultes. Nous essayons de comprendre cette distance sous l'angle de la complémentarité, étant entendu que la socialisation par le groupe de pairs est un préalable indispensable à l'émergence à l'âge adulte.

Il arrive que des élèves rencontrés lors de l'enquête soient peu impliqués dans des groupes de pairs ; soit parce qu'ils doivent assumer une responsabilité à l'égard de leur petits frères et sœurs, soit, plus généralement, parce que leurs parents ne les autorisent pas à sortir. Dans ce cas, les groupes de copains sont ceux de l'école ou du club sportif ; à une exception près (collège Motte Brulon), tous les adolescents qui ne peuvent sortir pratiquent des activités sportives ou culturelles au sein d'organisations institutionnelles.

Cependant, la plupart des adolescents rencontrés ont la possibilité de sortir le soir après l'école, les mercredis, fins de semaines et pendant les vacances. Il s'avère que le temps partagé avec ses pairs, nous l'avons dit, est un échappatoire à l'ennui, même s'il n'est pas occupé par des activités structurées. Il peut être quantitativement très important.

- Et vous évaluez à combien de temps passé dans la semaine avec vos copains ?
- Les trois quart !
- En dehors de l'école, c'est tout le temps !
- Ouais voilà ! (Entretien collège)

Soit l'on retrouve les copains d'école, soit l'on a d'autres relations, liées à la pratique d'une activité ou aux relations de voisinage.

On note, comme dans tout processus identitaire, la présence importante de frontières entre les groupes, corrolaire au processus d'appartenance : ces frontières sont posées pour des critères d'âge, de lieu de résidence, de pratiques de loisirs. Il arrive quelquefois que ce soit un critère ethnique qui agrège le groupe ; nous y reviendrons.

Le critère d'âge

Le critère d'âge peut sembler fondamental, au premier abord, mais il est peu évoqué lors des entretiens ; lorsqu'il l'est, c'est toujours en raison d'une appropriation de l'espace par des plus grands. Nous en parlerons à propos de la question de l'insécurité.

-Les jeunes de 15-16 ans ça va encore, mais c'est les plus vieux... (Entretien collègue)

Il est clair que ce sont les autres critères d'appartenance qui prévalent lors de nos observations ; les tranches d'âges sont fréquemment mélangées, même si elles gardent chacune leur spécificité. L'âge, en tant que donnée biologique, est retraité culturellement. Le critère d'appartenance au groupe est à trouver ailleurs.

« ... On est tous regroupés ici, c'est notre... ! ... Quand les grands, ils jouent, on attend qu'ils finissent et on se retrouve tous avec les p'tits !... Ouais y a une bonne ambiance ! ... Y peut y en avoir de tous les âges ! Dès 6 ans...ouais de 8 à 30 ans ! On est beaucoup ! Oh on est une quinzaine, une vingtaine ! Non, ça peut aller jusqu'à une trentaine avec les grands ! ... Ceux qui sont plus grands que nous quoi, les grands frères, ben ils jouent entre eux quoi ! Quand y a des places, on s'incruste avec eux ! » Ahmed (15 ans, football)

Le critère de la pratique

Lorsque ce critère prédomine, on note une forte aspiration à se distinguer des autres pratiques ; l'appartenance est plutôt exclusive. On se réfère alors à un groupe d'appartenance, un réseau « universel », très codifié, et sans frontières spatiales. La recherche de distinction étant parfois importante, il n'est pas rare que soit évoqué un antagonisme à l'égard d'autres groupes de pratiques.

« On se retrouve entre potes ! C'est bien et on est tous ensemble !... C'est le fait d'être ensemble ! ... Etre avec ses vrais potes...c'est essentiel ! » Alban (14 ans, break) :

« En fait, y aurait pas de pratique si on était tout seul ! Il faut forcément qu'il y ait un groupe quoi parce que si y a pas de groupe, une personne même motivée, breaker tout seul, je pense pas que ce soit intéressant ! » Maxime (16 ans, break)

« C'est une mentalité ! Tu viens là même si tu connais personne, on se dit bonjour ! C'est très sympa cette ambiance ! Tu trouves pas ça ailleurs, en ville ! » Matthieu (17 ans, skate)

« ... On est entre nous, on est ensemble, on s'amuse !... Amitié, gaieté et joie !... C'est pour s'amuser ! Eh ! Je vous jure des après-midi comme ça on se marre trop ! » Basser (17 ans, football) :

-Je vais à la maison de quartier de Villejean, parce-que j'ai des potes là-bas...Et puis on peut breaker...

-Et sinon, par rapport aux activités, c'est vous même, par exemple, toi le break, c'est tes copains qui t'ont influencé, tes frères?

-Copains et puis à la télé (Collège Hautes Ourmes)

- Et ça se regroupe comment alors ? C'est plus des copains selon les activités ?

- Ben si par exemple on a une activité de foot, on a des copains pour le foot...Au collège on a des copains pour le collège. Quand on sort de là, on retrouve ses copains autrement ! (rires autour) (Entretien collègue)

La pratique est, parfois, un moyen d'échapper à la solitude.

« Non, y a pas trop l'idée de compétition, c'est pour le plaisir avant tout je crois ! Faut pas espérer qu'un jour on sera champion du monde ! ... Je dirais que c'est un sport de rue et puis une passion en fait. C'est mieux de faire ça entre copains que de rester chez soi et de jouer à la console ! » Christophe (16 ans, bicross)

Lorsque c'est le critère de pratique qui permet aux jeunes de se classer entre eux, on note un fort phénomène de distinction à l'égard des autres groupes :

« C'est assez mal perçu !... Ouais et puis, c'est particulier comme esprit, c'est jeune quoi ! C'est pas le bordel mais c'est les fringues quoi, ça fait pas peur mais...ça fait rebelle ! Ca fait rebelle vis-à-vis des autres ! ... C'est pas dans la société donc c'est pas bien !... C'est pas dans les normes donc c'est pas bien ! Nicolas (16 ans, skate) :

« C'est bien qu'il y ait du monde à en faire mais s'il y a trop de monde à en faire, c'est pas bien non plus ! Si tout le monde peut en faire, c'est pas super non plus ! » Eric (16 ans, skate) :

« ... Des fois, on a des trucs secrets comme ça les autres, ils savent pas faire parce que c'est vrai le roller, c'est pareil par exemple, tu te rappelles le "marché-arrière", y en avait pas beaucoup de gens qui arrivaient à le faire. Maintenant ça devient banal ! » Thomas (16 ans, bicross) :

« Tout en étant indépendant, on est quand même soudé quoi ! C'est un peu à part des autres !... On est une tribu ! Ouais une tribu ! » Bruno (15 ans, skate) :

« C'est sûr que c'est un sport de rue comme le skate ou le roller mais bon c'est sûr que c'est...c'est plus sophistiqué que le skate et tout !... On n'est pas de la même race que les skateurs ! » Thomas (16 ans, bicross) :

« J'ai jamais parlé avec un skateur ! » Sylvain (14 ans, roller) :

« Roller et skate, ça n'a rien à voir ! C'est des fouteurs de merde (les rollers), ils sont pas là pour skater, ils sont là pour foutre la merde ! Ils s'intègrent pas ! Y a jamais les deux en même temps ! Mais en général, ce qui viennent foutre la merde, ils ne sont pas acceptés dans le milieu ! Mais le roller, c'est pas le même esprit non plus ! » Nicolas (16 ans, skate) :

« Tout le monde faisait du roller ici avant ! On a été les premiers à faire du roller après tout le monde s'y est mis ... C'est en train de mourir là ! Le roller, c'était chiant ! Y avait trop de monde à en faire ! Le bicross, c'est encore pareil, ça risque de devenir à la mode ça ! » Vincent (16 ans, bicross) :

Le critère de résidence

Dans les quartiers étudiés, nous avons parfois pu constater un fort sentiment d'appartenance à un territoire de vie ; dans ce cas, ce n'est plus la pratique de loisir, mais la proximité résidentielle et la longue histoire des relations qui soude le groupe. Les membres du groupe se connaissent de longue date, connaissent les familles des uns et des autres, et les nouveaux arrivants sont intégrés sans difficultés. Il semble que ces groupes soient plus disparates : l'exclusivité et la distinction y sont moins prégnants. Le classement ethnique, même s'il est utilisé par les jeunes, ne préside pas à la constitution des groupes, sauf exception. La communauté d'existence a largement pris le pas sur la communauté ethnique : c'est la fréquentation d'une même école, d'un club, ou d'espaces publics qui fédère, indépendamment de l'origine ethnique. On note, cependant, que la connaissance des uns et des autres passe par ses caractéristiques ethniques ; les origines culturelles les plus présentes parmi les jeunes rencontrés sont nord-africaines, turques, asiatiques et africaines.

« Y a de toutes les origines mais l'essentiel du groupe est d'origine Marocaine et Algérienne. Si y a aussi ben toi, un Congolais (Mehdi), y a Makao aussi (surnom donné à Dimitri), lui il nous fait des danses chorégraphiques Laotiennes quand il joue... ! » Ahmed (15 ans, football)

« On est tous nés sur le quartier, on était à la même école et nos parents se connaissaient ! ... On est des frères, on se comporte comme des frères ! » Dimitri (16 ans, football) :

« On est né sur le quartier, on vient là depuis longtemps !... On est presque que tous dans la même école, c'est comme ça qu'on s'est rencontré ! » Brahim (14 ans, football)

« Si d'autres jeunes viennent comme ça de d'autres quartiers, on accepte de jouer ! On accepte ! Ben t'sais t'as l'heure quand il est venu le p'tit japonais, on l'a accepté ! » Dimitri (16 ans, football) :

Ce processus d'appartenance et de distinction donne lieu à un certain nombre de codifications, par la langue, le style - l'apparât vestimentaire -, les règles collectives. S'il opère entre les jeunes, il est efficace également envers les adultes.

Ca représente quoi pour vous cette manière de parler ?

- C'est pour se comprendre !

- Ouais !

- On se comprend mieux, enfin je veux dire, on est mieux, on parlerait pas comme ça avec nos parents ! (Entretien collègue)

- Et vous allez dans les autres quartiers ?

- Ouais !

- Ouais, ouais !

- Ça dépend lesquels !

- Ouais voilà !

- Quand on a des copains qui habitent plus loin dans un autre quartier, on y va ! (Entretien collègue)

La persistance du classement ethnique

On ne peut affirmer que cette dimension soit prépondérante dans les regroupements des jeunes ; cependant, il s'avère que les critères ethniques apparaissent comme une évidence pour les jeunes rencontrés. Pour qualifier un copain, s'attribuer un surnom, se reconnaître entre pairs, l'origine culturelle et les caractéristiques physiologiques des uns et des autres sont porteurs de sens.

Il ne faut pas entendre par là un retour à l'ethnicité, ou aux traditions culturelles : il s'agit plutôt d'un mode d'appropriation de leur histoire, par les adolescents. On voit, ici, que les identités ne se construisent pas *ex nihilo*, mais qu'elles retraitent ce qui est donné socialement. Ensuite, il est bien évident que les origines ethniques se mélangent entre elles ; elles s'empruntent et s'échangent des styles, des coutumes, des valeurs. Comme nous le verrons, les jeunes reconstruisent une forme d'ethnicité recomposée que nous appelons *l'ethnicité urbaine*.

Concernant les groupes d'adolescents, on note que certains élaborent cette *ethnicité urbaine*, et que d'autres restent attachés à leur culture d'origine et à leur communauté d'appartenance. Il existe des liens communautaires forts, des liens de parenté, des relations d'inter-connaissance qui permettent, parfois, d'orienter les appartenances.

- Moi aussi j'en ai fait dans un local. L'association pour les cambodgiens, j'en faisais partie donc ils nous la passent gratuitement et donc on a fait une fête là ; j'invite des gens que je connais. (Entretien collègue)

Reste que, de manière générale, les adolescents interrogés distinguent bien, parmi leurs pairs, ceux qui sont issus de l'immigration et ceux qui sont autochtones.

- Les étrangers se regroupent ensemble ; les français ne se regroupent pas en bas des tours comme nous on fait. (Entretien collègue)

Même si ce facteur ethnique n'est pas primordial, même s'il est recomposé sous une forme d'ethnicité urbaine, il importe d'en analyser les conséquences en termes d'intervention institutionnelle. Nous en reparlerons.

La recherche d'une reconnaissance sociale par la consommation

La construction de l'identité adolescente est fonction de l'environnement social ; le fonctionnement économique et la société de consommation jouent un rôle important dans cette construction. On relève constamment l'attrait pour les vêtements de marque, les nouveautés commerciales etc. Il s'avère que, pour les collégiens et les jeunes sportifs rencontrés, les capacités financières des familles sont mises à contribution pour fournir des « critères d'appartenance ».

Comme nous l'avons dit, le principe d'appartenance à son corrolaire qui est le principe de distinction. Souvent, les vêtements de marque ou les objets possédés permettent aux jeunes et aux groupes de jeunes de se distinguer entre eux. Cette distinction identitaire, en effet, est affaire de style, d'apparence vestimentaire etc.

Pour certains, les critères d'appartenance liés aux capacités financières de la famille impliquent de faire l'épreuve de l'exclusion. On décèle, ici, un des facteurs pouvant expliquer la distance à l'égard de l'offre de loisir institutionnelle, comme nous l'expliquerons les plus âgés.

Ca représente quoi pour vous la marque ?

- La bonne qualité !

- Ouais voilà !

- Quand tu t'habilles pas en marque, t'es un peu mal vu quoi !

- Ouais, c'est vrai ! (Entretien collègue)

Ceux qui n'ont pas vêtements de marque, faut qu'ils aillent se cacher (Cercle Paul Bert)

Ca représente quoi Nike par exemple pour vous, quand vous avez un peu d'argent et que vous achetez un vêtement ou une paire de chaussures Nike ?

- Ben je sais pas c'est comme les basketteurs américains !

- Tout le monde en a alors !

- Ouais voilà !

- Oh ouais c'est vachement important

- Ben c'est l'apparence ; si t'es mal habillé

- Quelqu'un qui s'habille mal et ben on va pas trop aller le voir enfin, (Entretien collègue)

Vous faites attention aux marques et tout ça ?

- Ben oui ; Lacoste

- La marque c'est pas un problème

- C'est important parce qu'on es bien dedans

- T'es mieux vu par les autres

- Quand t'as un Lacoste t'es mieux vu par les autres ; au début pour aborder t'abordes plus facilement quand t'as une marque que quand t'en a pas

- Moi j'aime bien ceux qui ont de la marque ceux qui s'habille bien, tant mieux pour eux mais j'aime pas ceux qui ont de la marque et qui se moque de ceux qui n'ont pas de marque, ca je trouve ca dégueulasse

- C'est pas important la marque

- Les marques c'est pour faire distingué (Entretien collègue)

L'attrait pour l'esthétique

Une autre des caractéristiques communes aux adolescents est leur attrait pour l'esthétique ; instantanément, par exemple, tous distinguent ce qui relève du tag, au sens de la signature apposée sur les murs, de ce qui relève du graff, au sens de l'expression graphique colorée qui orne les murs.

Cette sensibilité esthétique est relevée également quant aux lieux fréquentés, notamment les équipements socio-culturels.

On note par ailleurs, un rejet massif de ce qui nuit à l'esthétique et des dégradations. Nous tenterons d'expliquer, dès lors, le sens de ces dégradations, qui existent bel et bien, même si elles semblent rejetées au premier abord.

Et sinon, vous n'allez pas tellement dans les structures, qu'est-ce-vous aimeriez avoir? Qu'est-ce-que vous leur reprochez pour ne pas y aller?

- Les murs

- Ben ouais, c'est pas décoré

- Quand on arrive là-dedans c'est sinistre, (Entretien collègue)

Ca vous plait le graff ou le tag ?

- Ca dépend !

- Ouais ça dépend des dessins !

Et vous trouvez que c'est bien ça de s'exprimer comme ça par un art ?

- Ouais mais pas n'importe quoi !

- Y en a qui en font n'importe où, qui dégradent souvent !

- Ouais, ils écrivent souvent n'importe où !

- C'est presque tout le temps ! (Entretien collègue)

Enfin, cette aspiration vaut aussi pour les vêtements.

- Faut qu'ils soient beaux aussi les fringues ;

- ouais c'est important, faut que tu sois bien, si t'as des belles fringues et pas de marque, ça se verra pas.

La préoccupation pour l'insécurité

La question de l'insécurité est souvent présente dans les conversations : qu'il s'agisse de questions sur les institutions comme la police, ou les correspondants de nuit, ou encore de questions sur le quartier idéal, les réponses traitant de l'insécurité sont redondantes et concernent particulièrement :

- l'occupation des espaces par d'autres groupes (les plus vieux) ;

- l'existence de vols ;

- la présence de dégradations ;

Il est rare d'entendre parler de faits de violence physiques.

Pour vous qu'est-ce qui manque sur le quartier?

- *Moins de violence peut-être*
- *Vous trouvez qu'il y a trop de violence?*
- *Ben moi, dans le quartier où je suis, c'est vrai qu'il y des fois où c'est pas vraiment la joie. L'année dernière, ils ont cramés toutes les poubelles de Galicie, le hall d'entrée aussi*
- *Tu te sens pas trop en sécurité,*
- *Ben surtout quand je rentre et qui fait nuit, ben euh... (Entretien collègue)*

- *Bien mais le soir, on ne se sent pas trop en sécurité, parce que des fois quand y'a des bandes de jeunes qui traînent en bas de ma tour, des fois je me dis : je sortirais la poubelle demain matin, comme ça, je serais sûre(Entretien collègue)*

Certains adolescents rejoignent les préoccupations institutionnelles à propos de l'oisiveté des jeunes qui sont en situation de non-travail.

- *Et toi comment tu perçois le quartier globalement? Qu'est ce que tu ressens pour ton quartier?*
- *Dans la journée ils sont pas là, des fois*
- *Quand tu dis : Ils sont pas là, c'est qui*
- *Ben les jeunes*
- *C'est quels jeunes?*
- *C'est ceux qui sont entre l'école et le boulot. Qui n'ont pas de travail*
- *Ils ont des comportements...*
- *Des fois ils cherchent la merde (Entretien collègue)*

Des valeurs pacifistes émergent dans quelques entretiens :

Et si jamais on imaginait le quartier idéal, comme ça, qu'est ce que vous y mettriez?

- *Y'aura jamais de quartier idéal*
- *Non,mais...*
- *La paix enfin,...*
- *La paix*
- *Enfin, ouais j'te parle que tout le monde s'entende bien*
- *Ouais, que tout le monde s'entende bien*
- *Et des activités?*
- *Ouais voilà, que tout le monde pourrait faire en même temps(Entretien collègue)*

La préoccupation pour les dégradations concerne parfois les parties communes des immeubles, mais le plus souvent ce sont les atteintes aux équipements destinés aux jeunes qui sont déplorées.

En fait, dès que les enquêteurs évoquent un lieu imaginaire qui serait confié à la responsabilité des jeunes, ceux-ci évoquent rapidement les mauvais usages qui en seraient faits :

Vous avez déjà pensé à avoir un foyer ?

- *Un foyer ? Laisse tomber, après deux jours il ne resterait plus grand chose. (bas de tour)*

On sent une attitude plutôt résignée par rapport à la persistance des dégradations :

Et ça vous aimeriez avoir une rampe dans le quartier ?

- *Ouais, ouais !*
- *Ouais, mais elle serait toute morte aussi !*
- Pourquoi ?*
- *Y aurait plus de rampe, elle serait cassée !*
- Ca, ça fait partie des choses que vous aimeriez avoir ?*
- *Ca sert à rien...parce que si la ville paie une rampe pour rien et qu'elle soit cassée, ça sert à rien, autant que ça reste comme ça !*

Parce que vous avez l'impression que ce qui est mis en place est souvent cassée ?

- Ouais
- Ouais, ouais !
- Si y a personne pour surveiller !
- C'est parce qu'y en a qui ont rien à faire, alors ils cassent !
- Qu'est-ce que vous avez comme exemple comme ça de choses qui ont été dégradées sur le quartier ?*
- Rien que les vitres chez moi !
- Les arrêts de bus !
- Des poubelles brûlées !
- Des voitures aussi !
- Ouais aussi ! (Entretien collègue)

Les atteintes aux biens, notamment les vols de cycles ou de voitures, font partie de l'existence quotidienne :

Qu'est-ce qu'il se passe sur le quartier ?

- Ben y a trop de dégradations quoi !
- Y a trop de vols, des trucs !
- Des vols de quoi ?
- De voitures !
- Scooters !
- Vélos !
- Ouais ton scooter si t'y fais pas gaffe, tu le retrouves pas quoi ! (Entretien collègue)

Ca serait quoi ton quartier de rêve à toi ? Qu'est-ce que t'y mettrais ?

- Je sais pas
- Moins de vols
- Ouais où tu peux mettre ton vélo tranquille !
- Ouais, ouais !
- Où tu peux le lâcher deux minutes sans cadenas !
- Vous ne vous sentez pas en sécurité ?*
- Non !
- Tu laisses ton vélo sans cadenas ici, y a plus rien...
- En une minute !
- ...même pas en trente secondes !
- Même un vieux, du moment que ça roule ! (Entretien collègue)

La prégnance du cannabis

Enfin, le dernier élément notoire touche à la consommation de cannabis et aux regroupement qu'il peut générer.

Tout d'abord, on doit dire que les questions sur le cannabis provoquent généralement une certaine effervescence dans les groupes ; les adolescents maintiennent toujours une certaine distance à l'égard des enquêteurs, ne veulent jamais trop en dire tout en montrant leur connaissance du phénomène : on accède alors à la terminologie du « bédou », aux anecdotes à ce sujet ou aux habitudes des uns et des autres, mais les adolescents parlent le plus souvent au nom de leur copain. Même si ce fait est assez général, reste que le mystère et la prudence sont de mise lorsqu'on parle de « bédou » avec un adulte.

Cas plus rare, d'autres adolescents aspirent au contraire à se valoriser par leur pratique ou leurs connaissances en la matière. On ne risque pas de se tromper en affirmant que le cannabis fait bien partie de l'univers des jeunes et qu'il contribue à instaurer une distance

entre les générations. Le produit est banalisé, comparé aux autres drogues ou à l'alcool ; si beaucoup ont eu l'occasion d'y goûter, rares sont ceux qui le valorisent ouvertement.

Qu'est-ce que vous pensez de la drogue en général, vous tous ?

- *Ca dépend si c'est de la drogue douce ou...*
- *Ca sert à rien !*

ET toi, qu'est-ce que t'en penses ?

- *Ben la drogue douce encore, ça peut passer, le teushi et la beu, ça passe. Après les drogues dures ben si tu commences, tu t'arrêtes pas ! (Entretien collègue)*

On décèle, par rapport à ce phénomène, une frontière assez nette entre les tranches d'âge, l'usage de bédou faisant partie de l'univers des grands.

Et la drogue, ça vous concerne ?

- *Tout le monde en entend parler mais c'est plutôt au lycée ; y a la moitié du lycée qui prend de la drogue. (Entretien collègue)*

- Dans notre classe même y'a une fille qui fume du sheet. Quand elle a trop fumé, elle est (...).

- Quand on fume trop on a les yeux tout défoncés et elle c'est ça ; elle met du maquillage pour pas que l'on voit

- Moi je la préfère elle à d'autres parce que elle au moins elle est tolérante et elle va pas prendre la tête à tout le monde. C'est pas parce qu'elle fume qu'il faut la (...)

- Tout le monde le sais ?

- Tout le monde le sais, elle ne s'en cache pas ; elle sort du collège, elle fume

- Vous en pensez quoi ?

- C'est sa vie

- Moi je trouve que c'est jeune, peut-être que c'est un moyen d'être mieux mais... (Entretien collègue)

Les regroupements de jeunes s'adonnant à la consommation ou au commerce de hash apparaissent comme plutôt déplacés, mais ne provoquent l'étonnement des adolescents.

C'est quoi votre avis sur les drogues? Comment vous percevez ça ? Est-ce que vous faites des différences?

- Ben y'a des drogues douces et c'est pas forcément plus néfaste que..., même si tu fumes un bédou...

- Un Quoi?

- Un bédou

- Vous avez déjà essayé ?

- Moi, ça m'est arrivée une seule fois, mais je recommencerais jamais

Ils parlent entre eux et on ne comprend rien

- Vous trouvez qu'il y a trop de problèmes de drogue par exemple, sur le quartier? Vous en voyez circuler ?

- Ben moi, c'est-à-dire que je suis dans la tour où c'est le commerce en fait. En fait, le soir, j'arrive et ça, ça sent le schit là-dedans, c'est pas très cool. (Entretien collègue)

- Y'a pas de dealers, faut pas exagérer, enfin pas de trop

- Si près de la grande tour, ils sont tout le temps là ; c'est l'association de fumeurs...

- Mais c'est surtout au lycée que ça commence ; au lycée ma soeur elle y est elle me raconte, y'a des dealers, ben ouais y'en a qui fument et puis même il suffit de demander et puis

- Au lycée D...

- Ouais mais on n'est pas à Paris

- Ouais je sais mais de la drogue tu peux en avoir si tu en demandes (Entretien collègue)

Le refus de l'injustice

Nous le verrons avec les entretiens réalisés le soir, on perçoit sur les quartiers une aspiration à être reconnu et respecté par les intervenants institutionnels. Nombre d'adolescents, même s'ils apparaissent préoccupés par la sécurité, légitiment le travail policier mais acceptent difficilement les débordements que les policiers sont sensés commettre. On

trouve à ce sujet un bon nombre de rumeurs, d'anecdotes, tant chez les collégiens que chez les plus âgés. Cet aspect nous invitera à analyser la légitimité de l'exercice de l'autorité, qui est parfois reconnue au grand frère. Les jeunes générations semblent résolument « prudentes » voire hostiles, à l'égard des policiers. On perçoit que leur action a un effet stigmatisant qui est largement rejeté.

- *Quand on a des parents cool qui nous donnent une heure, ça va mais maintenant je dirais qu'il y a des fois où les CRS, ils passent avec le camion, comme t'as pas l'âge de traîner dans la rue, enfin je veux dire dehors après 10 heures ou 11 heures, ils t'embarquent pour rien quoi ! (Entretien collègue)*

- *Ouais mais des fois aussi, ils sont prenants parce que quand on habite ici et qu'on se balade dans la rue, c'est-à-dire qu'on est avec des copains et t'en a d'autres plus loin qui vont foutre le bordel, ils vont croire que c'est toi et ils nous arrêtent des fois. Ils s'arrêtent, ils demandent : « quel âge vous avez et tout pour traîner dans la rue alors qu'il fait nuit ? (Entretien collègue)*

- *Ben c'est eux qui font des conneries ! On fait rien, ils viennent vers nous et...*

- *Ils nous arrêtent !*

- *Des fois ils sont racistes hein quand même !*

- *C'est vrai, on fait rien, ils viennent même à la sortie du collège comme ça ! (Entretien collègue)*

Et la police sur le quartier ?

- *Elle ne sert à rien*

- *Ben si*

- *On la voit près du collège, on sort on la voit, on se demande parfois si on est des délinquants*

- *On se demande à quoi ça sert*

- *Ouais mais quand y'a un problème ça sert*

- *Ben non, t'appelle ton frère*

- *Et quand ton frère il est pas là.. (Entretien collègue)*

Ils (les rapeurs) dénoncent la police et l'Etat, ce qu'ils font !... Scut, scut ! !... Dans la police, y a quoi ? Est-ce qu'il y a quelqu'un de normal dans la police ?... (il montre la cité du doigt) Regardez la cité là-bas, là où on habite, plein de racistes, plein de fachos ! C'est d'ça qui parlent ! Ils te parlent de la vie quotidienne ! C'est d'ça qui parlent dans les musiques et y a trop de racistes ! (14 ans, football) :

Caractéristiques communes des adolescents rencontrés

Adolescence – Début d’appropriation de son histoire -

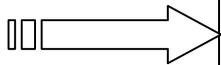


Accentuation du classement identitaire

Emergence progressive à la responsabilisation

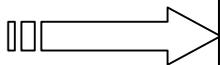


Crainte de l’ennui
Attrait pour les groupes de discussion
Fréquentation des espaces publics



Structuration par le groupe de pairs ;
d’abord en fonction des pratiques de loisirs,
en fonction des âges,
en fonction du lieu de résidence,

Création d’une *ethnicité* urbaine
Recherche d’une reconnaissance sociale par la consommation



Recherche de l’esthétique
Préoccupation pour l’insécurité
Prégnance du cannabis

Les trajectoires des jeunes

Introduction

Notre objectif était d'appréhender différemment certaines populations juvéniles, de mieux comprendre ce qui les sépare des institutions des adultes, tout en distinguant les populations. Il faut dire que, d'un groupe à l'autre, on retrouve beaucoup de similitudes. De manière générale c'est d'abord la méfiance qui règne, puis après ce temps d'observation, l'échange peut être riche, les jeunes acceptent de se dévoiler à condition que l'enquêteur fasse de même ; c'est-à-dire que pour mieux comprendre ces groupes, il faut instaurer un échange social réel où l'enquêteur ne reste pas extérieur mais face preuve d'empathie pour apporter aussi un peu de ce qu'il est, dans l'échange. Je crois que cette remarque n'est pas anodine, car elle montre la sociabilité de ces jeunes et leur aspiration à être reconnus socialement.

Nous aurions pu dissocier les populations par les éléments descriptifs : la fréquentation de tel quartier, ou de tel îlot, les origines ethniques, ou encore les pratiques culturelles – les sportifs, les musiciens, les oisifs etc.-

Notre objectif étant de confronter notre point de vue à celui de praticiens connaissant généralement bien le terrain, ces descriptions n'auraient pas apporté beaucoup d'eau à leur moulin. Bien sûr, des descriptions et des observations, nous en avons produites, mais tout l'enjeu fut pour nous de les ordonner théoriquement. Nous pensons que seule la cohérence d'un modèle théorique peut permettre d'appréhender différemment les populations et d'apporter aux praticiens un nouveau regard sur leurs pratiques.

C'est pourquoi, parmi la profusion d'informations que nous avons recueillies, nous avons dégagé deux types de trajectoires abstraites qui ont chacune leur cohérence. Nous avons privilégié la démarche de l'idéal-type afin d'ordonner idéalement notre compréhension des jeunes, en insistant sur les aspects qui permettaient de les distinguer entre eux.

Il ne s'agit nullement d'une photographie de la réalité : c'en est plutôt un tableau abstrait, simplifié, mais grâce auquel les trajectoires singulières peuvent être comprises.

Il s'agit de deux univers culturels qui amènent à expliciter, pour les jeunes rencontrés, et en fonction de notre questionnement initial, deux façons opposées qu'ont les jeunes de retraiter leur univers social.

Ces deux types d'appropriation de l'univers social qui mènent les jeunes à construire leur personne et à constituer leur histoire sont, dans la mesure du possible, ramenés aux hypothèses théoriques issues du modèle de la médiation que nous avons évoqué.

Rappelons, enfin, que ces univers culturels ne sont pas des catégories qui enferment les jeunes et réduisent leur diversité. Il s'agit de deux processus culturels parmi lesquels les

jeunes oscillent et se positionnent ; ce qui veut dire aussi qu'un même jeune, au cours de sa construction, pourra s'apparenter à l'un, puis à l'autre univers.

Présentation synthétique des deux trajectoires

Les deux trajectoires que nous avons recomposées sont, en quelque sorte, réducteurs de la réalité sociale, puisqu'il y a sans doute bien des dimensions que nous n'avons pu explorer, mais par ailleurs ils la dépassent largement puisque nous avons dissocié des processus culturels qui ne se donnent pas à voir ouvertement. Ils se nourrissent d'hypothèses théoriques qui ont été formulées au cours de l'analyse de deux types d'entretiens :

- les entretiens menés au bas des tours ;
- les entretiens auprès des jeunes sportifs auto-organisés.

Rappelons qu'il s'agit, avant tout, de comprendre des populations juvéniles qui manifestent une distance à l'égard des institutions adultes ; c'est pourquoi nous n'avons dégagé que deux types de trajectoires, ce qui réduit considérablement la réalité des jeunes en milieu urbain. Il existe vraisemblablement des jeunes qui, entrés dans la vie professionnelle, ont fondé leur propre foyer, d'autres qui adhèrent aux dispositifs d'aide existant, d'autres encore qui sont plus ou moins reclus dans la sphère domestique ou télévisuelle... Ce ne sont pas ces trajectoires qui interpellent, pour l'heure, nos partenaires, mais plutôt celles des jeunes qui fréquentent des espaces publics là où on ne les attend pas, faisant preuve, généralement, d'une distance critique à l'égard des dispositifs mis en place par les adultes.

Avant de développer nos analyses, à l'appui de la parole des jeunes, nous proposons une présentation synthétique des deux univers recomposés :

- la tendance à la politisation, ou la singularité négociée
- la tendance à la singularité

La tendance à la politisation, ou la singularité négociée

Cet univers se caractérise par un lien très fort entre la culture des jeunes et ce qui leur est donné socialement ; autrement dit, il s'agit des trajectoires culturelles où les jeunes retraitent singulièrement et s'approprient leur univers social.

Si l'on se rapporte à la dialectique de la personne, on a affaire à un va-et-vient constant entre le positionnement des jeunes - leur divergence ethnique -, et leur environnement, - ce que nous appelons la convergence politique -.

Plus clairement, on peut dire que ces jeunes construisent leur propre identité en fonction du contexte qui leur est donné, et parviennent à négocier avec les autres ; ils peuvent également cumuler les rôles sociaux qu'ils s'accordent eux-mêmes et ceux qui viennent de l'extérieur. Ils parviennent à communiquer dans leur singularité.

*La tendance à la politisation : la singularité négociée**Divergence ethnique : singularisation*

Analyse culturelle de l'identité et des rôles sociaux : définition des appartenances et des frontières identitaires

*Convergence politique : communication*

Compatibilité entre ce qui est analysé par le jeune et ce qui lui est renvoyé par son environnement

Parmi les différentes dimensions de l'appropriation de leur univers social, nous avons relevé les plus marquantes ; le tableau ci-après présente de façon synthétique les manifestations concrètes de cette appropriation. Les développements qui suivront relatent les propos des jeunes et nos interprétations.

Il s'agit des dimensions suivantes :

- appropriation de la communauté d'appartenance ;
- appropriation du territoire de vie ;
- appropriation de la responsabilité ;
- appropriation de l'identité ;
- appropriation de la norme.

Ce type de trajectoire pose les questions suivantes aux institutions et aux adultes :

- **Occupation permanente d'espaces publics** : cette occupation n'est pas légitimée ; elle est manifeste et pose des questions aux autres habitants, ainsi qu'aux plus jeunes.

- **Revendication d'espaces spécifiques** : les espaces souhaités par les jeunes devraient favoriser leur démarche d'appropriation ; les lieux utilisés à d'autres fins par différents groupes d'habitants sont le plus souvent dépréciés, ou rejetés.

- **Demande d'une offre de loisirs pour les plus petits** : l'intervention institutionnelle en direction des plus jeunes est légitimée, voire revendiquée. Les jeunes déplorent fréquemment le caractère désuet des activités ; leur attention est souvent portée sur les déplacements accompagnés (minibus, séjours etc.) qui semblent les satisfaire largement.

- **Aspiration à auto-organiser les loisirs des plus grands** ; rejet a priori de l'offre institutionnelle : pour cet univers culturel, il importe au jeune de se prendre en charge lui-même, mais tous ne sont pas réfractaires à l'aide institutionnelle. Des projets sont possibles en termes de « partenariat ». Lorsque les projets sont réappropriés par des institutions (dépôt des clés des locaux, réorganisation d'une activité etc.), ils sont abandonnés par les jeunes.

- **Rejet de la stigmatisation par le « social » ou le « sécuritaire »** : puisque l'identité des jeunes est ici recomposée à partir de leur environnement, et qu'ils tendent à se distancier des catégories classiques (précarité, grands ensembles, délinquance...), la méfiance à l'égard des institutions tient, pour partie, à la stigmatisation qu'elle engendre (le loisir est trop connoté socialement, parfois même médiatisé, l'intervention des forces de l'ordre stigmatise l'ilôt etc.)

- **Nécessité de légitimer l'autorité ou l'intervention institutionnelle** ; méfiance de la part des jeunes à l'égard de diverses interventions. On reproche aux institutions de viser uniquement à s'auto-reproduire (l'intérêt de l'institution passerait avant celui des publics) ou d'outrepasser leurs droits (rumeurs sur les exactions policières, critiques du comportement des intervenants, par exemple sur l'alcoolisation). On reconnaît plus facilement l'autorité aux personnes issues du même environnement social (grands frères) tout en revendiquant la mixité (du « même » avec du « différent », c'est ce qui est revendiqué pour les correspondants de nuit). De même, l'autorité féminine n'est légitimée que dans la mixité.

- **Admettre la pluralité des valeurs** : les valeurs recomposées par les jeunes de cet univers se distinguent de celles des parents, mais également de celles des institutionnels. Un lien persiste entre les valeurs traditionnelles et les valeurs recomposées. Ce lien génère des mœurs (le mariage, l'autorité, la masculinité) et des modes de consommation (rejet de l'alcool) qui sont peu valorisés par les interventions institutionnelles.

La tendance à la politisation : manifestations concrètes

L'appropriation par les jeunes	Manifestations possibles
De la communauté d'appartenance	<ul style="list-style-type: none"> - ethnicité urbaine (échanges de d'éléments linguistiques, de styles, de codes, de valeurs entre les différentes cultures d'origine) - division sexuée des rôles - réalisme financier - attachement au <i>bled</i>
Du territoire de vie	<ul style="list-style-type: none"> - élection d'un lieu pour se retrouver - occupation durable de ce lieu - revendication d'un lieu spécifique pour se retrouver - mobilité sélective (loisirs, fêtes)
De la responsabilité	<ul style="list-style-type: none"> - Reconnaissance de responsables identifiés - Prise de responsabilité individuelle - Formalisation des relations avec les institutions (ex : associations) - reconnaissance de l'autorité extérieure (adultes, grands frères) mais méfiance à l'égard des institutions
De leur identité	<ul style="list-style-type: none"> - capacité à négocier un statut durable avec d'autres - demande de reconnaissance de la part des institutions et des adultes - Préoccupation pour l'acquisition d'un statut par le monde du travail
De la norme	<ul style="list-style-type: none"> - Régulation des comportements par le groupe - Limitation des prises de risque (sports, stupéfiants) - Traduction des valeurs des adultes

La tendance à la politisation : questions institutionnelles

Occupation permanente d'espaces publics
Revendication d'espaces spécifiques
Demande d'une offre de loisirs pour les plus petits
Aspiration à auto-organiser les loisirs des plus grands ; rejet de l'offre institutionnelle, parfois possibilité de cumuler pratique autonome et pratique instituée
Nécessité de légitimer l'autorité ou l'intervention institutionnelle ; méfiance de la part des jeunes
Rejet de la stigmatisation par le « social » ou le « sécuritaire »

Admettre la pluralité des valeurs

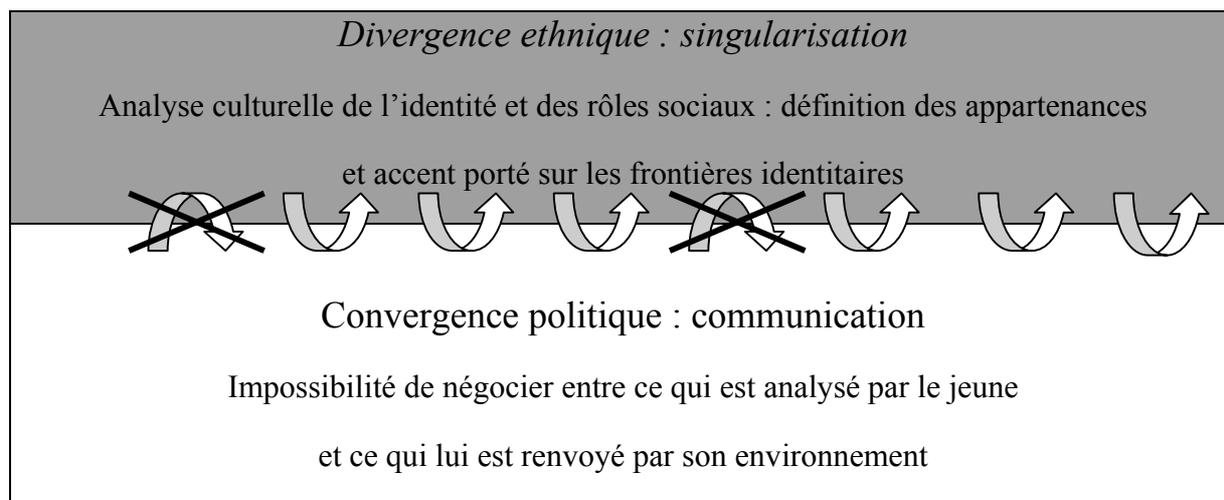
La tendance à la singularité, ou la divergence accentuée

Cet univers se caractérise par une importante distance entre la culture des jeunes et ce qui leur est donné socialement ; il s'agit des trajectoires culturelles où les jeunes insistent incessamment sur leur singularité. Cette singularité les amène à critiquer violemment les représentations des adultes et l'offre institutionnelle.

Si l'on se rapporte à la dialectique de la personne, on a affaire à une polarisation permanente des jeunes sur leur divergence ethnique, qui rend difficile sa traduction dans le contexte. Tout se passe comme si les jeunes de cet univers ne parvenaient pas à politiser leur identité sociale, autrement dit à négocier avec l'autre. On peut parler pour ces jeunes d'un excès d'analyse qui rend difficile la communication. En fait, l'identité, les lieux fréquentés, les limites, les responsabilités ne trouvent jamais de fixité car ils sont sans cesse contestés par l'analyse ethnique.

Selon nous, la dialectique de la personne se polarise sur la divergence ethnique.

La tendance à la singularité : la divergence accentuée



Si l'on reprend les mêmes dimensions importantes que pour l'univers précédent, il est possible de voir les implications de ce processus culturel : on ne parlera plus d'appropriation mais plutôt de singularisation :

- **Singularisation du groupe d'appartenance** : le groupe d'appartenance est lié à des pratiques communes et tend à s'affranchir du contexte résidentiel, même si cela n'est pas toujours vrai. Accent porté en permanence sur la distinction, la différence avec les autres groupes. L'appartenance se réfère souvent à une communauté virtuelle, sans frontières géographiques, liée à une valeur ou une pratique. Les différents groupes s'excluent entre eux.

- **Singularisation du territoire de vie** : le lieu de « l'entre soi » est sans cesse ré-analysé, les jeunes de cet univers ne s'arrêtent pas de façon définitive à un lieu, et donc ne

recréent pas « leur » lieu. Cela se concrétise par des déambulations, des occupations éphémères de différents espaces, au gré du contexte. La nécessité de se distinguer constamment implique que les occupations de lieux sont ostentatoires (« obscènes ») et donnent lieu à un marquage (à ne pas confondre avec le concept d'appropriation).

- **Singularisation de l'identité** : les statuts élaborés par les jeunes ne sont valables qu'au sein du groupe et restent sans doute éphémères. On ressent chez les jeunes de cet univers une grande crainte de l'exclusion, une difficulté à accepter les statuts proposés par d'autres. On peut interpréter ainsi, par exemple, le rejet des clubs sportifs et des compétitions. Par contre, les défis et les compétitions au sein des groupes sont constants mais ne donnent pas lieu à un classement durable. Ces groupes sont très codifiés, et des leaders peuvent émerger, qui ne sont pas pour autant des responsables.

- **Singularisation de la responsabilité** : il nous semble que les préoccupations identitaires polarisent la construction des personnes et compromettent les prises de responsabilité. Il est impossible d'identifier des responsables. Les revendications à l'égard des institutions ne se traduisent pas par une quelconque négociation.

- **Singularisation de la norme** : les limites demandent à être testées constamment, ce qui implique des prises de risque et le déni de certaines règles. Chez ces jeunes, sportifs ou non, on trouve une nécessité de se confronter en permanence aux règles, aux interdits, voire aux limites corporelles.

Les questions que pose ce processus culturel aux institutions sont les suivantes :

- **Occupations éphémères des espaces publics** : pas de localisation précise, même si les occupations sont ostentatoires et laissent des traces. Ce marquage des espaces occupés s'explique par la nécessité de redéfinir et de conforter en permanence son identité.

- **Rejet d'espaces fixes spécifiques** : lorsque des lieux spécifiques sont proposés, ils sont désertés ou malmenés. La fixité spatiale ne semble pas faire sens pour les jeunes de cet univers.

- **Incapacité à désigner des responsables** : les institutions sont tentées de définir des responsabilités en vue de négocier avec ces groupes. Or, pour cet univers, la responsabilité n'est portée que collectivement. C'est le groupe qui conforte les identités personnelles, et les comportements en dehors du groupe sont différents. La négociation est difficile à fonder.

- **Aspiration être pris en charge matériellement pour les loisirs** ; discours revendicateur, mais pas de pratique instituée. Par contre, les demandes en équipements ou en moyens financiers sont fréquentes ; si des équipements sont accessibles sans régulation externe, ils pourront être occupés de façon sporadique ; ils feront sans doute l'objet de marquage ou de dégradations.

- **Recherche explicite de reconnaissance, mais dans l'opposition et la dénonciation**
On perçoit beaucoup de demandes dans les discours ; étant donné que ces identités ont sans cesse besoin d'être confortées, elles exigent une forte reconnaissance sociale. Cependant, la relation aux autres est d'emblée fondée sur l'incompréhension. L'action institutionnelle est compromise si elle tente de proposer des statuts et des règles de fonctionnement durables. Les rumeurs sur les exactions policières ou les comportements déplacés des adultes sont accentuées et structurent les identités.

Rejet de tout classement social extérieur : ce qui est proposé de l'extérieur est impérativement retraité par les jeunes de cet univers. Du fait d'une forte crainte de l'exclusion, les statuts proposés par les adultes – le monde du travail, la réussite scolaire, les compétitions sportives – ne sont pas acceptés en tant que tels. Ils doivent être retraits au sein du groupe pour être efficaces.

Nécessité de tester les limites : la règle, au sens très général, n'étant jamais admise d'emblée et de manière définitive, les jeunes aspirent à la tester en permanence. Le fait de rejeter la règle extérieure semble valorisant pour ces jeunes, et au sein du groupe il est nécessaire de repousser les règles ou les limites : cela implique des défis, des prises de risques, éventuellement des accidents.

La tendance à la singularité : manifestations concrètes

La singularisation, par les jeunes	Manifestations possibles
Du groupe d'appartenance	<ul style="list-style-type: none"> - groupe lié à la pratique, et non au territoire de vie - communauté virtuelle - importance de la frontière entre les groupes - pas d'attachement à un territoire - déplacements dans l'espace - occupation éphémère et ostentatoire des espaces
Du territoire de vie	<ul style="list-style-type: none"> - pas d'attachement à un territoire - déplacements dans l'espace - occupation éphémère et ostentatoire des espaces
De la responsabilité	<ul style="list-style-type: none"> - Impossibilité à désigner des responsables identifiés - La responsabilité repose sur le groupe - Rejet des relations formelles avec les institutions - Aspiration à être pris en charge matériellement par les institutions
De leur identité	<ul style="list-style-type: none"> - Caractère éphémère des statuts sociaux - Exigence de reconnaissance de la part des institutions et des adultes, attitudes démonstratrices - Rejet du classement proposé par les extérieurs au groupe - Crainte de l'exclusion
De la norme	<ul style="list-style-type: none"> - Culpabilité collective facile à assumer - Accentuation des prises de risque (sports, stupéfiants...) - Seules les valeurs du groupe sont acceptables

La tendance à la singularité : questions institutionnelles`

Occupation éphémère des espaces publics : pas de localisation précise

Rejet d'espaces fixes spécifiques

Incapacité à désigner des responsables

Aspiration être pris en charge matériellement pour les loisirs ; discours revendicateur, mais pas de pratique instituée

Recherche explicite de reconnaissance, mais dans l'opposition et la dénonciation

Rejet de tout classement social durable

Nécessité de tester les limites

La tendance à la politisation

L'appropriation de la communauté d'appartenance

Au sein de cet univers culturel, on constate une forte prégnance de la communauté d'appartenance dans les relations sociales au sein des groupes de jeunes. Cependant, il ne faut pas s'y tromper : d'une part, la communauté d'appartenance se définit par la communauté résidentielle, le lieu où l'on habite, et non pas uniquement par la communauté ethnique, et d'autre part les jeunes la retraitent à leur manière, en font leur propre traduction, et donc élaborent leur propre histoire à partir de ce qu'il leur est donné.

La construction d'une ethnicité urbaine

Nous parlons de l'ethnicité urbaine pour désigner ce phénomène de traduction des cultures ethniques d'origine ; cette ethnicité urbaine se définit par l'échange d'éléments linguistiques, de styles, de codes, de valeurs entre les différentes cultures d'origine ; c'est-à-dire que les cultures d'origine restent structurantes mais sont réinterprétées et mélangées entre elles, en fonction de la diversité culturelle présente dans les sites urbains. On note, dans cet « assemblage culturel » réalisé par les jeunes, une prédominance des cultures musulmanes.

Vous avez l'impression que les ethnies sont séparées comme ça, les différentes origines culturelles ?

1/ Non, nous on traîne tout le temps avec des rebeus quasiment, ben oui !

2/ Ouais voilà mais je veux dire...

Vous êtes d'origine française tous les 2 ?

2/ Ouais

La façon dont les jeunes se reconnaissent montre bien que le classement ethnique est important dans leurs représentations :

Vous connaissez les gars qui vont à Carrefour 18 ?

Ouais, les chinois. C'est des vietnamiens. On les connaît.

Marocains, algériens, tunisiens, turcs. Y a un hindou aussi qui est souvent avec nous ; un vietnamien.

Sur le plan linguistique, on note une importante arabisation des expressions ; sur le plan des styles (façons d'être, manières de faire, modes vestimentaires), on constate une relative uniformisation issue des grands ensembles urbains.

Sur le plan des codifications sociales, le mélange d'éléments disparates prédomine : c'est ici que l'on constate le plus aisément la prégnance des communautés ethniques d'origine, traduite par les jeunes : les façons de se saluer sont hybrides (mi musulmane, mi occidentale) ; les relations dearité sont régulées en partie par les traditions (importance de l'aîné masculin, séparation entre filles et garçons), et en partie par les aménagements opérés par les jeunes (transformation des règles de mariage, substitution de l'autorité du père par celle du grand frère...). Les entretiens avec des familles d'origine musulmane montrent

également que depuis une dizaine d'années, le statut des jeunes filles a considérablement évolué vers une forme « d'affranchissement » :

*Nous, on ne faisait pas de loisirs ; on ne faisait rien, on restait à la maison, les filles sortaient très peu. C'était, selon la force de la tradition , par principe, on n'était jamais occupé, toujours à la maison. Maintenant, ma petite sœur fait des loisirs.
(jeune femme d'origine marocaine, 28 ans)*

Autant dire que les représentations et les pratiques des jeunes sont force de proposition et surtout facteur d'évolution au sein de la communauté ; nous en reparlerons.

Sur le plan des valeurs, on note également un certain décalage avec, d'une part, les cultures ethniques traditionnelles et avec, d'autre part, ce qui est valorisé dans notre société : les valeurs religieuses sont recherchées comme autant de repères pour l'existence quotidienne, d'où l'apparition ou plutôt la persistance du phénomène d'islamisation des groupes de jeunes : qu'ils soient d'origine autochtone, nord-africaine ou turque, nombre de jeunes se construisent des règles, des interdits, qui ont peu à voir avec l'islam traditionnel et encore moins avec les valeurs catholiques. Toutefois, on sait dans les communautés musulmanes que nombre de jeunes d'origine française se convertissent aujourd'hui à l'islam. Les valeurs les plus attirantes, d'après les jeunes et aussi les familles, semblent être :

- la famille,
- le respect de l'autre, l'amour du prochain,
- le mode de vie : comportements alimentaires (interdits, refus du gaspillage), hygiène,
- les réponses à des questions philosophiques (la « vérité » énoncée par le Coran).

On a fait le ramadan, on va à la mosquée et tout. La religion c'est très important.. (rires...) Non mais c'est vrai on est des vrais musulmans. Y a personne qui fume ici ; y a pas d'alcool.

2/ Aussi ce qui est important ici, tu vois c'est la religion !

La religion ?

2/ C'est la religion, tu vois après tu vois,...on fait tous tu vois ça va jusqu'à 18-19-20 ans. Y en a qui persévèrent ! Y en a qui par la religion se calment vachement ! Ils deviennent vachement comme ils disent des grands-frères quoi ! Ils se calment à fond ! Normal !

Vous pratiquer tous ?

« Ouais collectif »

Quelle place ça remplit dans votre vie, quelle apport ça vous donne par exemple ?

4 : Ben d'abord on a tout le temps été élevé comme ça donc euh c'est normal quoi

6 : Puis ça nous permet de respecter, avoir quelque chose, c'est important tu sais qui tu es quoi à part être un pion pour l'état tu sais que tu es autre chose, tu sais pourquoi tu es là, parce que en tout la religion c'est quoi chez nous, c'est la science, ça explique comment ça se fait qu'on est là, pourquoi il y a ça tu vois.

Et vous vous êtes jamais dit que vous étiez aussi peut être un pion pour la religion ?

6 : Ca c'est pas possible de penser ça, nous ont dit que l'on est là sur cette terre et que c'est un test quoi, pour voir ce que tu fais

Dans notre problématique, ce qui semble primordial est l'exigence du libre arbitre revendiquée par les jeunes adultes : ils distinguent généralement les valeurs religieuses et la tradition ou les coutumes. Autrement dit, les interprétations du Coran généralement admises par les parents, qui donnent lieu aux coutumes qui ont cours dans les pays d'origine, sont rejetées.

On est plus intelligent, on a lu le Coran, c'est pas nos parents qui nous ont expliqué. Eux, c'est l'imam qui leur a expliqué. Nous, on fait nos propres choix. Par exemple, le voile pour les femmes, c'est pas

écrit dans le Coran ; c'est les traditions qui imposent ça, pas la religion. Il y a des choses qui sont conseillées dans le Coran, mais ce n'est pas obligatoire.

Cet aménagement de valeurs spécifiques aux groupes de jeunes, fait d'emprunts et de créations, se retrouve dans les modes de consommation festive : les consommations de boissons alcoolisées sont modérées (voire quasiment absentes) pour les jeunes d'origine turque ou nord-africaine. Par contre, comme on l'a vu avec les adolescents, les produits cannabiques sont répandus parmi toutes ces populations, quelques soient les origines culturelles ; nos travaux récents montrent que, dans l'existence quotidienne, les populations juvéniles ont tendance à privilégier l'ivresse cannabique, au détriment de l'alcool, plus fréquemment utilisé avant ou pendant les fêtes, mais pas au quotidien¹³.

*Tout le monde fait du sport ?
Non, pas lui, il fume le haschish.
A quel âge on commence à fumer ?
13 ans.*

Cependant, on ne peut parler d'une valorisation de ces produits. Si certains fument ouvertement devant nous, c'est généralement la prudence qui prime ; si les chercheurs ont pu observer ces pratiques, c'est que leur tranche d'âge, proche de celle des personnes enquêtées, leur conférerait vraisemblablement un statut « d'initié », de connaisseur. Par contre, à l'égard des adultes, c'est le plus souvent le secret qui prime. On note, comme dans les entretiens avec les adolescents, une forte émulation et une certaine retenue par rapport à ces questions. Si cela fait partie de la « normalité » des jeunes, ça doit rester un secret pour les adultes : un soir, un jeune de 19 ans reprocha à ses amis de fumer dans une partie du hall, alors qu'une amie de sa mère passait dans l'autre partie, ce qui l'avait rendu extrêmement confus.

Les entretiens auprès des familles montrent que cette consommation n'est jamais évoquée dans les relations entre les générations.

*Vous buvez ?
1/ Ouais ben ouais !
2/ Eh ça va pas être diffuser sur le quartier ça ?
Non, non !
2/ Non parce que picoler tu sais ça a pas une très bonne réputation quoi ! C'est clair !
Fumer, ça a une meilleure réputation que de picoler quoi ?
2/ Fumer ah ouais !
Comment vous percevez le shit, c'est important dans votre vie ?
2/ Ben ouais c'est clair !
1/ Après un effort le réconfort !*

Comme nous le verrons, on peut penser que, au sein de cet univers, les comportements peuvent être régulés au sein du groupe, en fonction des interdits existant ; ce qui explique que, dans bien des cas, nous n'avons pu faire aucune observation sur le cannabis, son usage restant un « secret » pour les enquêteurs extérieurs que nous sommes.

Ces différents éléments évoqués à propos de l'ethnicité urbaine montrent que les jeunes de cet univers élaborent leur propre histoire, échappent au phénomène

¹³ Christophe Moreau, Pratiques festives juvéniles et modes de consommation, IREB-LARES, 1998. Un questionnaire diffusé auprès de 200 jeunes raves rennais montre en effet que 45 % des enquêtés consomment régulièrement du cannabis, contre 20 % pour l'alcool ; par ailleurs, seulement 5 % des raves consomment du cannabis seulement quand ils sortent, contre près de 30 % pour l'alcool.

d'imprégnation en s'appropriant ce qui leur est donné. Pour autant, on perçoit des difficultés, pour ces jeunes, à être reconnus dans leur propre histoire : ils savent intuitivement, qu'ils ne vivent plus culturellement comme leurs parents, mais savent aussi qu'ils ne sont pas tout à fait conformes à la culture de la société où ils vivent. Ils vivent en quelque sorte l'épreuve de la liberté, où l'on doit reconstruire du nouveau à partir de l'existant, en fonction de ce que l'on nous a appris. De retour au pays pour les vacances, on les appelle les français ; mais dans leur quartier, ils restent, au mieux, des beurs.

La reconnaissance de leur différence, de leur situation médiane (à peine d'ici, mais plus de là-bas) nous semble être un enjeu fondamental pour la construction identitaire des jeunes rencontrés. Notons que ces remarques ne valent pas uniquement pour les jeunes d'origine étrangère, mais que des jeunes « autochtones » se retrouvent également dans cette même situation médiane. Nous reviendrons sur la question de la reconnaissance institutionnelle de cette culture de la différence.

Certains entretiens montrent avec force la situation médiane dans laquelle sont plongés certains jeunes, situation qui, comme nous le verrons, leur confère certaines responsabilités familiales spécifiques, puisqu'ils doivent en quelque sorte expliquer la traduction qu'ils ont dû opérer :

- Par exemple, regardez, le gros problème : c'est l'éducation des parents et l'éducation heuuu ; la vie des français, on va dire, la vie en France.

- Il faut les comprendre aussi. Ils ont pas vécu en France ; ils avaient 20, 25 ans quand ils ont vécu., c'est ça, j'veux dire. Moi, j'avais neuf ans quand on est venu là. J'veux dire, ma vie, j'peux pas la faire en Turquie, j'veux dire!

-Et donc vous aidez vos parents à comprendre ou...

-Ben ouais, mais..les parents, c'est pas facile.

-Est-ce que vous aidez plutôt les parents à comprendre les plus jeunes ou plutôt les plus jeunes à comprendre les parents? Les parents, ils comprennent d'après toi?

-Ouais, ils comprennent. Ah ouais!

-Ils comprennent mais, ils pourront rien faire, ils pourront rien faire.

-Ils comprennent pas ; nous, on arrive à comprendre, mais eux, pour eux, ils n'ont pas vécu.

-Voilà, moi, j'veux dire, j'ai vécu dans la rue, dans les relais, partout, tout ça, de A à Z, mais mon père, il n'a jamais vécu ça! Il ne peut pas savoir ce que c'est!

L'attachement au bled comme symbole d'une double appartenance

Si nous insistons sur le processus de traduction des cultures traditionnelles, on ne doit pas pour autant négliger l'importance des communautés d'appartenance : ceci est d'autant plus vrai pour les jeunes d'origine turque, nord africaine ou asiatique ; il semble que les jeunes d'origine locale soient moins structurés par leur communauté.

On note, chez les jeunes de cet univers, une certaine ambivalence culturelle : l'intégration se fait évidemment et naturellement ici, en fonction de ce qui leur est donné à vivre, mais un attachement au pays des grands parents demeure. Même si les jeunes avouent être considérés comme des touristes au Maroc, ou en Turquie, il n'en reste pas moins que le retour estival au pays, au *bled*, apparaît parfois comme un soulagement. Il est frappant de constater que, le plus souvent, les jeunes disent qu'ils *habitent*, non pas à Rennes, mais au *bled*. Lorsque nous le leur faisons remarquer, ils admettent pourtant bien que leur domicile est ici.

-Vous retournez dans vos familles d'origine des fois, en Algérie, au Maroc?

- Tous les ans!
 -Heureusement.
 -Et les petits frères aussi?
 -Ouais;
 -Heureusement, des fois, il y en a marre de rester dans le quartier. Une fois, j'étais resté deux ans ici, là, je ne suis pas allé au bled, j'étais fou!
 -T'appelles ça le bled aussi?
 -Bled, ouais, c'est bien!
 -Pourquoi?
 -**Ben, je sais pas, le bled, c'est arabe comme nom, c'est pas turc, non, si?**
 -On veut dire international!
 -Ouais, ouais, ouais.

On voit, ici, que les départs vers le bled rythment la vie du quartier :

- L'été, c'est différent dans les quartiers ?*
 1/ C'est pas pareil quoi ! C'est mieux !
 Et y a moins de monde ou pas ?
 2/ Ah ben oui c'est clair !
 1/ Ouais enfin juin-juillet quand il commence vraiment à faire beau si, mais août y a personne !
 2/ Les mecs sont rentrés au bled. Tous les rebeu rentrent au bled, ils rentrent chez eux, chez leur grands-parents !

Les spécificités des tranches d'âge et la division sexuée des rôles

Il semble que l'âge soit discriminant ; des activités et des lieux spécifiques sont demandés pour plusieurs tranches d'âge. Ce processus de classement social renvoie vraisemblablement à un autre classement, celui de la division sexuée des rôles. Lors d'un entretien nocturne non enregistré, un des enquêteurs avait une barbe et des cheveux longs : un des jeunes arrivant dans le groupe, non sans humour, salua tout le monde et tendit la joue à l'enquêteur en faisant semblant de saluer une fille...

- Les moins de 17, moins de 18 là, les jeunes ils sont où là, à Volga ?Ils ont une salle là. C'est ouvert tous les soirs là-bas ? Non ?
 - Mais quand on dit jeunes, c'est moins de 18 !
 - C'est les 13-20 ans. Enfin on nous a demandé ça.
 - C'est ça, voilà, il faut dire euhhh, moi, je préfère dire 18-25 puisque là, je vois que.
 - Vous avez tous entre 18 et 25 ?
 - Ouais.

L'appropriation pragmatique du territoire de vie

Dans ce type de trajectoires, le territoire de vie s'avère, lui aussi, structurant pour les jeunes rencontrés : c'est la proximité résidentielle qui génère les regroupements et les réseaux de connaissance. Bien entendu, les jeunes connaissent les groupes des autres îlots, mais généralement ils se regroupent principalement au sein de leur propre îlot, comme si l'appropriation de l'espace de vie nécessitait un espace géographique restreint.

- Vous allez avec les gars d'Uppsala Copenhague et tout ?*
 Non. C'est trop loin. (réalisé à Gallicie)

Mais ce côté de la ZUP là, ça a rien à voir, c'est comme si il y avait une frontière...

Vers le triangle ?

Ouais, voilà, à partir des grisons, Alexis le Strat, jusqu'aux Hautes Ourmes, c'est les quartiers gris ;

Vous appelez ça comme ça ?

Ouais, c'est les grisons, les tours grises et tout.. à partir de là c'est différent, c'est pas les mêmes structures que ailleurs : y a pas un club de boxe, y a pas un club de ceci, y a pas une maison de quartier, y a rien du tout.

Y a un club de foot assez connu ici ?

Ouais, l'ATC marocaine, voilà c'est ça ; ça c'est le football, mais le reste, pour les activités, quoi que ce soit. C'est encore le seul club où t'es pas inscrit, tu peux aller aux entraînements.

(Entretien réalisé aux Hautes Ourmes)

C'est à partir d'où la limite pour vous ?

5 : Italie

4 : Après ça devient une zone rouge

6 : Tu rentres avec moi dans le quartier tu vois la tête des mec t'as pas envie d'habiter là dedans, c'est clair et net t'as vu les têtes de cas sos... qu'il y a là bas

Non parce que c'est tout proche quand même ça fait partie du même quartier ?

5 : Non mais ca n'a rien à voir

Et c'est dû à quoi d'après vous ?

4 : J'sais pas

6 : Il y a des gens qui réfléchissent...il y a des gens qui sont dans...

5 : Dans la galère

6 : Tout le monde est dans la galère nous aussi mais c'est à toi de t'en sortir

7 : En fait ils ont pas d'objectifs ils ont rien, par exemple si un plus petit que nous on le voit voler une mobylette on va lui mettre une petite claque, on va lui expliquer, tandis que là bas il le verra et bon ben c'est pas grave...

6 : Là-bas les gens de notre âge, la plupart ils fument et ils boivent, il n'en on rien à foutre de ce qui se passe dans le quartier

5 : Ils font des conneries bêtes, il se battent tout le temps et ils disent pas aux jeunes de ne pas faire la même chose il s'en foutent quoi tu vois

Mais c'est dû à quoi parce que, on est quand même pas très loin de ?

5 : Mentalité

1 : On est loin, on est loin, on est pas loin

6 : Ben c'est comme ça quoi, c'est tu vois tu auras un voleur tu auras un gentil, il faut de tout pour faire un monde quoi.

5 : C'est l'éducation aussi

Et là bas ils ont autant d'association, d'espaces verts qu'ici ou quoi ?

5 : C'est vrai qu'ils ont moins..

Au sein de cet espace restreint (la tour, l'îlot), on note une connaissance importante de la population : les jeunes garçons, les filles, leurs familles, les personnages plus importants ou encore ceux qui font la risée du « village » (en raison de stigmates physiques, de particularités quelconques, ou de décorations désuètes comme cet arbre de Noël persistant sur un balcon du site de Banat), sont identifiés par les groupes de jeunes. On sent un ancrage important au lieu de résidence, et une connaissance de ses composantes. De même, l'architecture est connue, avec ses passages, ses petits coins qui mettent à l'abri du regard.

Y a un habitant qui nous prend la tête.

Quand vous grimpez sur les portes, les habitants il disent rien ?

Nous c'est les HLM qui disent quelque chose. Les habitants ils parlent pas, ils ont peur de nous, enfin ils osent pas parler.

On peut affirmer que l'espace de vie a structuré les jeunes de cet univers, et qu'ils font, à leur manière, partie intégrante des grands ensembles. Cependant, cette socialisation au sein de l'espace résidentiel s'accompagne, comme nous l'avons vu pour les adolescents, d'une socialisation par le groupe de pairs, qui pose un certain nombre de questions ou de difficultés au monde adulte.

Nous retiendrons, pour simplifier, que les jeunes, dans ce type de trajectoire, ont en quelque sorte reconstitué une vie de village, et qu'ils négocient donc et aménagent leur existence à partir de ce qui leur est donné concrètement.

La nécessité d'avoir un lieu pour se regrouper

Mais souvent, ce qui fait défaut à cette vie de village, c'est la place publique, ou l'*arbre à palabres*. La construction de leur propre histoire, par les jeunes, implique de socialiser leur identité, de rendre public ce qu'ils sont. Nous l'avons évoqué à propos des adolescents : la fréquentation des espaces publics semble être une nécessité, un échappatoire à l'ennui, même si l'on n'y fait rien ; il s'agit, le plus souvent, de se retrouver pour discuter . Et parmi les types de fréquentation des espaces publics, c'est l'appropriation durable d'un lieu qui définit ce type de trajectoire.

C'est pourquoi, en l'absence de lieux publics qui leur sont attribués, ces jeunes revendiquent fréquemment des salles pour se regrouper. L'occupation des bas de tours n'est pas jugée satisfaisante.

C'est pas vraiment une association. C'est pour les jeunes... majeurs parce que souvent ils sont en bas de ... des tours. Moi, j'aime pas vraiment ça et les jeunes aussi ils veulent un truc pour eux, une salle pour discuter, pour passer le temps c'est tout.

Ces lieux de regroupements sont en quelque sorte privatisés par les groupes de jeunes. Ils n'y font bien souvent que passer le temps, fuir l'ennui, comme les adolescents ; on parle pour cette aspiration à se retrouver entre pairs d'une visée chorale : il s'agit d'être ensemble, sans objectif particulier, sans but de production quelconque, sans préoccupation utilitaire. Bien entendu, ces longs moments passés ensemble impliquent le plus souvent le partage : partager des aliments, des boissons, une cigarette, un joint.

Le partage et la consommation sont au principe même de la visée chorale, de tout regroupement festif. Or, les observations montrent que les lieux de consommation, notamment les cafés, sont totalement absents de certains quartiers ; on ne s'étonne donc pas d'entendre les jeunes revendiquer, dans leurs lieux de regroupements, la présence de machines à café, ou autres dispositifs permettant de partager des boissons.

Pour cet univers, on relève une alternance forte entre le temps productif, du travail, et le temps de regroupement, le repos.

C'est important pour vous le travail? Pour les jeunes de votre âge, c'est important le travail?

-Il n'y a pas que ça!

-Le soir, on aime bien, t'sais.

-Ouais, entre nous, t'sais, rester, calme, reposé, un café, discuter.

-Après le travail, après on va faire un tour en ville quoi, boire un café.

- Si on avait cette salle là, on serait tous là, en train de jouer aux cartes, un truc comme ça?

-Avec une télé et un magnétoscope.

-Faire un projet ou...voilà.

-On serait entre nous en train de jouer aux cartes, discuter, sandwichs là; entre nous, non franchement.

Les jeunes sont généralement en butte à deux difficultés lorsqu'on leur propose des locaux : les horaires, et l'encadrement. La sociabilité juvénile s'inscrit le plus souvent dans des horaires nocturnes, qui rompent avec le rythme habituel des adultes ; et le fonctionnement habituel des salles mises à disposition des jeunes impose souvent des horaires de fermeture

qui ne sont pas en adéquation avec le rythme des jeunes ; c'est d'autant plus vrai lorsque les jeunes en question ne travaillent pas.

L'autre difficulté tient à l'aspiration qu'ont les jeunes de cet univers à se prendre en charge ; aussi rejettent-ils l'encadrement de leurs locaux par une tierce personne ou une institution. Nous en reparlerons à propos de leurs prises de responsabilités. En tout état de cause, pour les jeunes de cette trajectoire, la mise à disposition d'un local est également une façon d'échapper aux tensions avec les adultes, voire à l'insécurité présumée du centre-ville ou des quartiers.

- *Ce serait quoi, pour vous, le quartier idéal ? Qu'est-ce que vous y mettriez ? Si vous aviez le choix...*
- ... *Déjà, avoir une salle tous les soirs.*
- *Non mais moi je pense qu'il faut une salle qui soit ouverte tous les soirs, comme ça les gens ils ne restent pas en dessous des immeubles ou...ils ne vont pas ailleurs, c'est vrai, hein ! c'est très important. Le problème, c'est l'heure.*
- *Là, là, là, on reste là, franchement, on est sous la tour là.*
- *On peut rester jusqu'à 22h00 dans la salle.*
- *Les gens, ils vont sortir, ils vont se mettre où là ? C'est ça le problème.*
(Discussion confuse)
- *Il faudrait plutôt une salle conviviale, ouverte à vous*
- *Faudrait une salle qu'ils utilisent que la journée, et le soir, nous, on peut venir.*
- *En plus, on dérange pas les gens, s'il n'y pas d'immeubles, mais ici, heu ; les gens qui sortent de là, ils vont où, en face, ou là, en dessous des immeubles. C'est ça le gros problème, c'est l'heure. J'espère qu'ils vont accepter mais je crois pas hein parce que la loi, c'est jusqu'à 22h00.*
- *Et qu'est ce que vous pensez de ces associations, ou des lieux ou vous allez ?*
- 7 : *Ca nous permet de nous retrouver...*
- 8 : *Avant on savait pas, on traînait sous les tours et puis souvent les gens ils gueulaient parce qu'on restait un peu tard, mais là c'est bien, tu vois on est tous réunis.*
- 6 : *Ouais et puis souvent on parle fort, je ne sais pas pourquoi mais...*
- 7 : *C'est vu qu'on est en groupe, y'a lui qui me parle et l'autre qui me parle...et c'est vrai on s'en rendait pas compte, mais au bout d'un moment on s'est aperçu que l'on parlait vachement fort*
- 5 : *Ouais et puis tu vois ici il y a un baby foot, une chaîne, en fait on traîne pas trop dans les bars, mais ici on est bien*
- 6 : *Surtout maintenant quand tu vois la rue St. Michel et tout ça, c'est malsain c'est toujours le bordel*

La revendication d'un lieu spécifique pour se retrouver

Ces jeunes aspirent à avoir des lieux publics : l'appartement personnel, comme celui des parents, ne répond pas à cette exigence. Il ne s'agit pas de se replier dans un espace privé, mais plutôt de partager entre pairs un espace public ; cet espace public doit être spécifique...

On a bien affaire à une structuration collective du groupe de pairs, qui passe parfois par l'émergence d'un responsable. Celui-ci, légitimé dans son autorité, sera à même de faire respecter des règles. Nous avons vu combien les adolescents se résignaient face à aux dégradations des équipements communs ; au contraire, on voit qu'ici des responsabilités sont attribuées, de manière durable. Dans ce cadre, les jeunes s'organisent en association et formalisent des relations avec des institutions (TCA, Rabza, Avec nous, locaux mis à disposition aux Hautes-Ourmes, à Gallicie etc...).

Nous verrons que le rapport aux institutions, et les représentations que les jeunes en ont, est souvent conditionné par l'obtention ou non d'un local spécifique, et par la façon dont ce lieu est géré.

Qu'est-ce qui manque sur le quartier ?
Le shit, le bedo.

Un lieu où on peut être jusqu'à deux heures du matin, billard, baby foot etc. Là y a des locaux HLM ? tout est cassé. Y a plus rien. Ordinateurs.

Le quartier idéal : quelque chose de bien ouvert le soir. Ils ouvrent une fois par semaine, c'est tout. Un billard, ce qu'il y a dans les autres clubs, ouvert jusqu'à 3 heures du matin.

Vous les voyez souvent, les correspondants de nuit ?

2/ Oh ben oui !

1/ Ben souvent quand on est dans la cage d'escalier quoi !

2/ Ah ils nous virent !

1/ On se fait virer s'ils nous voient quoi ! ... C'est pour ça faut un foyer à part les cages d'escalier !

6 : Avant on était toujours tous les soirs dehors, le problème c'est que les gens se plaignaient parce que bon y'a...enfin d'un côté ils ont raison parce que bon ils travaillent et tout ça bon ben c'est un peu normal...mais bon c'est un peu normal que nous on soit un peu dehors tout les soirs parce que on est jeunes et on a pas envie d'être ...tu vois on a pas 75 ans pour regarder les infos de 20 h, surtout avec que des conneries tu vois, et, puis aller se coucher à 10 h 30 tu vois

Et les bars vous y allez des fois ?

6 : Oh les bars non, on est pas trop bar parce que en majorité ici personne ne boit

L'appropriation de responsabilités

Nous pensons que les jeunes de cet univers assument des responsabilités ou aspirent à le faire. Bien entendu, rappelons que dans notre problématique des univers sociaux et culturels, nous dégageons une tendance, une polarité vers laquelle tendent plus ou moins les jeunes, sans que l'on puisse affirmer que tous sont absolument conformes aux caractéristiques énoncées. Néanmoins, cette tendance à la prise de responsabilités, de la part de certains jeunes, n'est pas à mésestimer pour engager des actions en leur direction.

Ces responsabilités concernent, bien sûr, la subsistance (par le travail, le business ou les aides sociales), mais aussi la prise en charge de la famille (prise en charge des petits frères, soutien financier), la gestion de locaux, ou, de manière plus générale, la négociation avec les institutions.

L'organisation des loisirs

Ces jeunes aspirent à organiser eux-mêmes leurs loisirs, et demandent rarement à être pris en charge pour cela ; par contre, concernant les plus jeunes, les petits frères, ils estiment jouer un rôle dans ce domaine, mais attendent beaucoup de l'offre institutionnelle de loisir.

En général, les loisirs proposés aux plus petits sont intéressants mais plutôt qualifiés de désuets, comme s'ils étaient inchangés depuis une ou deux décennies. A ce sujet, nous formulons quatre remarques :

- l'offre de loisirs semble inégalement répartie entre les quartiers : les jeunes citent volontiers Villejean en exemple, ou des communes périphériques de l'agglomération rennaise ;

- l'offre de loisirs semble inégalement répartie de part et d'autre du quartier du Blosne : des Hautes Ourmes au Triangle, un manque est souvent déploré, comparé à l'autre partie du quartier (du triangle à la Maison de Suède) où nombre de locaux, d'activités culturelles ou sportives existent.

- sur le fait que les activités en direction des plus jeunes soient inchangées depuis de longues années, quelqu'en soit la réalité, on constate fréquemment chez les jeunes interrogés l'illusion de « l'âge d'or » : on se réfère souvent à un passé magnifié, idyllique, par opposition à un présent difficile.

- malgré cette tendance à magnifier le passé, que l'on retrouve chez nombre d'habitants, dans beaucoup d'études, on ne doit pas négliger un phénomène bien réel : les plus jeunes (8-13 ans) semblent de plus en plus difficiles à capter par l'offre de loisir institutionnelle, ils inquiètent souvent les grands frères et les adultes par leur résignation et leur jusqu'au-boutisme. Quelles que soient les capacités d'auto-organisation des plus grands, il paraît essentiel de prendre en compte la question de l'offre en direction des plus petits.

Quoiqu'il en soit, on notera que les jeunes de cette trajectoire affirment que le « loisir » au sens large, qu'il soit organisé par eux-mêmes ou par des intervenants institutionnels, est un garde-fou contre les comportements délinquants.

Vous faites du foot ?

Ouais, à l'ATC marocaine. On va des fois à Saint-Jacques faire du soccer ; on y va demain soir. On y va à 10, 2 équipes.

A - Ça arrive, mais, entre nous ; sans structure quoi, c'est nous qui organisons un soccer ou... c'est tout, le foot c'est tout ce qui reste en sport.

B - C'est le premier truc qu'on a fait, le loisir le moins coûteux, il faut juste un ballon, et un espace de jeux, c'est tout, y a des terrains de foot encore, y a que ça, y a des pelouses.

Pour les salles, comment vous faites pour le foot en salle ?

On réserve, on s'organise ; il faut qu'on trouve dix personnes, on réserve avant, c'est 25 F par personne et hop ; il y a plusieurs terrains ; 25 F pour une heure et par joueur. Une fois qu'on a réservé, on trouve les gars : bon les gars, y a un soccer ce soir ça intéresse qui ? on s'organise entre nous. C'est à saint-Jacques, au parc expos.

Mais ça encore, ça fait même pas un an que tout le monde connaît ça ; avant, si tu veux, niveau sport, y a rien d'ouvert pour nous ; y a des trucs ouverts, mais voilà c'est... en parlant de foot franchement... si tu parles d'une autre activité, y en a plein qui veulent faire de la boxe par exemple, faut aller dans un autre club à perpette, dans un autre quartier ?

La prise en charge des plus petits

Nous avons évoqué, pour cet univers, l'aspiration à prendre des responsabilités ; cela vaut pour la prise en charge d'une salle, d'une association ou pour l'organisation des loisirs. Cela est vrai également pour la prise en charge des plus petits. Cette prise en charge est clairement orientée vers l'occupation des plus petits, et la prévention des dérives. Les jeunes estiment jouer un rôle identificatoire pour les plus petits. Leur propre construction est donc, dans leurs représentations, lourde de conséquences pour les trajectoires des plus jeunes. Un jeune âgé d'un peu plus de 20 ans déclara qu'il avait arrêté de travailler quelques mois pour « recadrer » son petit frère ; il semblait sérieux et sincère. Ces éléments sont clairement liés à l'origine culturelle des jeunes : le rôle traditionnel du père est retraits du fait du décalage qu'ont impliqué les évolutions sociales.

Et, là encore, l'action de prendre en charge les plus petits implique des relations avec les institutions socio-culturelles : relation d'aide, demandes d'activités, de transports etc.

On note, par rapport à cette question de la prise en charge des plus petits, que le recours à l'offre institutionnelle et aux professionnels est quasi-systématique. Autrement dit, ces jeunes recherchent une répartition des tâches, ce qui est le propre de la contribution sociale dans nos sociétés.

Nous, on voulait faire pour les moins de 13 ans, pour nous et pour les moins de 13 ans. Pour les moins de 13 ans pendant les vacances l'après-midi, tu vois, c'est ça, il n'y a jamais rien ici !

- Il faut dire aussi, les gamins, ils suivent les grands, qu'est ce qui font les grands : ils font pareil, si les grands, ils sont en bas des tours, les petits, ils vont grandir, ils vont faire pareil.

- Et encore pire.

- Et nous, on veut pas, on veut pas que ça se passe comme ça. Si on a une salle, faut que les petits nous retrouvent aussi dans cette salle là.

- Vous avez tous un rôle avec des petits frères ? Vous jouez tous un rôle un petit peu heu.. pour les aider à ne pas faire de conneries ou des choses comme ça ?

- Il faut dire que à cause de mon petit frère, j'ai arrêté le boulot.

- Vous pensez que c'est un problème l'éducation heu, aujourd'hui, pour les jeunes ?

- Elle est mauvaise.

- Tu penses que les grands frères, ils jouent un rôle la dans...

- J'vous expliquais la, j'ai arrêté mon métier à cause de mon petit frère pour pas qu'il fait des conneries ; bon, la, j'ai repris, mais pendant 4-6 mois, j'avais arrêté.

- Comme il disait tout à l'heure, si les petits frères voient que le grand frère travaille pas, heuuu, forcément, il n'aime pas travailler après...c'est obligé, hein!

-C'est l'éducation !

-Vous sentez l'influence que vous avez sur eux?

-J'veux dire que... ça change. Faut dire aussi, ça change, c'est plus comme avant. La technologie change, tout le monde change, les gens changent, les petits changent.

-Il faut dire aussi, quand vous dites « ils arrêtent », c'est normal qu'ils arrêtent(le sport en club), ils grandissent petit à petit, ils voient leur grands frères en bas des tours et ils font pareil : ils essayent de fumer, une taffe, deux taffes, cigarettes, ils commencent à fumer des cigarettes. C'est pour ça, ils arrêtent le foot petit à petit, ou d'autres activités.

-Pour ça, on peut rien faire. Pour qu'on arrête ça, il faut qu'on ait une salle, il faut qu'on leur propose quelque chose. C'est des gens qu'ils doivent connaître, ils faut qu'on les connaît pour les proposer.

5 : Ben il n'y a pas de génération là ou là, souvent les petits ils sont avec nous quoi

Est ce que les grands frères ont l'impression d'avoir un rôle à remplir ?

6 :Ben faut les surveiller quoi, il faut s'arranger pour pas qu'ils prennent le mauvais chemin, on ne sait jamais

On déplore le manque d'activités pour les petits, ou encore leur dénigrement de ce qui est proposé :

A – mais si aux 12-13 ans tu leur propose une activité, style avant on nous proposait d'aller faire du trampoline, ou de l'escalade, du canoë, des trucs qu'on n'avait jamais fait, on y allait direct. Maintenant tu proposes aux jeunes, ils te disent non. plus ça va, plus les activités comme ça ça devient heu...

B – Non, les plus jeunes ils iront, franchement... mais ceux qui ont atteint 15-16 ans, qui traînent déjà en ville, qui font déjà de la casse, des trucs comme ça... C'est ça, il faut redonner goût aux plus jeunes, il faut leur donner les moyens.

Tu penses qu'il y a assez de propositions ?

Y a pas du tout de propositions ; c'est que du foutage de gueule ; avant les structures elles étaient bien ; ce qu'ils proposaient c'était pas n'importe quoi, c'était des trucs bien, c'était ouvert à tous et tout ; maintenant, c'est les organisations, il leur faut des personnes, quoi, donc ça se voit trop que c'est du lèche cul quoi, du... pour rester ouvert, ils ont besoin, une association, faut qu'ils fassent des trucs, elle essaie de plus en plus à la musique comme ils voient que ça marche, alors qu'ils ont rien à voir avec la musique, ils en ont rien à foutre ; ils se foutent de la gueule des gens avec la musique.

B – Et la musique, ils ramènent des groupes de l'extérieur, même pas du quartier ; pour remplir leurs trucs là.

Parle plus concret ...

Comme hexablosne là, c'est pour dire la maison de quartier ici, c'est une association, ils doivent montrer des projets avec les jeunes ; ils doivent montrer qu'ils font des trucs ; mais avec ceux d'ici, ils font rien d'ici, ils leur proposent des trucs bidons pour qu'ils fassent quelque chose, ils sont obligés de ramener les groupes d'extérieur, des groupes qu'ont rien à voir avec ici. Pas de la campagne, mais

extérieur du quartier, alors que normalement c'est principalement ceux du quartier quoi... Alors qu'ici, ils viennent pas parler aux jeunes d'ici, on dirait qu'ils disent, ça y est, c'est cause perdue. Bon maintenant, c'est la musique ; mais y a pas que la musique, tout le monde n'a pas envie de faire de la musique.

On a fait des activités, mais la moins chère, le foot ; tu vas partout, dans les pays du tiers monde, le seul sport que tout le monde pratique, c'est le foot.

Les activités qu'ils proposent maintenant, c'est dépassé, c'est démodé ; à rennes y a quoi, y a le karting, y a plein d'activités, moto cross...

Escalade ?

Même escalade, les jeunes ils en veulent plus, il veulent voler des motos, ou des scooters ; s'ils proposaient de faire de la moto, qui se prendrait la tête à voler une moto ? franchement ? tous les fous de motos qui aiment, ils iront en faire... mais de la vrai moto. Quand ils emmènent les jeunes faire de la moto, ils sont à quoi ? à 5 sur la moto. Laisse tomber.

Il est fréquent, chez les jeunes rencontrés, de critiquer les comportements des plus jeunes, qui évolueraient de plus en plus tôt vers la délinquance ; ces jeunes savent, parfois par expérience, que la délinquance qui génère des revenus est en fait un cercle vicieux duquel il est difficile de sortir.

Des voitures volées et tout ça, c'est même pas la peine ! Tu sais c'que sait ça ? C'est un genre ça ! Ca c'est un genre qu'ils veulent se donner les gars ! Ouais c'est sûr ! Vas-y le gars à 12 ans il vole une voiture, on va où ? On va où !

On a découvert quoi, ça y est ; c'est ça qui a fait que les activités... c'est comme les petits, les jeunes maintenant, que tu vois, les casseurs, ceux que tu vois en scooter... les vrais délinquants du quartier, ils ont entre 14 et 17-18 ans, c'est eux. Va leur demander maintenant d'aller faire ceci ou cela ; eux ça a été pareil : au début, on les voyait, et puis ils ont vu les scooters, eux aussi ils ont vu ça, mais eux ils étaient plus directs que nous.

C'est quoi la différence ? Vos parents ils étaient plus stricts ?

Non, c'est notre mentalité à nous ; parfois les parents ils sont... un exemple, la plupart des délinquants, leurs parents ils sont vachement stricts. C'est pas parce que nos parents sont stricts qu'on est comme ça ; ils sont ouverts ; mais voilà, on a jugé nous-mêmes. Nous aussi on a cassé, on a fait des trucs. Le problème c'est que là on commence à avoir 19-20 ans, on commence plus à se soucier... Y en a à notre âge, même plus vieux, eux ils sont partis en couille, c'est désespéré. Y en a à trente ans ils commencent à se reveiller. Y en a qui part en couille plus longtemps que d'autres. Nous encore, ça va, cette période là est passée quoi. On l'a faite, elle nous a rien rapportée de spécial... chacun a trouvé aussi un travail, ou on est encore à l'école et tout. Y en a qui ont fini les cours à l'âge de 15 ans, qui rentrent dans le cercle vicieux : business, fumette, casses et tout le tralala, et c'est dur de sortir du cercle.

Nous on a mis un pied dedans et c'était dur de le sortir.

Les lieux de regroupement

La question du lieu de regroupement, qui nous paraît fondamentale pour ces jeunes, semble être souvent une occasion de se répartir et d'assumer des responsabilités, que ce soit dans le cas d'associations ou de collectifs plus informels.

Dans ce cas, il existe généralement une personne qui va émerger, et que le groupe va investir d'une forme d'autorité.

On peut supposer que la légitimité de l'autorité provient d'au moins plusieurs facteurs :

- le critère d'âge : ce sont souvent des plus âgés qui prennent en charge l'« institutionnalisation du groupe » ;

- le critère d'inter-connaissance : les liens sont tissés en fonction de l'environnement social et d'une longue cohabitation sur le quartier ;

- la représentation de valeurs : la personne qui incarnera l'autorité est généralement dépositaire de valeurs importantes pour les jeunes ; parmi les valeurs qui émergent des entretiens (auprès des jeunes, et des familles) et qui semblent attirer les jeunes, on relève : la famille, le respect de l'autre, l'amour du prochain et l'hygiène de vie (respect de certains interdits alimentaires).

-Sinon, vous n'allez pas les uns chez les autres? Vous habitez tous chez vos parents?

-C'est pas pareil, c'est pas pareil!

-Moi j'ai mon appart mais j'invite personne. Non, non, j'ai mon appart mais j'invite personne ; il y a trop de bordel, c'est sauvage si on vient chez moi!

-Tu dis : « c'est sauvage si tout le monde est chez toi », vous n'avez pas la crainte que, si vous avez une salle, ça deviendrait pas le bordel aussi ? Est-ce qu'il n'y a pas ce risque là?

(brouhaha)

-Non, non, non.

-C'est le respect!

-Il faut quand même qu'il y ait un leader, non? quelqu'un qui se sente responsable.

-Voilà, quelqu'un qui se sent respecté dans le quartier ; comme ça, il est sûr qu'il n'y aura pas de problèmes.

- C'est une question de respect tout ça. T'as vu, la, il me dit de ne pas fumer dans la salle.

Enfin, les modes d'appropriation de l'espace passent généralement par une exigence d'exclusivité ; il ne s'agit pas, ici, d'utiliser de manière presque obscène un lieu qui serait détourné de son usage ; ces jeunes aspirent plutôt à s'approprier leur propre lieu. L'émergence à une entière responsabilité, à une « vraie association », selon les propos d'un jeune, semble passer par la reconnaissance de leur singularité. Les lieux doivent être spécifiques et identifiés comme tels ; on admet par exemple qu'un local résidentiel permet de faire ses preuves, d'expérimenter sa responsabilité pendant les premiers temps, mais on sent que cette expérimentation doit être un préalable à une réelle appropriation d'un espace, qui permet par exemple de mieux adapter les horaires.

- Elle n'est pas faite pour nous cette salle, là, elle est faite pour tous les locataires.

- Ouais, ouais, c'est des locaux résidentiels en somme.

- Nous, c'qu'on veut, c'est une salle à nous, quoi. Comme une salle à... Ils ont eu de la chance, ils ont eu, eux.

- Et aux Hautes-Ourmes aussi, ils ont ça, non ?

- Aux Hautes-Ourmes aussi, c'est pareil, ils ont à eux. Toute la soirée, ils sont ouverts.

- Il n'y a qu'à Gallicie qu'il n'y a rien.

- C'est là-bas, c'est pour ça qu'on n'y va pas. Nous, ce qu'on a demandé c'est la salle FG4.

- C'est quoi, la salle FG4 ?

- C'est une grande salle. Avec la salle FG4, on peut faire une association, une vraie association

- Mais déjà d'avoir ça, c'est pas mal quand même, non ?

- Pour les débuts, ouais, c'est sûr que ça sera pas mal.

- Mais ici, il n'y a pas de canapé, il n'y a rien ici dans la salle ?

- Il n'y a que des chaises.

- Dans cette salle là, mardi, il y a les locataires qui sont en réunion, il y a cours de français ici, le lundi j'crois . A part ça, il n'y a personne.

On note, ici, que ces jeunes s'inscrivent, non seulement dans une négociation avec les institutions, mais aussi dans une relation d'échange, de don contre-don. On n'insistera jamais assez sur cette nécessité, pour les jeunes comme pour toute personne, de contribuer socialement, qui fonde, dans notre problématique de la jeunesse, la politisation du rapport à l'autre, autrement dit l'intervention dans la cité.

*6 : T'as tout ce que tu veux, la chaîne, la télé câblé, sinon le week end, des fois on sort en boîte, tu vois comme là on va tous au ski ensemble on a monté un projet avec la maison de suède
Monter le projet, c'est à dire vous avez fait quoi ?*

6 : *Le budget, lettre de motivation, prendre des contacts, faire des travaux, et par exemple sur nos motivations, par exemple aider les vieux de la maison de retraite si il y en a une*

8 : *Ouais ils nous donnent des subventions, mais après on rend des services à côté, c'est un échange quoi, un échange de troc*

Donc finalement vous avez plutôt de bon rapports avec les institutions dans l'ensemble ?

8 : *Ouais mais il faut les pousser quand même*

La négociation avec les institutions

On note, pour cette première tendance, une capacité à émerger à la responsabilité personnelle et identifiée : ici, la relation avec les institutions peut être formalisée, comme dans le cas des associations dont nous avons parlé. Des négociations moins formalisées, hors d'un cadre associatif, sont également possibles. Il est possible d'identifier des responsables qui maintiendront une relation durable avec les institutions.

- *C'est toi, en ton nom propre qui a demandé ça ?*

- *Heu ! oui, à l'APRAS, Mme Oulch'en.*

- *Que tu connaissais ?*

- *Heu, oui. Je connaissais, j'ai pris rendez-vous, tout ça, et j'ai discuté avec elle et je suis allé voir monsieur... ah ! comment il s'appelle, j'ai oublié le nom, c'est, c'est un, il travaille à la mairie.*

- *C'est toi le responsable de ça officiellement, tu as signé les papiers ?*

- *Ouais....., tous les trois, on a signé une feuille jaune, qu'est ce qu'on va faire, on a rempli une feuille jaune. Pour l'instant, c'est pour discuter, mais dans l'avenir, euh, peut-être que ... on verra peut-être pour avoir des cafés, des jeux, tout ça.*

Dans cette relation aux institutions, on note que les jeunes sont souvent intransigeants et très revendicatifs : la connaissance du fonctionnement institutionnel est parfois bonne et mène à des critiques de fond ou à des rumeurs qui risquent parfois de discréditer l'action institutionnelle.

Le Relais, ils te carotent des tunes ; ils te donnent des boulots, et ils te paient 15 F de l'heure... non 30 F de l'heure. Tu penserais gagner combien ? 40-45, le smic.

C'est des chefs d'entreprise ici.

Et pour d'autres activités culturelles, vous êtes inscrits à des trucs comme ça ?

On a essayé, au début, et y avait pas moyen, on pouvait rien aboutir, on faisait plus de trucs à nous seuls que si on faisait avec eux. Eux ils t'envoient ci, ça, il faut que tu fasses ton dossier ; c'est trop administratif ; nous on veut direct faire, pas passer par... Tu proposes un truc, du graff ou un truc comme, ça, et il te disent oui d'accord, ça peut se faire, et ils te disent reviens, faut qu'on discute, na na ni na na, alors que bon, si on avait voulu le faire tout seul, on aurait pris des bombes et puis voilà quoi.

Comme hexablosne et tout ; moi j'ai fait du graff, j'ai appris tout seul ; ça s'apprend tout seul, il faut que tu aies ton style et tout. Il y a quelqu'un qui te montre, mais le lettrage tu le travailles tout seul. Eux ils nous ont peut-être donné l'occasion d'avoir accès à des bombes, à des murs, et essayer, mais à part ça. Pour la musique, c'est pareil : on a notre association, on l'a montée nous mêmes ; y en a qui nous ont aidé, mais voilà, vraiment parce qu'ils avaient que ça à faire, ils avaient pas le choix.

Qui vous a aidé à monter votre association ?

Bah d'autres associations qui ; ça fait deux ans qu'on est là ; y a Maryvonne du relais ; c'est la seule personne qui nous a vraiment aidé, qui nous a soutenu. Le reste des personnes c'est parce qu'ils avaient pas le choix, ils ont vu qu'on allait le faire et ...

Notre groupe on l'avait créé au collège : on faisait danse, graff, chant. Avant c'était dans les garages où on essayait, on s'entraînait, on ramenait des cartons pour faire du break et tout. On s'occupait avant, niveau graff, musique, mais après c'était plus possible, il nous fallait une salle. On s'entraînait à chanter ou les paroles c'était dans une cage d'escalier, ou un garage à vélos, et c'était toute la journée et c'était une passion quoi . Puis après ça y est, tu grandis, t'as 16-17 ans, au bout d'un moment tu te rends compte que... qu'il te faut un endroit.

L'émergence à la responsabilité : un facteur d'abandon des pratiques de loisirs

Le phénomène d'émergence à des responsabilités, ou simplement de prise de conscience des réalités du monde adulte, peut être, dans certains cas, un facteur qui explique la distance à l'égard des institutions du loisir. Cette distance, pour les jeunes de cet univers, irait croissante avec l'âge.

Le temps du loisir, en définitive, est conçu comme un temps de formation par les structures socio-culturelles. Les débats et les actions des associations de jeunesse et d'éducation populaire vont dans ces sens. Par contre, du point de vue des jeunes, il est un temps non utile, non productif, tout comme les groupes de discussion, ou les pratiques festives. Or, l'émergence à l'âge adulte, où le jeune va entrer dans une dimension « politique », implique de se rendre utile, « productif », autrement dit de se prendre en charge et de prendre en charge autrui.

On voit, dans ces entretiens, combien les aspirations au travail, ou à une utilité sociale, pour les jeunes de cette trajectoire, sont déterminantes dans l'abandon des pratiques de loisir.

Ce côté-ci de la ZUP, de toutes façons, tout le monde aimerait bien faire des activités, à part nous maintenant, on va dire on a vieilli par rapport aux plus jeunes. Maintenant c'est plus trop ça ; on s'inquiète plus par rapport à notre avenir professionnel et tout le reste.

Non, de temps en temps, mais c'est... nous le foot, c'est juste quand il fait chaud, mais quand il gèle. Vous ne voulez pas faire les compétitions ?

Non, avant on faisait ; j'sais pas pourquoi on a arrêté... comme on grandit et tout, après c'est plus pareil, on ne voit plus le foot de la même manière quoi... au début, on jouait pas que dans ce club là, on jouait au Blosne, à la TA, tu vois, des clubs. Mais bon après, le foot ça passe un peu après...

Le foot c'est pas mon truc, j'aime bien le foot mais c'est un loisir comme ça.

B – c'est rare ceux qui s'accrochent comme ça à un loisir ; la plupart, ils font ça quand ils sont jeunes, mais après tout le monde arrête, y a d'autres obligations...

A quel âge ?

Franchement, 14-15 ans ; ça y est, tu commences à, découvrir autre chose, tu vois autre chose, tu laisses le sport. Quand on était petit, on a tellement joué que ça y est. Jusqu'à j'sais pas quel âge, c'était tous les jours après l'école, ou quand y avait pas école, le matin, c'était le foot et tout ; qu'il pleuve ou qu'il fasse froid. Maintenant, si il pleut... C'est un loisir à l'occasion.

Dans cet ordre d'idées, la prise de conscience d'une réalité financière parfois difficile joue également un rôle dans le désir de se prendre en charge. On rejoint ce que nous avons appelé, à propos des adolescents, l'exclusion par la marque : comme si l'identité au sein des groupes des pairs, fortement imprégnée par le pouvoir de consommation, laissait place à une identité dans la cité, conditionnée par une utilité sociale et une autonomie financière. Le sentiment d'exclusion « par la marque » est parfois fort dans les propos des jeunes.

Même, y a pas que ça : en fait, pourquoi tout le monde arrête le sport ou bien tout ce qu'on commence avant ? moi aussi je faisais de la danse depuis longtemps, je faisais du break, du smurf, et j'ai arrêté le graff aussi, j'ai arrêté parce que tu commences à prendre conscience que voilà, tes parents ils ont pas tellement d'argent, et ça peut pas continuer comme ça...

Faut pas compter sur ça quoi... Tu veux avoir les mêmes Nike que.. que Nicolas qui vient de j'sais pas où et tout, et toi tu ne veux plus te pointer avec les pauvres pompes que tu as avant. C'est là que ça part en couille.

C'est des questions matérielles quoi, tu peux être vraiment à fond dedans pendant un temps, mais tu vas à l'école, tu penses un peu plus à... j'sais pas, il faut que tu... y a un peu... tu te rends compte que tu te sens ... exclu du système.

Non, c'est pas exclu... j'sais pas comment t'expliquer ça. C'est pas en rentrant chez toi que tu penses au rap et tout, y a d'autres trucs à quoi tu penses.

6 : Ben au début, moi j'en ai fais quand j'étais plus jeune et j'avais un esprit réussite, champion du monde et peut-être qui sait faire sa carrière là dedans, on s'aperçoit que même si tu monte à un haut niveau si c'est pour gagner une combinaison ou des conneries, 500 balles par mois c'est pas intéressant c'est pas ça qui va te donner à manger quoi

Tu vois ce que c'est les marques et tout ? Les Nikes, par rapport aux palladium et tout.. même pas les palladium, on avait même pas les palladium à c't'époque là, ou aux Mika, les chaussures à 49 F à Carrefour, tu vois lesquels ?

Ca c'est un exemple tu vois. Tu vois ton pote, il a celles à 500 balles, toi t'as ceux à 50 balles ; tu vas vouloir toi aussi avoir les belles pompes. Tu vas sortir, tu vas passé devant un bar ou un café, tu vas en voir à l'intérieur bien au chaud en train de taper un café... tu vas te dire moi aussi je vais faire comme tout le monde... c'est pas que t'es exclu, tu sais, on commence aussi à grandir, à vouloir sortir, on veut s'acheter des petits trucs, on veut aller à la salle de jeux taper un petit jeu, et ben les 5 balles de la partie de jeu et ben on les avait même pas. Nos parents, c'est pas qu'ils ont rien, mais on peut pas venir comme ça : lâche moi 50 balles papa et je vais aller jouer toute l'après-midi. Les 50 balles il te les passe qu'une fois par an, et c'est à la fête du ramadan. Et tu peux pas demander au-delà, tu peux pas dire : « papa, achète moi ces chaussures là ».

Même maintenant c'est ça hein, je demande pas d'argent à mes parents, je fais en sorte d'avoir de l'argent de mon côté, pour éviter que eux ils m'en donnent ; pas pour leur donner, j'aide mes parents mais... Ils donnent si t'as besoin, mais nous on veut pas demander.

Ils te donnent, ils donnent à ton frère, ils donnent à ton autre frère, ils donnent encore à la sœur. Là tu vas dire que c'est de l'abus, le père il travaille plus depuis 6 ans, la mère elle a jamais travaillé, et on mange comme j'sais pas quoi... faut pas délirer, t'as ta fierté.

Mais là, ce que je ne comprends pas, c'est que c'était des activités gratuites...

Ouais, mais tu découvres le vrai monde matériel ; on était tout le temps enfermé ici. Mais une fois que t'as découvert le monde matérialiste et tout le reste, tu peux pas rester dans ton coin ; t'as envie de faire comme tout le monde. Tu te dis « bah moi aussi », les meufs et tout ça. Tu veux sortir en boîte, si tu claques pas un minimum de 100 ou 200 francs, tu peux pas sortir comme ça, tu vas pas te pointer avec 50 balles payer l'entrée de la boîte et après...

Donc les activités c'est bien, mais au bout d'un moment, ça y est quoi, ça passe vraiment après quoi ; tu vas pas tous les jours faire des activités quoi.

Le réalisme financier : le rejet de la logique du profit

Les nombreux échanges sur les questions économiques montrent que le fonctionnement économique, et plus généralement la logique du profit, mettent ces jeunes mal à l'aise ; ils montrent, de même que pour le fonctionnement institutionnel, qu'ils connaissent relativement bien ces questions ; mais, d'autre part, on ressent surtout un rejet de l'injustice économique, et on peut dire que cette logique ne fait pas sens pour eux.

Pour autant, là encore ces jeunes aménagent la réalité et, tout en décriant la logique du profit, ils s'inscrivent eux-mêmes dans une position ambiguë où ils se classent socialement en fonction de leurs « capacités » financières.

Aussi, pour certains, les moyens illégitimes pour atteindre cette autonomie financière ne sont pas exclus, même s'ils semblent difficilement acceptables.

6 : L'argent c'est très important, franchement euh quand il y a de l'argent on se fait respecter

2 : C'est pour ça que c'est important, parce que c'est nécessaire

6 : C'est nécessaire mais c'est surtout que tu te fais respecter, le problème c'est que quand tu as de l'argent tu te fais respecter, tu regarde les stars, ils sont tellement riches que quand ils prennent le bus, ils payent pas le bus, ils vont dans un restaurant et ils vont pas payer le restaurant tu vois ce que je veux dire pourtant ils n'ont pas besoin de tout ça eux, au contraire ils ont de l'argent ils devraient payer, c'est des gens comme euh qui sont sans profession sans rien du tout, pourquoi eux doivent payer et puis même quand tu as l'argent tu as le droit à la sécurité tu as le droit à tout, tu vois je te prends un exemple, si tu veux une voiture avec un airbag tu es obligé de mettre le prix, tu vois par contre tu vas

vouloir t'acheter une voiture un peu moins chère tu n'auras pas de airbag et maintenant ça y'est, maintenant qu'ils ont fait un peu leur argent sur les airbags tu commence à trouver ça sur toutes les voitures

6 : Oh non c'est pas ça c'est que le problème maintenant on vit dans un monde matérialiste, et tout ce que tu fais c'est comme ça, c'est vrai c'est la vie qui fait ça regarde l'essence a encore augmenté, tu vas en ville et tu dois payer ta place de voiture, tu vas dans un bar tu veux t'amuser faut payer

Mais moi je dis que la vie devient trop dur, y'a trop de taxe le litre d'essence il est encore plus cher qu'un litre de coca, c'est grave quoi, tout ce que tu paies tu est taxé

Vous avez cette impression là vous autres aussi ? Ouais.

5 : Moi quand j'étais petit je me rappelle quand tu trouvais 10 F j'sais pas tu passais une bonne après midi avec tu vois, maintenant avec 100 F tu fais plus rien ça part directement

6 : Non pas trop, mais par contre il y a le loyer si on vit seul, de toute façon maintenant même avec un salaire si tu arrives à économiser c'est déjà bien, parce que ce que tu économises tu les donne à la fin de l'année, t'as les impôts

5 : Ouais avec un salaire de 6000 balles t'a rien quoi

6 : Ouais même en étant chez tes parents bon ben t'aide tes parents toi aussi quoi, si tu as des petits frères tu leur paye un petit peu ça heuh

Vous les aider vos petits frères au niveau financier ?

6 : Ouais moi j'aide mes parents et mes petits frères, enfin j'essaye de faire plaisirs à mes petits frères j'essaye de les emmener au Mac Do, après ils veulent une petite pair de air max bon ben je l'achète

Ici, ces jeunes montrent que l'évolution du marché du travail est, comme on le sait, un important facteur de démobilitation. Ce qui nous interpelle, ici, ce n'est pas tant la position des jeunes face au marché du travail que, encore une fois, leur aspiration à contribuer socialement. Quelque soit le contexte, le domaine dans lequel on se place, c'est sans doute le principe anthropologique de la contribution, de la prise en charge, par chacun, de la société, qui est posée. Autrement dit, ce que nous éclairons au long de ce travail c'est « l'aspiration politique » de jeunes qui aspirent à quitter le groupe de pair comme unique mode d'existence dans l'espace public.

5 : En fait on est plus motivé comme avant, je vois ceux qui sont plus grand que nous, que moi ils ont fait des études parce qu'ils étaient motivés parce qu'ils savaient que deux ou trois mois plus tard ils allaient trouver un boulot, maintenant moi je vise un boulot, j'me dis que je vais le faire, je vais avoir le diplôme puis après je vais rien foutre pendant au moins deux ans.

6 : Le problème c'est que maintenant il y a le chômage, tu vois le mec qui veut une augmentation on va lui dire tu dégage parce que les travailleurs c'est pas ça qui manque quoi

5 : Maintenant c'est l'intérim qui est à la mode

6 : Moi je sais que quand j'étais patron je ne pouvais pas déclaré tout sinon c'était la faillite aussitôt.

A non, le roller il faut les rollers, faut les bonnes rollers ; avant on en avait, mais on avait des rollers achetés à 20 F à la braderie, on les trafiquait... c'est les roulements qui partaient en couille à chaque fois ; il fallait toujours changer les roulements ; on a essayé d'en faire, mais...

B – on s'amusait bien à l'époque, mais maintenant c'est plus pareil ; les temps ils ont changé ; si t'as pas les rollers à 5-600 F, laisse tomber.

La construction d'une identité négociée

L'exigence d'une reconnaissance, ou le risque d'une rupture

La contrepartie de ces prises de responsabilités, ou de ces relations plus ou moins formalisées avec des institutions, réside dans une forte exigence de reconnaissance de la part de ce type de jeunes. Le grief souvent retenu à l'encontre des institutions est leur manque de confiance, l'absence de délégation.

Des périodes d'essai sont légitimement mises en place par les institutions, lors desquelles les jeunes tenteront de respecter leurs engagements pour gagner la confiance de leurs interlocuteurs.

A contrario, dans d'autres cas, des jeunes déplorent avoir été dépossédés de leurs responsabilités (la clef et la gestion d'une salle) par des professionnels de la jeunesse.

*Et nous, on a été, on a demandé les clés, on l'a eu pendant.... deux semaines quoi, juste deux semaines. Le relais, ils ont entendu qu'on avait une salle, c'est eux qui nous ont grillés, ils se sont incrustés, ils voulaient que ce soit eux les chefs quoi. Ouais non mais je te jure, j'te mens pas hein !
C'est vrai ce qu'il dit là, les gars ?
Non, non, j'te mens pas, c'est vrai !*

Autant dire, ici, qu'il est tout autant difficile qu'important de pouvoir évaluer les capacités des jeunes à assumer des responsabilités. Rappelons que la contribution sociale, capacité à se prendre en charge et à prendre en charge autrui, est une composante essentielle de l'émergence à l'âge adulte. Hors, dans un environnement où la contribution sociale liée au travail salarié est en déclin, il nous paraît indispensable de proposer à ces jeunes d'autres moyens et d'autres occasions de contribuer socialement. Cela pose fortement la question de la délégation de responsabilités de la part des institutions qui ont les jeunes en charge. Dans cet ordre d'idées, la vigilance reste cependant de mise et implique de savoir évaluer les aptitudes des jeunes concernés. En effet, dans beaucoup de cas, les expériences de délégation peuvent tourner court, notamment pour des détériorations de locaux (le dernier exemple est celui de la Maison de Suède, qui a dû fermer un local pendant l'été 99).

Dans ce cas, la réaction institutionnelle peut être lourde de conséquences si elle n'est pas adaptée : on peut citer l'exemple du quartier de Maurepas où la totalité des jeunes rencontrés s'insurge contre la réaction de la Maison de Quartier à l'occasion de dégradations importantes commises par des jeunes. On note que ce sont moins les fermetures de l'équipement que les convocations au bureau de police qui ont affecté les jeunes interrogés. Les propos, qui n'ont jamais pu être enregistrés sur un des lieux de regroupements du quartier, sont extrêmement virulents à l'égard de l'équipement. La rupture est franche et semble, pour ces jeunes, définitive.

On peut penser que ce type d'incident transforme l'image d'un équipement pour de longues années, et a des conséquences plus générales sur les relations entre les jeunes concernés et l'ensemble des professionnels adultes. L'exemple du site des Hautes-Ourmes est éloquent : il y a une dizaine d'années, une rupture de confiance entre les jeunes et un professionnel a eu lieu, du fait d'un film pédagogique détourné de son usage et montrant des jeunes occupés à détériorer des espaces bâtis. Plusieurs entretiens sur différents lieux de regroupements indiquent que les jeunes rappellent cet incident, comme si c'était hier...

Ceux qui organisent des activités, des fois, c'est des dangereux ; faut se méfier des articles de presse ; ils écrivent « grâce à eux, les jeunes délinquants de tel... ». Nous on s'est fait arnaquer une fois : c'était le relais avant, il s'appelle (X), tu peux le noter dans ton dossier, il est à (...) : « bon les gars, on a un petit court métrage et tout, du vrai matériel et tout... » Ils nous ont fait casser des boîtes aux lettres, ceci, cela, et tout, et après le film ils l'ont montré partout en disant que c'était vrai ; voilà maintenant les jeunes, voilà comment ça se passe quand ils ont rien à faire...

Et si les relations entre jeunes et adultes sont souvent très complexes, il est clair qu'en cas de crise, les décisions sont encore plus déterminantes, et engagent à moyen terme ou à long terme l'avenir de ces relations sur un territoire.

- C'est la confiance, ils nous font pas confiance.
- C'est ça ouais. Ca, c'est important quand même, la confiance.
- Pour eux, on est encore des.... gamins, de 15 ans.
- Eh ! encore des gamins de 15 ans, toi, t'as grandi mais...

Le relais ils nous virent. Je suis viré à cause d'une raquette de ping-pong, j'étais pas assuré, ils ont porté plainte, Mohamed ben Aïcha.

Par ailleurs, de nombreuses remarques montrent que l'action institutionnelle est trop stigmatisante pour les jeunes, du fait qu'elle les classe rapidement, et parfois avec tapage médiatique, dans la classe des défavorisés, des délinquants etc. D'autre fois, les jeunes déplorent que certaines institutions comme la police ou les correspondants de nuit ne soient pas plus présentes. Ils cherchent alors à instaurer, non plus une relation d'infériorité, mais plutôt une relation de parité.

Dans ce cadre, le renforcement de la présence humaine, souhaité dans le cadre du Contrat Local de sécurité, semble répondre à ces attentes, à condition que l'échange social, la relation de parité, prime sur la stigmatisation et le classement trop rapide.

C'est pas parce qu'on est sous les tours qu'on fait des conneries. On est pas comme ceux-là, là, les manouches ou les albanais. Regarde, à Maurepas, c'est des français qui on volé une mercedes ; hier, nicolas (ils sont bien au courant). (il s'agit d'un accident dramatique qui causa la mort, la veille, d'un jeune alors qu'il était au volant d'une voiture volée).

1/ Mais non même mais y a des gens, ils osent même pas venir dans notre quartier, je veux dire c'est débile quoi... ! C'est complètement débile quoi ! Moi, je sais pas tu vas dans un quartier à n'importe quelle heure, tu peux rentrer chez toi quoi !

2/ Ca dépend si t'es jeune ou vieux ! Si t'es vieux, y a aucun risque, encore que bon ! Et encore nous on sait pas tout ! Y a des tordus ici hein, y a des mecs qui se choutent, qui prennent de la coco le soir.

La question de la stigmatisation des jeunes des quartiers, et leur aspiration à être reconnu socialement, y compris par les institutions plutôt sécuritaires, est posée avec force dans cet entretien ; ces propos sont récurrents dans les entretiens, y compris avec les élèves de collège ; même si la part de rumeur est sans doute importante à propos des « injustices policières », il est troublant de recenser les anecdotes à ce sujet.

Fondamentalement, c'est la question de l'identité de ces jeunes, et de leur reconnaissance publique, qui est posée.

Et est-ce que vous voyez des correspondants de nuit? on a parlé des gens du relais...

1-Je ne les ai jamais vu, moi.

2-A Gallicie?

A-Ceux qui ont un blouson, la.

2-A Gallicie, ils viennent jamais, même la PJ, c'est bizarre.

A-C'est qu'il n'y a aucun habitant qui les appelle.

(brouhaha)

A-A Volga, ils y vont souvent?

1-J'appelle les gendarmes ici, ils viennent même pas voyez.

4-Pour être franc, ils viennent jamais ici, jamais ils sont passés.

A-Et vous préféreriez qu'ils viennent?

1-Bien sûr, bien sûr, ça nous dérange pas!

4-Ca sera toujours la même chose : les flics, 15 fois, ils les ont appelé ici, ils sont même pas venu les flics!

A-Toi, tu les as appelé déjà?

4-Bien sûr, la, en bas, en bas, y'avait tout ça, y'avait les jeunes, j'les ai appelé. Ils ont cambriolé la voiture à mon père, notre voiture,, ils sont même pas venus!

A-Ou alors, ils ont envie de rester au chaud dans leur bureaux peut-être...

1-Dans ma tête, je dis franchement, Ouest-France, j'ai appelé Ouest-France, même le mec, il a les patins : il dit : j'avais passer, il est même pas passé!

4-Ouais, c'est un quartier de...

2-Je ne sais pas de quoi ils ont peur.

1-Faut dire, c'est leur faute : s'il y avait beaucoup de flics ou de gendarmes dans ces quartiers-là, il y aurait moins des emmerdes.

Parce que on peut discuter avec eux tu vois ; eux, ils ont peur de nous, et nous, on a peur d'eux, on va dire. On est quoi, nous? on est des êtres humains, eux aussi. Eux, c'est la loi, ils font la loi, nous, c'est hors de la loi.

3-Il ne faut pas qu'il fasse le shérif non plus, parce que la...

1-Mais, s'ils nous chopent en ville, ils nous ratent pas, de A à Z.

4-Eux, c'est des fils de putes!

A-Contrôle d'identité et tout le bordel.

4-De A à Z.

2-La, il a raison.

4-J'avais te donner un exemple : ils te grillent dans les bars en ville.

Tu vas dans un bar, il va voir le patron.

3-Mais devant tout le monde hein, ils te mettent les menottes, tout ça.

4-Il va voir le patron.

A-Pour rien?

4-Pour rien. Ils te contrôlent, ils te fouillent, tatata. Ils le font exprès quoi! Il va voir le patron : ouais, la prochaine fois que ces gens la sont là...

Et, comme on le sait, le rôle des journalistes est parfois important dans ce phénomène de stigmatisation des quartiers et des groupes de jeunes :

Ici ça va tout le monde s'entend bien, Y a une bonne ambiance tu vois, les gens se font pas agresser et rien du tout c'est bien, un moment tu vois y avait je ne sais pas quoi, un journaliste qui était venu et il y avait eu un article de quoi que je sais pas, ils avaient mis sur l'article, je sais pas quel est le con qui avait dit ça mais pour moi c'est un con il a dit n'importe quoi, il disait qu'on sentait une tension et il y avait des agressions, les gens avaient peur de rentrer chez eux, il y avait des tags dans les ascenseurs et tout, ça s'est même pas vrai, si par contre il y a eu quelques tags mais il y en a qui racontent beaucoup de conneries et en fin de compte non ça ne se passe pas du tout comme ça. Il a des gens qui viennent avec leur voiture, ils garent leur voiture il y a pas de problème comparé à d'autres quartiers quoi c'est ça que je veux dire.

On note que les représentations, à l'égard des correspondants de nuit, sont le plus souvent positives, du fait que ce dispositif ne vise pas principalement les jeunes, et n'est donc pas stigmatisant pour eux.

Qu'est-ce que vous pensez des correspondants de nuit ?

- Ouais, c'est bien, ça fait du boulot...

- Et pis c'est pas pour nous, c'est pour les locataires, le tapage nocturne, les histoires familiales...

Enfin, concernant ce dispositif, on note que l'exigence de reconnaissance par les institutions passe par l'emploi de jeunes du quartier, sans quoi les jeunes évoquent une forme d'injustice.

- Ils nous avaient dit que ce seraient des gars du quartier, mais en fin de compte, non

- Si, X est du quartier...

- Ouais, mais il habite plus là, il a été pris ici parce qu'il habite en ZUP Sud.

6 : Vous connaissez peut être un peu M. X, non ? C'est lui qui a eu l'idée du projet des correspondant de nuit, c'est l'adjoint au maire à la sécurité, mais le problème c'est que lui ça a été un malin, lui il est venu ici, il a proposé son projet et...

5 : Ca seraient les jeunes du quartier qui remplissent cette fonction là...

6 : Voilà, mais le problème c'était juste pour que les gens suivent son projet, qu'il y ait des gens a voter pour lui quoi.

Pourquoi ? il n'y a aucun jeune du quartier qui fait ce travail?

6 : *Aucun et ça on lui a fait savoir déjà*

5 : *Maintenant que c'est fait on peut rien y faire, c'est de l'hypocrisie quoi voilà*

Le travail comme élément identitaire... en voie de disparition

Notre recherche a peu approfondi la notion de travail ; il a été beaucoup plus question de comprendre la distance qui sépare les jeunes présents sur l'espace public et les institutions des quartiers. A ce sujet, il est pour nous impossible de vérifier les propos des jeunes ; ce sont surtout les partenaires des quartiers investis dans la recherche-action qui nous éclairerons dans ce domaine.

Ce qui est clair, c'est que les rapports au travail existent chez les jeunes rencontrés, sous la forme de l'emploi salarié, de formation, de stages... On entend peu parler des Missions Locales, encore moins de l'ANPE. Certains entretiens montrent, en tous cas, que le travail est relativement structurant pour émerger à l'âge adulte : il modifie les relations avec le groupe, transforme les comportements envers les pairs. On peut penser que, d'une trajectoire à l'autre, et donc d'un extrême à l'autre, les jeunes qui négocient le plus avec le monde adulte (trajectoire de la politisation), aspirent plus à construire leur histoire, et donc leur personne, par le monde du travail. A l'opposé, ceux qui accentuent à l'extrême leur singularité, ne se frotteront au travail que par nécessité économique, sans accepter de laisser intervenir le monde adulte dans leur propre construction.

C'est l'hypothèse que nous avons développé lors d'une recherche sur le non-travail chez les jeunes réalisée à Vannes¹⁴ : les parcours des jeunes pouvaient aller du métier (le service rendu ou la contribution sociale comme constitutifs de l'identité) à l'emploi (entrée sur le monde du travail par nécessité économique, avec des velléités à conserver son identité singulière).

Ce qu'on retiendra surtout, c'est que le monde du travail est un univers parmi d'autres ou les jeunes ont l'occasion, s'ils le veulent, d'apprendre des adultes. C'est le cas des jeunes de cette trajectoire.

Mais surtout, cela nous fait dire aussi qu'avec les évolutions du monde du travail, et du marché de l'emploi, les occasions d'apprendre des adultes dans ce domaine vont en se raréfiant, notamment pour les jeunes les moins formés. **Une des conclusions de notre étude est que certains de ces jeunes manquent d'occasions de rencontrer les autres générations, et c'est ce problème structurel qui est à traiter.**

Quelques entretiens montrent avec force combien, à l'occasion d'une expérience de travail, les jeunes de cette trajectoire se construisent, voire se transforment, en se confrontant au monde des adultes. Dès lors, le rythme de vie des jeunes se rapproche de la « normalité » des adultes, les nuits sont moins agitées, les temps de fête sont plus rares, le temps utile et productif l'emporte sur le temps « inutile » passé entre pairs.

1/ Mais même tu vois quand tu commences à travailler tu vois ça change j'veux dire ! Moi, je vois, j'allais discuter avec des mecs, je leur tapais dessus, j'étais comme eux quoi et maintenant v'là comment on s'entend ! C'est clair !

2/ Ben oui, c'est pas la même chose quand on travaille !

¹⁴ Les univers sociaux et culturels des jeunes de Kercado et Ménimur, Jean-Yves Dartiguenave, avec la collaboration de G. Malecki, C. Moreau, N. Reto, Lares/Ville de Vannes, Juin 95.

Vous vous entendez mieux ?

1/ Ben ouais !

2/ Tu sais nous avant...

1/ On s'entend mieux ben ouais ! C'est pas pareil les cours et le travail. T'es bien dressé au boulot !

2/ Maintenant, bon là tu vois on est jeudi soir on sort un petit sinon le week-end mais c'est tout !

Et tu crois que ceux qui travaillent pas, ils voient les choses un peu différemment ?

1/ Pas tous quoi mais... !

2/ Ils ont plus de temps ! Ils ont plus de temps pour faire des conneries !

1/ Ouais voilà ! J'en connais ça ne les intéresse même pas de travailler !

2/ Même quand tu rencontres des gens qui ont fait leur vie bien, j'veux dire qu'ils sont plus calmes parce que moi avant j'étais une vraie saloperie ! Maintenant je me suis calmé et puis voilà !

Le travail, ça a vraiment permis ça ?

1/2/ Ouais, ouais !

1/ Parce que moi, j'ai eu un patron, c'était même pas la peine quoi ! Comment il m'a trop dressé quoi !

2/ Moi aussi ! Moi aussi, il m'a dressé !

1/ Il m'a dis c'est pas ça la vie ! C'est pas ça la vie ! C'est bien beau, ça va durer qu'un temps hein, il faut travailler !

Et le travail c'est important pour vous ?

6 : Pour moi le travail c'est nécessaire pourquoi pas pour acheter mais pour vivre, mais le problème maintenant même en travaillant tu vis à raz des pâquerettes, tu vis pas bien quoi. Moi je sais que j'ai travaillé dans un Intermarché et tu peux pas te faire plaisir quoi.

Et vous, vous pensez la même chose ?

5 : Ben moi je travaille et ça a changé quelque chose quand même, au moins je m'occupe

Moi je vois que j'ai trouvé un métier quoi et puis bon c'est un plaisir !

Les relations entre garçons et filles

Les relations entre les sexes ont été peu étudiées dans cette recherche ; et pour cause... La présence de jeunes sur l'espace public est surtout masculine. On sait aussi que les comportements des jeunes sont radicalement différents lorsqu'ils sont entre pairs et lorsqu'ils fréquentent l'autre sexe. Aussi, la fréquentation d'une petite amie, voire l'installation en couple, sont-ils généralement le point de départ du jeune hors de la bande de copains.

D'autre part, les études sur la jeunesse, notamment celles d'Olivier Galland, pointent l'installation en couple comme un seuil important qui marque le passage à l'âge adulte. L'autre seuil, complémentaire, est celui de l'entrée dans la vie active, mais est, selon nous, beaucoup plus discutable.

Evoquant un « modèle de la prolongation », Galland note, bien évidemment, que le passage à l'âge adulte est de plus en plus tardif, que ce soit sur l'axe matrimonial ou sur l'axe professionnel. Ce qui se traduit par une longue période d'expérimentations, matrimoniales ou professionnelles.

Aussi, même si nous avons relevé peu d'informations sur la question, on sait que les discussions à propos des filles sont le plus souvent érotisées, que les expériences existent et qu'elles permettent d'ouvrir les jeunes garçons à d'autres relations amicales, généralement en dehors du quartier.

La notion de mariage est vraisemblablement importante pour les jeunes interrogés : elle marque réellement une transition, un passage à un autre stade de la vie. On constate que certains jeunes sont parfois dans un décalage important avec leurs parents sur cette question, sur deux points :

- le mariage inter ethnique,

- l'âge au mariage.

Concernant les mariages interethniques, ils sont la forme de mariage la plus pratiquée et la plus souhaitée par les jeunes. A l'opposé, certains ne s'inscrivent que dans le mariage religieux traditionnel, et excluent de fait le mariage inter-ethnique ; ces cas ne sont sans doute pas si rare.

Concernant l'âge au mariage, on note un décalage entre les générations, dû au contexte : un père marocain, s'étant marié à l'âge de seize ans, raconte que son fils aîné, de 28 ans, n'est pas encore marié, comme la plupart des jeunes de son âge. On obtient un décalage de dix à quinze entre l'âge au mariage des parents et celui des enfants.

De façon générale, ce décalage existe, mais il est moindre, pour toute la population : en France, la moyenne d'âge au mariage est passée de 23 ans en 1960 à 28 ans aujourd'hui.

Là où les générations se rejoignent, c'est pour dire qu'avant de se marier, il faut avoir acquis une situation professionnelle et financière stable. On le retrouve dans les entretiens auprès des jeunes et auprès des familles. On sent, à travers toutes ces rencontres, que l'idée de mariage constitue toujours une étape importante, mais qu'elle est peu probable dans un futur proche.

De fait, les garçons n'attendent pas toujours cette étape pour quitter le domicile parental, et vivent de façon provisoire avec des amis, ou chez des frères et sœurs, tout en repassant régulièrement au foyer familial. En général, dans ces cas, les parents disposent de très peu d'informations.

L'aménagement de valeurs

Notre analyse des trajectoires des jeunes s'est limitée à quelques dimensions qui nous ramènent au fonctionnement humain et nous éclairent sur la construction d'histoires singulières par ces jeunes : un territoire, une communauté d'appartenance, une identité sociale en construction, corrélative à une aspiration à contribuer socialement, à participer et à jouer un rôle dans l'ensemble social.

Il convient d'évoquer, sous le terme de valeurs, une autre dimension constitutive de toute histoire humaine : d'un point de vue théorique, il s'agit de notre capacité à orienter et donc à restreindre notre désir. Aussi, nous souhaitons aborder à propos des valeurs quelques orientations spécifiques à ce type de trajectoire :

- La limitation des prises de risques.
- L'appropriation de valeurs issues de la religion

Auparavant, on doit dire que nombre de valeurs sont communes aux jeunes des deux trajectoires, quelle que soit l'orientation que prend leur histoire (vers la politisation de l'identité, ou vers la singularisation). Peut-être qu'en ce domaine la question des générations a-t-elle plus d'importance qu'ailleurs. Lorsqu'on parle de valeurs, on parle aussi de l'émotion, des goûts, de ce qui affecte, de ce que l'on aime et de ce que l'on déteste. Sur ce point, il y a

surtout des points communs entre les jeunes étudiés, et nous renvoyons également aux valeurs des adolescents :

- l'attrait pour le groupe de pairs : c'est ici que nos deux trajectoires peuvent se distinguer, puisque dans un cas les jeunes peuvent négocier avec qui n'est pas du groupe (l'adulte, l'institutionnel...), alors qu'à l'autre extrême, point de salut en dehors du groupe.

- l'aspiration à fréquenter les espaces publics : il s'agit toujours, quelle qu'en soit la méthode, de construire et de politiser son identité sociale, en période diurne comme en période nocturne.

- la spécificité de la consommation : si la consommation intervient plus ou moins dans le classement social opéré par les jeunes, selon les trajectoires, les produits consommés ou désirés sont assez spécifiques à cette génération. Bien sûr, les jeunes sont tributaires du marché, mais ce marché et les goûts développés par la jeune génération sont constitutifs de leur histoire singulière. De manière très générale, on peut repérer, ici, des divergences importantes avec le monde adulte :

- à propos des modes vestimentaires ;

- à propos des goûts musicaux ;

- à propos des produits consommés pour les loisirs ;

- à propos des produits psychotropes consommés (tendance générale sur les quartiers étudiés à dévaloriser l'ivresse alcoolique au profit du cannabis). Les jeunes sont peu nombreux, et les adultes encore moins, malgré l'évolution de cette question de société, à affirmer ce qu'affirme ce jeune à propos du cannabis.

Comme une question pourquoi le shit c'est pas légalisé, on sait très bien pourquoi ce n'est pas légalisé mais il y aura une taxe sur le shit tu sais quand l'état recevra leur part sur le shit tu va voir ça va être légalisé directement ; je regardai sur le journal le shit ça a fait zéro morts en 1998, l'alcool elle a tué je ne sais pas combien de personnes, le tabac et ils disent que le shit c'est dangereux mais non

- L'attrait pour l'esthétique : cette remarque nous renvoyait aux discours des ados sur l'esthétique des lieux, les couleurs de la ville etc. On peut penser que la jeune génération adopte des critères de beauté qui divergent de ceux des adultes ; l'histoire du graff dans nos villes en est un bon exemple. Quelques soient les trajectoires, on a sans doute affaire à un élément de divergence, voire d'incompréhension, entre les générations.

- Le refus de l'injustice : cet élément nous renvoie aux anecdotes sur les institutions (sociales, culturelles, sécuritaires) racontées par les jeunes. Pour autant, la valeur de la justice n'est pas spécifique à une génération : elle est au fondement de notre république, mais aussi au fondement des premières cités grecques¹⁵. En fait, ce que les jeunes manifestent vraisemblablement, quelle que soit la trajectoire dans laquelle ils s'inscrivent, c'est leur difficulté à participer à la justice, c'est-à-dire à la vie publique. Nous y reviendrons en conclusion ; cet extrait résume bien cette idée :

¹⁵ La justice est une des principales vertus de la philosophie platonicienne, et toute l'histoire de la philosophie grecque et européenne a développé ce concept.

C'est comme par exemple j'en suis sûr vous y allez tous les deux, vous allez dans le centre commercial, vous demandez qu'est ce que vous pensez des jeunes, ils vont tous vous dire ils sont cons, c'est des branleurs, enfin ça se trouve je ne sais pas.

Tu crois que les gens ont cette image des jeunes ?

Je pense et j'en suis même sûr mais pas partout parce que y a des gens bien et des gens cons, y a des gens ils ne leur faut pas grand chose pour être con tu vois...eux ils regardent la télé et vont lire un article ils vont croire la télé et l'article tu vois, et, j'en suis sûr tu vas les voir tu vas leur poser des questions, ils vont dire oui c'est des branleurs, c'est des cons...qu'en fin de compte leur commerce il tourne très bien...je vois ils sont là, euh tu prend le mec de l'auto école il a jamais eu de problème avec les voitures et tout, tu vas à la boulangerie ils n'ont jamais eu de problème tu vas dans tout les commerces ils n'ont jamais eu de problème, par contre ça va être les premiers à dire qu'on est des cons et ça je trouve ça lamentable parce que ils sont là, ils se font de l'argent, il sont déductibles des impôts parce qu'ils sont considérés dans une zone soit disant difficile. Encore ils seraient à Paris, dans les grandes villes parce que y'a tellement de casse et des trucs comme ça quoi, mais ici ils sont bien.

Mais vous discutez un petit peu avec les commerçants ?

6 : Non je vais acheté ma baguette et c'est tout, on voit bien qu'il y a quelque chose tu vois.

Voyons maintenant ce qui semble spécifique à cette trajectoire de la politisation, et qui aidera à distinguer les situations individuelles.

La limitation des prises de risque

Nous avons pu repérer une opposition fondamentale entre les jeunes, pour ce qui concerne les prises de risque, quelles qu'elles soient. Nous pensons que certains tentent de limiter les prises de risque, alors que d'autres les recherchent.

Cela vaut pour les pratiques sportives, les déplacements, les rapports aux institutions telles que la police, la justice etc.

La première tendance tendrait à la limitation :

« Il faut s'échauffer ! Sans échauffement, je sais pas tu peux te claquer un muscle ! ... Faire du sport, ça aide à être en bonne forme déjà ! C'est ce que le corps sent quoi !... Dans le break tu dois bouger tout ton corps ! C'est une danse avec ton corps ! »

« On a appris à jouer en club et puis ici (terrain de football de Maurepas en accès libre) tout seul aussi ! ... On se blesse moins ici (par rapport au club) ! On fait beaucoup plus attention et on force pas à fond quoi ! Là, on doit jouer technique par rapport au club ! Ici, y a pas de règles et on joue comme ça quoi ! Nous, on joue en club en plus ! Ici, c'est l'entraînement ! On s'amuse entre nous ! Ouais la technique ! Hum ouais, on essaie de jouer technique, histoire de s'améliorer ! Ouais ici, on joue pas trop bourrain, on joue plutôt technique ! »

Tu dis conduire vite au volant, le risque c'est quelque chose que vous aimez ou pas ?

6 : Non, un petit peu, mais sur une rocade

4 : En scooter aussi

6 : Ouais ou à la rigueur de la moto on va en faire le dimanche mais euh...en campagne quoi

L'appropriation de valeurs issues de la religion

Nous l'avons évoqué à propos de l'ethnicité urbaine, les jeunes de cette trajectoire s'approprient des valeurs, les transforment à leur manière, retraitent donc des valeurs qui ont pu, à un moment donné, les imprégner. Nous avons déjà noté, à propos de la légitimité de jeunes leaders qui assument des responsabilités pour le groupe, qu'ils véhiculent et en quelque sorte qu'ils incarnent des valeurs fortes véhiculées par les autres générations.

De même manière, des responsables associatifs adultes représentent, qu'ils le veuillent ou non, un certain ordre des choses, une forme de moralité, même s'ils ne s'occupent absolument pas de la religion. Les activités sportives sont parfois l'occasion de transmettre ces valeurs. L'histoire d'une association sportive est éloquent à ce sujet : se défendant de traiter de religion (ce dont je ne l'accusais pas, d'ailleurs), le fondateur de l'association rappelle que ce sont d'abord des adultes qui se sont réunis, pour se retrouver le soir pendant le ramadan. Rapidement, les jeunes garçons, n'ayant de lieu pour se retrouver, ont demandé à intégrer le groupe d'adultes, et l'ont sollicité pour organiser des pratiques sportives, ce qui fonctionne très bien aujourd'hui, une dizaine d'années plus tard.

Ce qui est en jeu, ici, n'a rien à voir avec la religion, mais plutôt avec la convivialité. Il s'agissait pour ces jeunes, de se confronter aux adultes, de « politiser » leur existence. Cependant, cette notion de convivialité, et les relations entre générations, sont également ce que les jeunes valorisent à travers la religion.

Parfois, c'est réellement l'islam qui intéresse, l'étude des textes etc. Mais généralement, ce sont des valeurs, un art de vivre qui attirent des jeunes de toutes origines. Les entretiens auprès de familles ont montré, qu'il s'agisse de parents de jeunes, ou de jeunes parents, que les valeurs suivantes pouvaient être défendues par nombre de jeunes :

- la famille (les relations entre les générations) ;
- le respect de l'autre ;
- l'amour du prochain ;
- la solidarité (échanges de nourriture, interdit du gaspillage...)
- l'hygiène de vie (prégnance plus ou moins forte d'interdits alimentaires, de règles d'hygiène).

Les valeurs sportives énoncées lors des entretiens, quant à elles, sont assez proches :

- respect de l'adversaire (plus encore pour les sports de combat) ;
- maîtrise de soi.

Ce qui nous intéresse, à propos des valeurs défendues par les jeunes de cet univers, aussi diverses qu'elles soient, c'est que d'une part, ces valeurs sont diverses, évolutives, et se confrontent parfois avec ce qu'on peut appeler une uniformité normative institutionnelle. Les désaccords portent par exemple sur les modes de consommation (alcool, cannabis), la logique économique, l'éducation des plus jeunes, l'évolution des structures familiales...

D'autre part, ces valeurs sont interprétées par les jeunes, mais elles doivent être au préalable transmises par la société adulte. On se posera donc la question des occasions, pour les jeunes, de s'imprégner auprès des adultes de valeurs qu'ils pourront aménager à leur manière.

La tendance à la singularité

Introduction

En vue de dépasser les simples descriptions, ou les simples constats, aussi riches pouvaient-ils être, nous avons exigé de notre analyse qu'elle puisse distinguer les trajectoires des jeunes. Rappelons, encore une fois, que nous ne traitons dans cette recherche que des jeunes présents sur l'espace public et distants des institutions, c'est-à-dire ceux qui « stimulent » le questionnement des adultes dans les deux quartiers étudiés. Ainsi, nous n'avons pas traité des jeunes, nombreux, qui par exemple adhèrent aux dispositifs institutionnels ; nous n'avons pas traité non plus de ceux qui, effacés, absents de l'espace public, sont plongés dans le monde du travail, ou dans l'univers illimité des tubes cathodiques !

Nous avons longuement évoqué une première trajectoire, la tendance à l'appropriation, qui nous montre des jeunes en construction, réaménageant ce que leur livre le monde adulte, pour en faire leur propre histoire ; leur principale difficulté est leur reconnaissance « politique », puisque, s'ils acceptent de négocier avec le monde adulte, il leur est difficile d'assumer les responsabilités auxquelles ils aspirent, souvent par manque d'occasions, et donc d'être reconnus dans leurs spécificités.

Il faut envisager notre lecture des histoires des jeunes comme un axe qui irait, dans cette première trajectoire, d'une identité négociée, à l'autre extrémité, que par commodité nous appelons la seconde trajectoire, qui est celle d'une identité singularisée à outrance, de telle sorte que les jeunes s'enferment dans la distinction, la différence, et par conséquent ne peuvent négocier avec l'altérité adulte, ne peuvent politiser leur existence sociale. On aurait affaire, dans cette seconde tendance, à des identités qui se créent en permanence et se recherchent pour elles-mêmes, sans accepter de se confronter à l'altérité. De fait, ce second type de jeunes est presque avant tout structuré par le groupe de pairs, et le dialogue avec le monde adulte est fort difficile.

C'est ce que nous allons tenter d'argumenter, en reprenant les mêmes thématiques que pour la première tendance. Nous emploierons une terminologie qui reprend nos hypothèses théoriques : la tendance à la *singularité*, ou processus de *singularisation*, correspond selon nous à un *excès d'analyse*, à une *abstraction excessive*, qui empêche de faire dialoguer l'identité construite avec son environnement ; on peut dire que ces jeunes sont dans une position de retrait, de distance par rapport à l'environnement social : leur espace privilégié, nomade, ne correspond pas à un territoire de vie de quartier ; leur groupe d'appartenance, lié à des pratiques, ne correspond pas à une communauté résidentielle ; leurs identités, et leurs prises de responsabilités, ont un caractère éphémère et sont en recherche constante ; enfin, les

limites qu'ils se donnent, dans différents domaines, ne sont pas fixes, mais en redéfinition permanente.

D'un point de vue théorique, et bien évidemment dans la pratique, on ne doit pas envisager ces deux tendances comme constituant des groupes de jeunes (le premier groupe, puis le second groupe...) : il faut envisager notre distinction, somme toute assez simpliste, comme deux extrêmes entre lesquels se développent une multitude de possibles. Nous pensons que cet axe d'analyse, présentant deux directions possibles pour la construction des jeunes, doit permettre de mieux comprendre, précisément, le processus culturel de l'émergence à l'âge adulte. Dans la réalité, même si des exemples types existent, qui illustreront parfaitement chacune des deux trajectoires, les situations risquent assez souvent d'être médianes, au croisement entre ces deux tendances, et il faut donc se donner les outils pour les décrypter.

Enfin, un dernier préalable nous semble nécessaire : nous traitons de la construction, par les jeunes, de leur propre histoire à partir de ce qui leur est donné ; rappelons que les jeunes, comme toute personne, retraitent, interprètent, bricolent, transforment ce qui leur est donné socialement. Aussi est-il vain, selon nous, de chercher des déterminismes, ou des liens mécaniques entre telle trajectoire et telle situation sociale. Peut-être trouverons-nous quelques facteurs déterminants, notamment le type de structure familiale, le rôle de la communauté ethnique etc, qui impulsent des directions, mais on trouverait aussi des contre exemples ; on sait qu'à l'intérieur d'une fratrie, avec les mêmes déterminants, on trouvera une orientation et son contraire. Car nous traitons précisément de la façon dont l'humain s'abstrait de son univers social pour se construire et, en retour, le modifier.

Un territoire sans attaches

Nous avons vu que certains jeunes se structurent par une forme d'appartenance à un territoire. Ici, au contraire, les jeunes ne s'attachent pas à un territoire, ils circulent sans cesse. C'est pourquoi il est plus difficile de localiser leurs lieux de regroupements. Bien sûr, des espaces, ils en fréquentent, et pas des nouveaux à chaque instant. Mais on observe chez ces jeunes une pratique du déplacement très importante. Ils se regroupent une semaine ici, une quinzaine là-bas, au gré des événements, en fonction de leurs pratiques. L'exemple d'un site de Maurepas est éclairant sur cette question : un groupe de jeunes, fréquemment en bas des tours, mais changeant régulièrement d'endroits, n'a jamais investi un espace aménagé pour eux, à trente mètres d'un de leurs lieux de regroupements. Ils manifestent, en quelque sorte, la hantise de la fixité.

Sur le même site, un échange reprend cette thématique ; le jeune apparaît un peu comme a-spatial :

Ce serait quoi le quartier idéal, pour vous ?

Y a pas de quartier idéal, c'est partout le quartier idéal.

Et tu penses vivre ici, plus tard ?

Ici ou ailleurs, c'est pareil, ce qui compte c'est l'appartement.

Ici, le territoire semble élargi ; on n'est plus sur une logique restreinte de l'îlot :

1/ On bouge pas beaucoup quoi ! On bouge pas trop nous !

C'est quoi pour vous le quartier ?

2/ Le quartier ?

1/ Les limites ?

Ouais enfin pour vous c'est quoi, Uppsala ou... ?

1/ Non, nous c'est un peu partout quoi mais...

2/ C'est partout !

1/...Mais qu'est-ce que tu veux !

2/ C'est partout, nous c'est Bréquigny, c'est partout ! C'est jusqu'à Italie là-bas, c'est euh... ! Par la ça va être la clinique !

1/ Y a pas de limites quoi, c'est pas uniquement le quartier !

Le déni d'une identité de quartier

Ce refus de la fixité ou de la localisation durable s'accompagne souvent, chez ces jeunes, d'un rejet pur et simple de leur espace de vie ; de même, l'identité du quartier, qui était relativement structurante pour les jeunes de la première trajectoire¹⁶, est dénigrée. Par l'analyse, ces jeunes s'abstraient de leur quartier : ils sont ici sans y être vraiment, et cela illustre bien ce que nous avons appelé l'excès de singularité : on souhaite se distinguer, être différent, et l'on rejette ce qui nous est donné socialement pour se construire, comme nous allons le voir, des communautés plus ou moins virtuelles, et à coup sûr des communautés sans attache spatiale. Et à travers ce déni de l'identité de quartier, on perçoit un esprit contestataire (ce qui est souvent le propre de la jeunesse) et on attribue des responsabilités au monde adulte, et plus précisément au politique. Un sentiment d'injustice, qui semble sans appel, est affirmé par ces jeunes et participe à creuser le fossé entre jeunes et institutions. On note que, souvent, les injustices proclamées sont assez illusoire et constituent plutôt, selon nous, un nouveau prétexte pour s'éloigner et se distinguer du monde institutionnel, ou du monde adulte en général.

2/ Ca pète les plombs ici, mais sinon c'est tranquille !...C'est tranquille sauf que c'est trop petit ! Pourquoi ça été mal fait ? C'est à cause de...c'est parce qu'après la guerre, quand il a fallu reconstruire tout ça, ça c'est mal fait, on a oublié de reconstruire pour la main d'œuvre étrangère ! Ça été mal fait moi, je le dis franchement ! Moi, j'entends à 3 heures du matin, j'entends les mecs tous bourrés au-dessus du plafond, le soir, le matin, tout le temps, quand tu veux, entendre pisser, tout le temps ! Moi, je bosse, imagine pour dormir !

1/ Ouais y en a, ils abusent trop quoi !

1/ Ouais quoi mais dis moi en vérité tous les gens de métisse et tout ça, de métissage, moi je dis on les a tous regroupés ensembles avec Français qui s'étaient pas trop riches, on les a tous mis dans un coin et ils sont tous dans la même zone et tous les autres...ben tous les autres, ben les autres on peut pas quoi !

2/ P'tain il en profite y a le micro !

1/ Non mais c'est vrai quoi !

Y a des problèmes entre groupes ?

1/ Ouais mais même, style Serbie, y a des Français mais ils veulent pas...je sais pas...l'autre, il a mal fait ses quartiers, l'autre le maire-là !

1/ Non mais c'est même pas ça, mais on est tous rassemblés quoi... !

2/ Moi j'entends mon voisin pisser, je te jure !

1/ On en voit pas partout quoi, y a des endroits quoi à Rennes où ils sont pas mélangés les gens, on voit bien que ...c'est pas...c'est pas ça quoi ! Moi, je dis, on nous a tous mis dans le fond comme ça et puis ça cache ! On aurait dû faire...enfin je veux dire mélanger même...ben ouais quoi mélanger et que personne soit raciste, c'est pour ça qu'il y a trop de racisme, c'est que les gens, il sont pas mélangés !

¹⁶ On note, à ce titre, le succès emporté par les compétitions sportives inter-quartiers ; mais ceci ne concerne vraisemblablement pas les jeunes de cette seconde trajectoire.

La fuite du quartier est surtout symbolique : elle peut être à la fois physique, réalisée par les déplacements, ou psychique, due à l'ivresse de la fête, où se mêlent vraisemblablement alcool et cannabis.

1/ Nous on bouge souvent quoi ! On bouge souvent au loin quoi, style la campagne et puis là on se défonce la tête quoi !

2/ C'est vrai dans les campagnes on s'éclate !

Pour bien faire la fête, vous avez besoin de sortir d'ici ?

1/ Ouais parce que moi, je dis franchement, tu vas parler des filles qui sont à l'école et tout ça...

On peut supposer, concernant les consommations de psychotropes, - mais nous avons dans cette recherche assez peu d'éléments - , que les prises peuvent avoir aller de la simple relaxation, pour partager du bon temps entre pairs, au délire, où tous les repères s'estompent.

C'est plutôt dans cette seconde optique que ce jeune se « défonce la tête », tentant une fois de plus de s'abstraire de la réalité.

1/ On est obligé ! Je vois des fois avant on galérait, là on est obligé de fumer !

2/ Y a rien à faire !

1/ Ben voilà et on rentre chez nous, ben voilà on est défoncé on rentre chez nous !

2/ Le shit, c'est pas grand chose hein !

1/ Quand on a pas de moyen de locomotion, qu'on a pas de tunes ben c'est ça quoi !

2/ Les gros bouts à pas cher, on les a nous !

On parlait de la fête, ça c'est quelque chose d'important pour vous ?

2/ Ah ouais franchement ouais !

1/ Ouais, moi ça dépend !

2/ Ah si bien se fendre la tête !

Le rejet du quartier est souvent dû, dans les entretiens, à la prégnance du business, duquel les jeunes aimeraient s'échapper même si, comme on l'a vu, c'est une pratique sociale de laquelle il est difficile de sortir.

2/ Y aurait jamais eu de couille comme ça parce que là c'est normal ! Là tous les soirs on se retrouve là, y a tout le monde, y a des tensions, des carottes entre quartiers, les machins...Y a des business à droite, à gauche, ça va pas...c'est que ça en fait ! Si tu peux résumer un quartier, c'est le business !

Les pratiques sportives nomades

Les pratiques sportives de ces jeunes témoignent du même rapport à l'espace : les déplacements deviennent inhérents au groupe ou à la pratique. La ville peut alors être considérée comme un territoire et un site d'aventure. La ville devient un terrain de jeu dans lequel s'effectuent beaucoup de déplacements entre différents lieux et ces déplacements peuvent être l'objet de pratiques sportives. Les déplacements vers d'autres lieux créent une rupture à la fois physique et symbolique : le déplacement vers les hauts lieux nécessite parfois d'emprunter les transports en commun, de traverser de nombreux lieux et de parcourir de longues distances, mais il représente surtout un déplacement extraordinaire, une « aventure », l'expérience de l'altérité et de l'incertitude des mondes. Il se produit une rupture au niveau du sens de la pratique. On peut aussi considérer ces déplacements comme autant de flânerie et d'errance dans des non-lieux, dans lesquels la liberté individuelle et l'anonymat peuvent s'éprouver à l'abri de tous les effets de reconnaissance que suscitent, de façon parfois étouffante, les trop grandes connivences ou les cruauté du voisinage.

« Pour nous déplacer d'un spot à l'autre, c'est toujours en skate ! Sauf quand y a trop de monde et que c'est vraiment impossible de rouler mais en général, on essaie de faire en sorte de rouler ! ... On roule partout, ça va plus vite ! Même dans la gare, on roule ! »

La pratique sportive s'exerce et s'étend sur tout le territoire urbain à l'échelle de la ville et même de l'agglomération, comme nous l'indique Brice (21 ans, skate) :

« Je skate partout ! Sur les trottoirs, les routes,... partout où ça roule ! ... Quand je reste sur un spot, c'est souvent à Arsenal, à Hoche pas trop, j'aime pas vraiment c'est trop plat et puis, sinon depuis peu je vais à Saint-Jacques de la lande, au Stock, y a un super parking avec plein de trucs ! »

Cette modalité de déplacements fréquents est une composante essentielle des sports de glisse : roller, skateboard, bicross.

« Du roller, on peut en faire partout et quand il pleut, on peut toujours trouver une salle ou un endroit couvert ! »

Ces pratiques sportives auto-organisées revêtent un caractère et une forte dynamique adaptative aux conditions extérieures de la pratique.

« C'est un sport libre, on peut en faire partout ! On peut en faire où on veut ! C'est ça ! Y a pas de contraintes ! »

Ce type de rapport à l'espace accomplit une redéfinition de l'espace urbain. Il ne remplit pas seulement une fonction de contestation ou de distinction. Les jeunes de cette modalité spatiale répondent au besoin d'indétermination spatiale, comme on peut le voir dans les propos de Vincent (16 ans, bicross) :

« D'abord en début d'après-midi, on va faire du cross à Chantepie ou à Vern et puis quand on en a marre ou qu'il fait nuit on rentre et puis on finit la journée tranquillement à en faire ici (Arsenal) ! C'est ça en fait ; on part en début d'après-midi et on revient ici après ! »

On ressent dans ces propos un besoin significatif d'errance, et l'ancrage circonstancié des jeunes à un territoire de la pratique assimilé davantage à une spécificité même de la pratique. Cet extrait d'entretien n'est pas sans évoquer la notion de « route¹⁷ » de Jack Kerouac et le désir d'errance et de mobilité. Ces sports de glisse, sources de mobilité perpétuelle se situeraient dans une mouvance culturelle qui serait en quête de la nouveauté dans une recherche improvisée et spontanée. Fusionneraient alors tout à la fois, une pratique sportive et un style de vie.

Ainsi, par exemple, les skateurs, les rollers ou les bicross, plus simplement les « riders » en situation de mobilité improvisée, guettent l'inattendu, recherche des sensations urbaines toujours nouvelles ; ou bien en situation de mobilité organisée, ils suivent des trajectoires cent fois empruntées et se localisent même pour un temps donné, allant de quelques jours à plusieurs mois, sur un *spot* qu'ils s'approprient selon diverses modalités.

« En fait, on patine et tout, on voit des trucs, on s'arrête pour aller dessus, si ça nous plaît, on revient !... Et puis quand y a ce qu'on cherche dans un coin, on squatte là quoi autrement on doit se

¹⁷ Kerouac J., *Sur la route*, Paris, Ed. Gallimard, (1957), 1960, pour la traduction française. Ce roman clé de la « beat generation, par son chef de file J. Kerouac, est centré sur l'errance et l'incessant voyage qu'accomplit Dean Moriarty, personnage obscur et fascinant.

déplacer !... Quand c'est des bons spots, on peut rester, ça dépend une ou deux heures... toute la journée et des fois même on revient le lendemain, on fait que ça pendant une semaine, c'est bien ! En fait, ça dépend de la qualité ! »

Ces sportifs sont ainsi « les initiateurs de nouvelles façons de pratiquer la rue et les acteurs de la création de la culture urbaine ¹⁸ ».

La pratique du *street* est une pratique, par définition, de déambulation, de découvertes de spots propices aux sensations nouvelles procurés par la mise à profit des matériaux et des formes proposées par la voirie mais aussi à la faveur des rencontres avec les passants et les partages d'espace qu'elles induisent. Ces sports de glisse qui développent la culture « *fun* » s'accoutument de différents lieux et de différents usages, comme nous le verrons plus après.

Nous pourrions nous risquer à parler ici de « pantopie ». Le lieu des jeunes est partout. On ne s'approprie pas un territoire circonscrit. Le déplacement est ici constitutif du rapport à l'espace. La localisation ne s'effectue que pour un temps. Elle demeure éphémère.

Par contre, si l'occupation des espaces est plutôt éphémère, elle est généralement assez démonstrative ; les tags et les dégradations étaient assez rares sur les lieux de regroupement adoptés par les jeunes de la première trajectoire. Ici, par contre, les cages d'escalier, les rampes de skate, les lieux occupés par les jeunes sont souvent marqués par eux.

Comment vous voyez le tag ? Qu'est-ce que ça représente pour vous ?

2/ Qu'est-ce que ça représente ?

C'est un moyen d'expression ou... c'est juste un divertissement comme... ?

1/ Ouais voilà !

2/ C'est des empreintes, style tu connais ! Admettons je sais pas moi, je vais pas balancer des noms moi mais je sais pas admettons que c'est marqué « Zoé » sur le mûr, p'tain ben tu sais que l'autre il est passé là tac ! Si on marque un peu tu sais... Le plus qui va bomber, déchirer le mûr ben, c'est lui qui aura gagnér, c'est ça le jeu en fait ! C'est celui qui va en faire le plus partout, partout, partout... Des fois tu vas dans des endroits fumer ton bédou planqué où y a personne, tu vois plein de tags, tiens tu sais que lui est passé là tiens ! Tu vois c'est des petits trucs comme ça, c'est pas grand chose puis après tu peux faire des « possi », tu te mets à plusieurs tac ! Mettons t'es 6-7, tu te formes un petit possi tac comme y a sur Rennes, NSP, KDC, 4DK, TF tout ça !

Et après quand vous revoyez ces gens-là vous vous dites ben tiens j'ai vu un tel ?

2/ Ben ouais j'ai vu un tel mais on est pas beaucoup remarqué. On en connaît quand même quelques uns mais pas tous !

1/ Ouais mais on connaît les plus important quoi !

Vous taggez souvent ?

2/ Euh moi ça va ?

1/ Pas moi !

2/ Ouais c'est tranquille mais je me suis pas encore mis à fond dedans mais on peut me voir par là quoi !

Les analyses sur le tag qui parlent d'une appropriation du territoire sont vraisemblablement erronées, puisqu'on voit, de notre point de vue, que les jeunes qui taggent occupent des espaces de façon éphémère et ne s'y attachent pas. Nous pensons que ces marquages sont, en fait, une pratique qui vient compenser le fait que ces jeunes n'ont pas élu de lieu spécifique, comme nous l'avions vu dans la première trajectoire. Et ce marquage, cette occupation démonstrative des lieux publics correspond, selon nous, à l'affirmation excessive d'une identité en quête d'elle-même et qui cherche à se rassurer. L'idée de murs fixes,

¹⁸ Camy J., Adamkiewicz E., Chantelat P., « Sportifs en vue », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 57-58, pp. 159-163.

destinés aux graffeurs, semblent intéressantes pour les jeunes, mais restent réservées à des « trucs d'assos » que ces jeunes ne maîtrisent vraisemblablement pas.

Sinon tout à l'heure quand on parlait de tag, on marque un peu le truc et par exemple ça vous arrive de tagger dans d'autres quartiers ou pas, tu limites un peu... ?

2/ Ah non justement au contraire il faut éviter de tagger là autrement tu te fais repérer mais par contre dans les autres, en ville partout !

Dans les cages d'escaliers ?

2/ Ouais mais c'est moins vu ! De toute façon, c'est effacé, ça sert à rien ! Il faut savoir les placer pile poil où il faut !

Ca serait bien d'avoir des murs sur lesquels on puisse se lâcher, à Rennes, où t'as le droit de te lâcher ?

2/ Ouais ah ça serait bien mais y a des trucs comme ça, des trucs d'assos qu'on connaît qui font...RCK ça doit être connu à Rennes ça, c'est X qui s'occupe de ça ! Tu connais ?

Une identité en perpétuelle recherche

Ce qui caractérise ce type de trajectoire est la quête d'une identité en évolution permanente. D'un point de vue théorique, on peut rapprocher ce phénomène de la question des rites de marge : dans nombre de sociétés, concernant le passage à l'âge adulte, des rites de séparation assurent le départ des adolescents hors de la sphère maternelle et domestique ; mais, avant que des rites d'agrégation ne viennent enseigner aux novices les secrets de la société et les admettre au sein de la société adulte, une forme de marginalité est admise. Et le plus souvent, la marginalité des adolescents en phase de devenir adultes est régulée par l'ensemble social, et impose en quelque sorte des repères identitaires pour les jeunes marginalisés. On peut citer l'exemple de la région de Quimper où, au XIX^e siècle, deux événements marquaient l'adolescence des garçons et organisaient leur « marginalité » : la première soulerie et la remise du gourdin breton, le penbaz, qui l'intégraient dans la société masculine. Dans la région de Montbéliard, c'était le « droit de reconne », qui donnait la qualité de garçon et permettait d'accompagner en corps une noce, de tirer des coups de fusil aux baptêmes, de participer aux danses, de courtiser les filles. Ces groupements de la jeunesse masculine étaient le plus souvent bien organisés (abbayes de jeunesse, bachelleries, reinages...), et régulaient des pratiques spécifiques aux jeunes « marginalisés », telles que carnavaux, charivaris et divers tumultes...

Ces pratiques accompagnaient et régulaient en fait l'arrivée des jeunes garçons sur la scène publique, leur conférant un statut transitoire et également des rôles sociaux. L'hypothèse que l'on peut faire, concernant les jeunes de cette seconde trajectoire, est que leurs statuts et leurs rôles sociaux sont effectivement marginalisés mais ne sont pas régulés par l'ensemble social, d'où une quête incessante de différence et d'affirmation de soi.

Nous avons pu repérer, également, à travers l'analyse des pratiques sportives, que les statuts sociaux élaborés par les jeunes au sein de leurs groupes de pairs ont un caractère souvent éphémère et indéterminé, qui se manifeste notamment par l'affirmation d'un rejet de la compétition, alors que dans les faits les compétitions sont permanentes mais influent peu sur le statut du jeune.

Notre enquête a montré, de façon évidente, que ces jeunes ont une identité sur la défensive ; le regard de l'autre – celui qui n'est pas du groupe - risque d'être blessant,

insultant. Alors que nous demandions à un jeune s'il faisait un BEP, alors qu'en fait il était lycéen, il nous donna la réponse suivante, pleine d'humour et grave à la fois :

BEP ! ... il me prend pour un psychopathe, lui !

Une période de marge institutionnelle

Cette phase d'incertitude, de relative marginalité se manifeste très souvent par l'arrêt des pratiques sportives institutionnelles ; le retour vers l'institution sportive est une hypothèse qui se situe dans un futur lointain, et correspond, chez ce jeune, à l'avènement d'un possible âge adulte.

T'as arrêté ? Pourquoi ?

1/ Ouais parce que ça me prenait la tête !

Le fait d'aller aux entraînements, les heures... ?

1/ Ouais j'ai arrêté en moins de 17 !

Et toi ?

2/ Ouais aussi !

T'as arrêté ?

2/ Ouais, j'ai arrêté...sport de combat !

Qu'est-ce qui vous énervait ?

1/ Non moi, c'est même pas une question que ça m'énervait ! J'aurais bien continué quoi mais la fatigue ! T'sais quand les matchs sont le dimanche matin et que tu bosses le dimanche matin, ça fait drôle !

2/ Non moi, c'était les ceums (les mecs) !

1/ Autrement le foot moi non même style regarder un match, ça m'intéresse toujours ! je suis pas à fond dedans mais j'aime bien !

Mais maintenant avec ton âge, tu pourrais jouer le dimanche après-midi, t'as pas envie de reprendre ?

1/ Ouais mais c'est chaud ! La flemme quoi ! P't-être plus tard là vers 30 ans quand je me serais bien posé quoi !

D'autre part, le rythme de vie, et notamment les pratiques festives, sont également un obstacle aux pratiques sportives institutionnelles :

2/ Faire du sport !...Non, non mais de toute façon tout le monde ici, c'est tous des sportifs hein ! Les jeunes sont tous sportifs et puis après au bout d'un moment, ils se prennent la tête et ils se prennent la tête parce que tu peux pas t'entraîner, je sais pas moi, t'es obligé de faire des trucs, tu vois, extra foot quoi donc t'es pas obligé de...je sais pas style se lever un samedi matin pour faire un match de foot hyper loin, non il vont faire la teuf le vendredi soir, ça va être dur ou des trucs comme ça ou ils vont être entraînés par d'autres Kums qui vont faire d'autre chose !

Concernant les appartenances des jeunes de cette trajectoire, nous pensons qu'elles ne sont liées ni à la communauté ethnique (quelque soit, bien sûr, l'ethnie d'origine), ni à la communauté résidentielle. C'est généralement la pratique de telle ou telle activité qui fonde l'appartenance des jeunes à leur groupe, sans attachement à un espace particulier (les analyses évoquant la question de la captivité spatiale, pour les jeunes, concernent plutôt ceux de la première trajectoire).

Mais puisque les appartenances s'abstraient du lieu de résidence, on peut parfois parler de communautés universelles, fondées sur une pratique ou un vécu similaires, quel qu'en soit le lieu : on peut parler de « l'internationale des skateurs », des rollers, des rapeurs etc.

Souvent, ces appartenances sont plus de l'ordre du virtuel et ne se concrétisent pas réellement ; là encore, chez ces jeunes, on peut parler d'une identité en décalage avec l'existence concrète.

Et quand vous sortez, ça vous arrive de faire des concerts, des festivals, je sais pas du rap ou des raves, des trucs comme ça ?

2/ Euh ouais moi je vais souvent aux concerts de rap ! Ca j'y vais souvent sinon j'aime bien rapper !

1/ Ouais on y va de temps en temps !

Vous faites du break peut-être ?

1/2/ Euh non !

Cette appartenanc

e à des réseaux de pratique spécifiques à cette catégorie d'âge implique, généralement, que les jeunes s'identifient à leurs pairs, apprennent par et avec eux, sans l'entremise des adultes ; parfois, le mimétisme frôle l'idolâtrie :

2/ Ouais ça tue, j'aimerais bien trouver un boss comme Mathias, ça tue !

Le regroupement par l'appartenance à un réseau universel de la pratique est fondé sur des liens « communautaristes » entre les individus identifiables à ce type de regroupement. Ce type d'appartenance, en dehors de la culture hip-hop, est spécifique des sports de glisse (essentiellement le skateboard et le roller) qui trouvent leurs origines dans ce que Christian Pociello et Alain Loret ont appelé les « sports californiens ». Cette tendance s'inscrit en effet dans la droite ligne de l'« esprit de glisse » dont se revendiquaient, dans les années 50, les surfeurs des plages californiennes. Nées dans le sillage des valeurs contestataires de la *beat generation*, la glisse, plus qu'une activité, un mode de vie contestataire fondé sur la rébellion s'opposait alors plus largement à l'*american way of life*.

Ces jeunes revendiquent volontiers une différence qui leur permet de se justifier comme étant en marge des autres pratiques et du reste de la société. Ils revendiquent d'être hors-jeu, négativement perçus, pour s'inscrire volontairement dans une sorte de « méta-réseau » de la pratique en marge des autres pratiques sportives. Ces jeunes sont dans une situation de forte « inclusion ¹⁹ ». Cette forme de sociabilité ne débouche que très rarement sur un rapprochement avec le monde adulte.

« C'est assez mal perçu !... Ouais et puis, c'est particulier comme esprit, c'est jeune quoi ! C'est pas le bordel mais c'est les fringues quoi, ça fait pas peur mais...ça fait rebelle ! Ca fait rebelle vis-à-vis des autres ! ... C'est pas dans la société donc c'est pas bien !... C'est pas dans les normes donc c'est pas bien !

« C'est pas donné à tout le monde d'en faire !... C'est pas accessible à tout le monde ! Ca dépend des goûts, y en a qui aiment pas du tout ces sports-là ! C'est plus courir derrière un ballon ! »

Le goût de la préservation de l'activité par un nombre restreint est souvent énoncé par ces groupes de jeunes sportifs. Ils entretiennent ainsi une culture de la distinction par la pratique sportive et par la logique du repli sur soi. Le groupe pratique alors une sorte d'entre-soi, dans une logique de conservation, comme le démontre les propos tenus par Eric (16 ans, skate) :

« C'est bien qu'il y ait du monde à en faire mais s'il y a trop de monde à en faire, c'est pas bien non plus ! Si tout le monde peut en faire, c'est pas super non plus ! »

¹⁹ « Dès le moment où il y a une forte inclusion, explique Michel Maffesoli dans *Le temps des tribus*, dès le moment où il y a quelque chose qui me resserre avec d'autres sur un espace donné, cela secrète un processus d'exclusion », et, peut-être par effet secondaire, un désir d'exclusion. Maffesoli M., « Rue, esthétique, socialité », in *Forum*, N° 61-62, septembre-décembre 1992, p. 7.

« ... Des fois, on a des trucs secrets comme ça les autres, ils savent pas faire parce que c'est vrai le roller, c'est pareil par exemple, tu te rappelles le "marché-arrière", y en avait pas beaucoup de gens qui arrivaient à le faire. Maintenant ça devient banal ! »

« Tout en étant indépendant, on est quand même soudé quoi ! C'est un peu à part des autres !... On est une tribu ! Ouais une tribu ! »

Si ici, la clairvoyance de la volonté de distinction est de mise, elle apparaît souvent de façon beaucoup plus euphémisée de telle façon qu'on le fait sans le faire et qu'on le dit sans le dire.

L'inscription volontaire dans une sorte de réseau universel, de « milieu underground » de la pratique est souvent présente chez les jeunes qui cultivent cet esprit distinctif autour de leur pratique même si cela n'est pas formellement explicité en tant que tel. Ainsi, Nicolas (16 ans, skate) évoquant un spot (lieu de pratique), nous donne la clé de la compréhension de cette logique distinctive :

« ... C'est bien, presque personne va là-bas mais bon une fois qu'un groupe de skateurs y va, il passe le message aux autres et ça devient hyper fréquenté après ! En fait, y a une sorte de réseau, on discute même si on se connaît pas, si on se voit pour la première fois, on se dit bonjour, salut ! »

Les jeunes qui se trouvent dans ces groupes composent en s'opposant sans cesse aux autres groupes de pratique. Cette modalité d'appartenance à un groupe s'effectue en se classant à l'encontre des pratiques sportives voisines. Nombreux sont ainsi les antagonismes - parfois exprimés violemment - entre les jeunes faisant du skateboard, du roller, du rink-hockey ou encore du bicross.

« C'est sûr que c'est un sport de rue comme le skate ou le roller mais bon c'est sûr que c'est...c'est plus sophistiqué que le skate et tout !... On n'est pas de la même race que les skateurs ! »
« J'ai jamais parlé avec un skateur ! » Sylvain (14 ans, roller)

« Roller et skate, ça n'a rien à voir ! C'est des fouteurs de merde (les rollers), ils sont pas là pour skater, ils sont là pour foutre la merde ! Ils s'intègrent pas ! Y a jamais les deux en même temps ! Mais en général, ce qui viennent foutre la merde, ils ne sont pas acceptés dans le milieu ! Mais le roller, c'est pas le même esprit non plus ! »

S'opposer et se distinguer d'une autre pratique sportive soude le groupe dans sa logique distinctive et le conforte dans son être. L'excès de singularité caractérise pleinement ce type de trajectoire.

La modalité de regroupement par l'appartenance à un réseau universel de la pratique est accentuée par les jeunes sportifs rencontrés qui aiment à se légitimer en se positionnant comme des instigateurs, des pionniers, des précurseurs de la pratique tout au moins localement. Le refus de l'identique et la volonté de s'inscrire dans une pratique novatrice sont tout à la fois exprimés.

« Ben moi, en fait à l'époque, je faisais du "quad", du roller-skate, du classique quoi ! C'était pas connu un brin ! »

« Tout le monde faisait du roller ici avant ! On a été les premiers à faire du roller après tout le monde s'y est mis ... C'est en train de mourir là ! Le roller, c'était chiant ! Y avait trop de monde à en faire ! Le bicross, c'est encore pareil, ça risque de devenir à la mode ça ! »

Le besoin de se présenter comme des pionniers, des instigateurs de la pratique - au moins au niveau local - est présent. Cette nécessité éprouvée, dans les discours que produisent ces jeunes, nourrit la distinction et l'«esprit du milieu» qu'ils cultivent.

L'apprentissage par la communauté virtuelle

La dynamique visuelle de l'apprentissage est présente dans les groupes se réclamant d'une formation anti-institutionnelle. Cette modalité de l'apprentissage est indéniablement à rapprocher du référentiel médiatique et de la communauté virtuelle. L'apprentissage se réalise par mimétisme, par imitation, par identification et par assimilation lente du référentiel médiatique, dans une sorte de mouvement fonctionnant réellement et imaginativement, comme nous l'explique Maxime (16 ans, break) :

« Pour l'apprentissage, il est vrai qu'on n'a pas de prof donc on apprend tout seul, on apprend en regardant ! On regarde et on essaie de refaire pareil, plus avec les cassettes et les vidéos ! »

« Ca se passe plus par le regard ! Les démonstrations p't'être plus ! »

Il s'agit ici de se former par les différents acquis des jeunes initiés qui sont présents sur les lieux de pratique. Il inspire le respect et constitue un vecteur très intéressant pour le néophyte. Cette modalité d'apprentissage peut se faire explicitement en demandant à l'«expert» des conseils ou sous le mode du non-dit, de façon visuelle et à son insu éventuellement. Il s'agit d'un apprentissage par des groupes de références appartenant à cette communauté virtuelle. Le jeune réalise son apprentissage en le déréalisant en quelque sorte.

Nous retiendrons, pour ce qui nous occupent, que jamais les adultes ne sont concernés par cette transmission des savoirs.

« On regarde les figures...on regarde dans les vidéos surtout quoi et puis, dans les magazines !... Et puis, on regarde les gars qui sont plus fort que nous et après, on se débrouille ou alors on invente mais c'est plus rare ! »

« Y en a d'autres des grands, des fois on rencontre, on sympathise un petit peu et puis, ils nous disent des choses ! »

« On regarde celui qui est plus fort, on les regarde et on apprend, on essaie de faire pareil, c'est pas toujours évident ! »

« Il faut demander au plus grand comment il faut faire, comme ça après rien qu'à regarder, tu peux comprendre ! Nous deux, c'est comme ça qu'on a appris, en regardant et en demandant ! »

Le référentiel « médiatique » est également très important et très présent dans cet univers. Les médias constituent un vecteur suprême de l'apprentissage. Cette modalité de la formation sportive autonome est axée, pour une grande part, sur des images mythiques et légendaires. Un imaginaire social est ici activé, développé et les jeunes font de nombreuses références aux « stars » de chaque sport pratiqué. Les « stars du milieu » ou les « Dieux » comme nous l'avons parfois entendu sortir de la bouche des jeunes ont leur part belle, dans les discours produits.

Les émissions sportives télévisées, les magazines et les vidéos spécialisés sont à compter au nombre des modalités d'apprentissage. Les jeunes revendiquent très souvent leur usage pour leur formation sportive. On a affaire à une analyse très abstraite des figures, des mouvements, qui nous renvoie à notre problématique de l'excès d'analyse.

« C'est à partir de quelqu'un qui en faisait déjà qui nous a filé un magazine. Il nous a rien montré mais après on a développé par nous même ! ... On s'est intéressé de plus près. On a acheté des vidéos. On a un copain qui nous en prêtait, c'est venu comme ça ! Il nous prêtait des magazines, des vidéos plutôt américaines ! ... On s'échange, on se prête les magazines ! Par les magazines, on apprend pas mal, ils te détaillent la technique de telle ou telle figures ! T'as plein de petites photos, ils décomposent... ! »

De tels moyens d'apprentissage sont nombreux : cassettes vidéos, magazines, reportages télévisés, etc. Cette modalité d'apprentissage est à relier aux échanges qui structurent la formation, la pratique et les jeunes entre eux. Les jeunes font une analyse abstraite de ces supports médiatiques. Les jeunes décomposent et décryptent ce qui se donne à voir dans ces supports. Ils les assimilent et font corps avec. Il n'est d'ailleurs par rare de pouvoir observer sur les places publiques, du centre-ville de Rennes, des jeunes rollers ou skateurs qui se filment entre eux à l'aide d'un caméscope qui fournit, dans le même moment où il enregistre, l'image sur un petit écran.

L'échange est également et assurément une constante de cet apprentissage autonome des groupes sportifs en dehors des institutions. Les échanges qui ont lieu au sein des groupes de jeunes structurent et supportent leur formation. Il peut s'agir d'échanges matériels (cassettes audio ou vidéos, magazines...) ou d'échanges symboliques (conseils, tuyaux, démonstrations...).

« C'est ceux qui breakent depuis longtemps qui nous passent des cassettes quoi et puis, nous on les regarde ! »

L'apprentissage en réseau (informel et universel) fonctionne beaucoup chez les jeunes pratiquant un sport de « glisse » ainsi que l'explique Sébastien (14 ans, rink-hockey, roller) :

« Entre copains, y en a qui achètent des magazines alors voilà, ils révèlent à d'autres qui révèlent à d'autres et puis, voilà, ça fait un petit peu une chaîne et puis, tout le monde donne des conseils à d'autres et puis voilà ! »

« En fait, par exemple, on va regarder quelqu'un qui va tenter une figure, ça s'appelle des grandes phases donc s'il fait bien, on fait : "ouais t'as réussi !!!" et tout, lui ça le motive quoi et puis si c'est pas super on voit ce qui va pas, on lui dit ce qu'il faudrait qu'il fasse et tout...pour corriger ses erreurs ! »

Les échanges, au-delà de leur aspect structurant dans la formation, structurent aussi les relations entre jeunes. Ils permettent d'être encore avec le groupe même lorsqu'il n'est plus présent. Hors de la pratique, le jeune s'informe sur la pratique. Il visionne des cassettes vidéos en tout genre sur sa pratique sportive. Il lit des magazines et se projette d'autant mieux dans sa pratique qu'il n'y est plus à ce moment. En cela, nous pouvons parler d'une « sociabilité différée » entre les jeunes. Même absent le groupe de pairs est reconstitué imaginairement et mentalement par le jeune qui par conséquent n'est jamais seul.

Le rejet de la compétition classique

La compétition, pris dans son acception courante de combattre pour la victoire, d'éliminer l'autre n'a pas grand sens pour beaucoup des jeunes sportifs rencontrés²⁰. Malgré cette horreur compétitive, il y a bel et bien classement des jeunes entre eux mais ils se classent davantage par le sexe, la pratique, l'appartenance à un groupe singulier de pairs, etc. Cette dimension du refus de la compétition est récurrente dans les entretiens.

Trois éléments sont, pour nous, à souligner :

- **le rejet apparent de la compétition est un facteur de rejet de l'institution sportive ;**

- plus fondamentalement, il montre que **le classement social opéré selon des règles imposées par les adultes ne fait pas sens ;**

- enfin, la forme de compétition pratiquée par les jeunes montre qu'ils **recherchent des statuts éphémères, sur lesquels on peut toujours revenir**, en revenant sur ses erreurs, en réussissant la figure etc. Le statut de perdant, l'erreur que l'on a commise doivent toujours pouvoir être contestés.

« Je sais que y a des sports ou c'est la priorité (la compétition) Y a certains sports ou je fais de la compétition et puis là, le roller, c'est plus comme ça ! C'est plus pour le plaisir personnel quoi ! »

« J'avais peur pour la compétition ! J'aimais pas trop ! »

« Moi, j'avais pas vraiment envie de faire de la compétition mais bon je le faisais quoi mais à la fin, je préférais patiner devant chez moi, j'en avais marre du prof ! »

« Je faisais du tennis. J'en avais ras-le-bol des matchs, des tournois et des compétitions ! A la fin, t'en a tellement marre que t'arrête !... Le skate, c'est pour le plaisir quoi ! »

« Les clubs, c'est trop souvent l'esprit de compétition ! C'est la seule chose qui compte, gagner ! C'est lassant ! Je fais pas du sport que pour ça ! ... Certains clubs, c'est que ça...tout ce qui compte, c'est la compétition, c'est une machine à fric ! »

« ... Nous on le fait pour nous quoi à la base du roller hein ! On le fait pas pour être les champions du monde quoique ce soit ! »

Le refus de la compétition peut aussi avoir lieu chez un jeune qui fait coexister une pratique sportive de façon sérieuse dans laquelle il fait de la compétition en club et une pratique hors club uniquement pour le plaisir.

« Le basket, c'est sérieux !... A côté, je voulais un truc que je fasse en libre mais juste comme ça pour m'amuser et pas me prendre la tête, avec les copains... ! »

« C'est des p'tits jeux entre nous !... C'est surtout pas une compétition, ça reste un jeu ! On cherche pas à être meilleur que l'un ou l'autre, c'est vraiment pour le plaisir, pour s'amuser ! Si y en a un qui est meilleur que moi ben t'en mieux pour lui mais...je suis pas jaloux ! je fais des compétitions avec le tennis mais c'est pas pareil ! C'est pas le même esprit ! »

²⁰ Compétition : *cum petere*, qui signifie chercher ensemble, est l'étymologie latine du mot compétitivité.

Le groupe de pairs a toute son importance dans l'explication de la pratique sportive auto-organisée. L'anonymat qu'il peut y avoir dans le club sportif est mis en lumière par les jeunes rencontrés.

« J'ai quand même envie de pouvoir faire ce que je veux et d'être avec qui je veux ! »

« Le basket, j'y allais pas tout le temps. J'étais pas bon !... Et après tu te fais chambrer quand t'es pas bon alors tu finis par arrêter et tu préfères être avec tes vrais potes !... Retrouver tes potes, c'est essentiel ! »

« ... Et puis ici, on connaît tout le monde ! On est entre nous, c'est pas pareil ! »

« ... Le plus important, c'est d'être ensemble ! T'as une complicité qu'il y a pas dans le club ! »

Très peu parmi les jeunes rencontrés pratiquent la compétition en club ou hors club et ceux qui la pratiquent ne la font pas simplement dans une optique de victoire, de gains, d'élimination de l'autre. Les jeunes accordent d'autres valeurs et d'autres finalités au sport que la compétition. La priorité est donnée au jeu, au plaisir, à cet hédonisme-ludique, à ce jeu sportif pratiqué pour lui-même, pour soi et comme occurrence pour se retrouver entre copains.

Le score produit de la disqualification. Il désigne un gagnant et un perdant. C'est un critère d'attribution de l'excellence. Hors les jeunes rejettent massivement cela. La compétition est très souvent assimilée au club sportif. Le score compte pour ainsi pas pour ces jeunes, comme nous l'explique Fanny (14 ans, basket), le score n'est pas une finalité :

« On compte pas vraiment les points ! On fait des paniers comme ça ! »

« Oh non, non, non !! Nous, on compte comme ça, non et puis, à la fin, on dit qui a gagné et tout ça mais ça change par rapport aux équipes donc non, c'est surtout pas pour le score, c'est juste pour en faire comme ça ! »

L'objectif du jeu sportif est clairement affiché par les jeunes. Le jeu donne du plaisir et s'effectue dans la convivialité, le respect de l'autre et le refus de l'excellence en soi. On préfère bien davantage l'équité dans le jeu et l'attribution d'un statut toujours provisoire et qui se modifie aisément.

« On recherche tout sauf la compétition ! C'est le jeu, le loisir...le plaisir de jouer, y aucun esprit de compétition ! On est tous sur le même pied d'égalité ! »

« On cherche pas à être meilleur que l'autre, c'est vraiment pour le plaisir, pour s'amuser ! Si y ne a un meilleur que moi, ben t'en mieux pour lui mais...je suis pas jaloux ! Enfin, pour moi, ce qui compte le plus, c'est être ensemble quoi ! Moi, j'te dis la compétition, je m'en fout parce que c'est pour moi alors la compétition... ! »

« C'est pour soi-même quoi alors que en club, c'est être le meilleur, le meilleur, être le premier en tête de liste ! »

« Oh non ! Y a pas vraiment de compétition ! C'est pour le plaisir avant tout je crois ! »

Ce qui est mis en avant dans le sport et dans le jeu, c'est davantage la réussite individuelle qui donne sa satisfaction. Une vision hédoniste s'empare des jeunes. Le sport permet aux jeunes de s'éprouver et non pas de se classer.

« Quand on réussit une figure, là c'est bien ! C'est important ! Ca procure du plaisir et puis, on est content pour soi ! Peut-être que tout le monde s'en fout mais on a réussi ! »

Si des fois on s'track quand on fait des compétitions, on s'track ouais : ouais moi, j'ai fini une place devant toi euh ! Ouais on s'track mais c'est juste en rigolant ? C'est cool !

L'identité par les marques

Comme nous l'avions évoqué pour les adolescents, l'univers de la consommation est très attrayant et les vêtements de marque sont constitutifs de l'identité juvénile :

Les marques : ça veut dire qu'on trise-mé (maîtrise). Tu maîtrises la situation. Si t'es habillé street center noz, on te massacre ici.

On s'en fout, mais c'est la qualité ; ça dure plus longtemps ; c'est une manière de s'exprimer. (s'expriment en arabe avec des anciens).

A contrario, lorsque les moyens financiers et donc les vêtements de marque viennent à faire défaut, il y a un risque d'exclusion pour les jeunes, qui se traduit par un repli sur soi et un argument supplémentaire pour se distinguer, et acquérir par des moyens illégitimes des biens précieux pour les identités :

1/ Ouais t'sais quoi quand on était petit quoi franchement quand on voyait les autres, je veux dire habillés Adidas, toi t'avais pas des Adidas, t'avais des Mika ou des trucs comme ça quoi mais maintenant là t'sais quoi maintenant je nique tout quoi, je me fais trop plaisir parce que je sais...mais c'est dur hein j'veux dire quand on est à l'école...je réfléchis et je me dis ça doit être trop dur pour les parents ! C'est pas avec un petit salaire que tu vas faire quelque chose quoi donc tu peux pas faire plaisir à tes mômes !

2/ Faut faire quoi, si t'as pas de tunes ?

1/ j'veux dire quand t'es petit, tu vole, tu fais tout ce que tu peux pour trouver un peu de tunes ?

Ici, la tenue vestimentaire et l'allure doivent permettre aux jeunes de pouvoir s'identifier facilement, même à distance. Ces jeunes se reconnaissent par leur excès de singularité esthétique. Il s'agit par la tenue vestimentaire et les codes que les jeunes placent plus ou moins implicitement d'avoir une possible identification de l'autre.

« On est toujours comme ça ! Bon c'est sûr c'est en rapport avec le skate, c'est toujours pareil ! ... Les pantalons larges ? Ouais c'est préférable ! C'est plus agréable, t'es plus à l'aise parce que si tu fais de figures avec un truc moulant ! »

Les vêtements sont souvent appréhendés comme un complément d'âme et un supplément d'être apporté à la technique et à la performance sportive. Les jeunes revendiquent également ces vêtements pour leur qualité et pour leur esthétique mais au-delà de ces justifications, l'on peut émettre l'hypothèse que ce qui compte le plus, c'est donner l'impression d'intégrer la société de consommation.

« Et même, elles sont assez différentes des autres pompes ! Bon, c'est sûr c'est cher mais bon faut voir qu'il y a une sacrée différence de qualité mais bon c'est cher ! »

Le besoin d'être vu

Les jeunes revendiquent bien souvent une forme de visibilité de leur pratique. Comme nous l'avions vu à propos des tags, on peut penser que ces identités en construction constante s'affirment à travers le regard des autres. Alors que dans la première trajectoire, la sociabilité s'installait dans des lieux fixes, sans démonstration excessive, ici les jeunes sont démonstratifs : la politisation de leur existence passe moins par la négociation que par la provocation. Le regard des passants n'est pas contingent, mais il encourage, il suscite des

vocations et des prises de risque afin de valoriser sa pratique sportive. On la « théâtralise » en quelque sorte. On lui donne consistance. On donne ainsi à voir des prouesses techniques, corporelles et esthétiques.

*« ...Les gens qui passent ici ouais, c'est agréable ouais ! Ils s'arrêtent et tout ! Ils regardent et tout ! »
« Des fois, y a un monsieur qui regarde souvent, sinon y a des gens qui passe ! Ils admirent, ils regardent ! »*

L'intérêt que les gens peuvent accorder à la pratique sportive des jeunes dans des lieux ouverts suscite de l'enthousiasme. Le regard porté sur eux lors de représentations ou de manifestations aident les jeunes dans la valorisation de leur pratique sportive.

« C'est bien ! Ca te motive un peu toi quand t'es fatigué ! Tu sais, tu vois, tu regardes, tu vois s'ils connaissent en même temps le sport ! ...C'est spectaculaire déjà comme discipline, je pense ! C'est beaucoup là-dessus quand même ! »

« C'est bien parce que quand tu fais un spectacle, il y a des gens, ils te disent : "ouais, c'est bien !"'. Ils veulent apprendre aussi... ! »

« Ouais c'est bien (manifestation comme le forum des cultures urbaines) ! C'est bien, ça peut motiver en plus ! »

« Si t'aime ce sport, ça te procure du plaisir d'en faire et des fois de le montrer à des gens puisque des fois y a des gens qui restent te regarder donc ça te fait plaisir ! »

Les relations avec les filles

Les relations entre les sexes sont, là encore, une occasion de se distinguer et, parfois, de s'échapper du quartier ; mais ce qu'on lit, ici, c'est surtout une amertume, une difficulté à négocier avec l'autre sexe. On s'écarte d'emblée des rencontres possibles, par principe d'insatisfaction, pour se projeter dans un ailleurs très hypothétique, avec l'espoir d'une mobilité sociale.

Tu sais c'est quoi les nanas ! Tu t'habilles en costard, tu t'la tchaches, tu sors ta belle montre, t'as du bedo, t'as de la tune, tu sors les billets et puis voilà ! Mais ça c'est les zoulettes ! On parle bien des zoulettes, on parle de meufs de quartier là.

Zoulettes pour vous c'est les meufs de quartier ?

2/ Ouais mais partout !

1/ Mais même en ville ! Les meufs de ville, elles se la jouent trop quoi franchement, c'est de la folie ?

2/ Ouais zoulette, c'est la meuf tu sais hyper spé, c'est une pétace, tout ce que tu veux !

1/ Celle qui porte des compensées !

2/ Ben ouais c'est des femeu qui vont je sais pas quoi...Mais nous tu vois on cherche de la pure, c'est pour ça qu'on traîne le jeudi soir en ville, ça, soirée étudiants, on se fend bien la gueule franchement !

Des responsabilités limitées

Cette quête constante d'identité, et cette insistance sur le groupe de pairs, qui implique des difficultés à négocier avec toute altérité, s'accompagnent d'une difficulté, chez les jeunes de cette trajectoire, à émerger à la responsabilité. Tout se passe comme si les aspects

identitaires, en constitution permanente, impliquaient la limitation des prises de responsabilités.

On peut penser, tout d'abord, que les jeunes de cette trajectoire assument peu de responsabilités dans l'univers domestique. Comme nous le verrons avec les familles, la délégation et la confiance seraient plutôt accentuées pour les jeunes de la première trajectoire, et inversement pour les seconds. On voit, ici, que les conflits entre générations et l'absence de confiance à l'égard des jeunes sont sans doute un obstacle à leur structuration :

Comment vous voyez ça, entre la famille, le travail, les amis ? Déjà avec la famille comment ça se passe pour vous ?

2/ Moi, c'est chaud ! C'est un peu tendu quoi ! Ça se passe !

1/ Moi, ça va !

D'après-toi pour quoi c'est tendu ?

2/ Pourquoi c'est tendu ? Ben...je sais pas trop en fait...pourquoi c'est tendu...Je sais pas...je dois faire des conneries, je sais pas ! Ouais non mais c'est normal hein, bon c'est comme chez tout le monde hein c'est clair ?

Ainsi les jeunes de cette trajectoire, vraisemblablement peu structurés par leur communauté, sont attirés par d'autres cultures où les valeurs sont plus fortement marquées ; on se référera à ce qui a été dit à propos de l'ethnicité urbaine. Ici, les valeurs de la communauté arabe sont érigées en exemple.

Nous pensons que, **ce qui fait défaut à ces jeunes, c'est l'échange avec les autres générations, et l'affirmation, par les adultes, d'un point de vue qui s'impose**, et auquel ils pourront se confronter.

Tout à l'heure, tu parlais de la religion sur le quartier qui était vachement importante, pour vous c'est important ou pas, vous croyez en quelque chose ?

1/ Ouais moi franchement ouais !

2/ Tu sais moi je connais l'histoire par cœur, je connais tout là-dessus mais tu sais moi j'y crois, je suis convaincu sur l'Islam !

Ca représente quoi justement l'Islam ?

2/ Je suis pas un musulman, je suis pas convertit, rien mais je dis franchement j'y crois, c'est vrai, c'est clair ! Y a trop de trucs qui ont été dits, c'est pas possible !

1/ Ouais mais bon, tu fumes et tout le monde ça la fait pas avec les rebeus !

2/ Ouais tu sais franchement les rebeus ici, ils fument pas !

Concernant les prises de responsabilités, on voit que ces jeunes semblent condamnés à ne rien faire ; se pose la question de leur reconnaissance sociale, et de leur prise en charge par l'adulte ; comme pour les jeunes de la première trajectoire, on revendique un lieu pour se regrouper. Pourtant, des expériences difficiles pour les institutionnels montrent que la propre prise en charge de locaux, par les jeunes, n'est pas toujours possible. Et l'inactivité, l'absence de rôle à jouer dans la cité implique, pour ce jeune, de faire « des coups de vice » :

1/ Je sais pas moi je dis une salle ! Il faut une sorte de foyer quoi parce que moi je vais te dire franchement depuis qu'on est petit, nous est toujours dehors en train de galérer sur des marches quoi ! Nous on a jamais vu style aller à la neige, des trucs comme ça hein !

2/ Pas moyen !

1/ Tout le temps sur les marches ! Avant nous c'était tout le temps de nos vacances, on le passait, on avait aucun loisir, c'était sur les marches sans arrêts quoi et on y est encore sur les marches alors !

Et c'était dû à quoi ça ?

1/ Mais y a rien à faire hein !

2/ Condamné à rien faire quoi... si, à faire des coûts de vice et puis...c'est tout ce qu'il y a à faire !

Méfiance et défiance à l'égard des institutions

Ici, la distance à l'égard des institutions est accentuée. Alors que la première trajectoire montrait des jeunes acceptant la présence institutionnelle, la revendiquant parfois, on a affaire ici à un rejet pur et simple. Les adultes représentant des institutions sont, en général, perçus comme des « balances ». On ne saura pas de quoi se protègent des jeunes, peut-être du business, mais nous pensons que c'est leur « marginalité » revendiquée qui est en butte au regard des institutionnels. C'est vraisemblablement un principe fondateur d'identité, l'accentuation du principe de distinction qui est à l'œuvre ici. Cette période de marge n'est pas régulée par le monde adulte, et ces jeunes revendiquent une marginalité souvent illusoire, qui participe de leur construction identitaire.

Qu'est ce que vous pensez des correspondants de nuit ?

Les correspondants de nuit : c'est des balances.

Les flics, vous les voyez ?

Ils franchissent même pas la ligne là ; ils ont pas intérêt.

(passant qui passe : silence).

Qu'est-ce qui manque, sur le quartier ?

Un club où y a pas de balance.

Dans cette absence de dialogue avec le monde adulte, on voit que les jeunes n'acceptent pas de s'organiser, pour se structurer en associations par exemple. En fait, aucune responsabilité individuelle n'émerge. Le groupe est structurant, mais il ne peut dialoguer par l'intermédiaire d'un « chef de file », comme nous l'avions vu pour l'autre trajectoire. La responsabilité reste collective, et toute idée de montage institutionnel est écartée.

6 : *Ben ouais ça vient pas comme ça, bon on a quelque bon rapports avec certains individus comme ça mais c'est tout tu vois. Nous on s'en fou de la boxe et tout ça tu vois, nous ce qu'on veut c'est avoir la salle le soir c'est tout*

5 : *C'est tout ce qu'on demande*

6 : *Eux ils essayent de faire... nous c'est est ce qu'on peut avoir la salle le soir ? C'est oui où non, pas besoin de faire un réunion inter galactique, nous si on a la salle après on se démerde, on se cotise tous, on achète des merguez tout ça on se fait des petites grillades nous c'est ça qu'on demande tu vois, on fait chier personne. Tu demandes la salle, ils te disent oui mais il faut demander à l'APRAS, au conseil général nana...*

Ce que tu dis là, c'est le fait d'être ensemble, c'est le groupe qui compte ?

6 : *Non il y a d'autres gens qui viennent, plus des amis qu'on connait, parce que le problème c'est qu'il veulent un responsable mais il n'y a pas de responsable, on est tous responsable après c'est entre nous quoi...*

Et par exemple l'idée de monter une association avec des potes et monter un truc ensemble !

1/ *Ouais bof !*

2/ *Tu vas pas te nourrir avec ça hein !*

Et vous structurer en association, ce serait pas intéressant ?

Si, ouais, mais il faut qu'il y en ait un qui s'en occupe à fond ; il faut que ça l'intéresse. Nous, on a autre chose à faire.

Une fois encore, on note que les jeunes rejettent la stigmatisation dont ils peuvent faire l'objet :

2/ Y a plein de keufs ici hein, là en ce moment, ils nous voient !
 1/ Ils ont trop de...
 2/ Là, ils nous voient en ce moment !
 Justement comment vous les percevez vous les flics ?
 2/ A force de venir les fenêtres on les connaît hein ! Style là dans la tour là y en a un là, je sais plus à quel étage, là, celle-là où on est y en a, en face, celle-là...y en a partout quoi !
 Vous avez l'impression d'être surveillés ?
 1/ C'est même pas question de ça ! C'est normal, je veux dire, ils font leur travail comme tout le monde quoi...
 2/ Filmé, photographié ! (rire)
 1/ Mais certains y a des limites, tu te dis qu'y a des limites quoi ! Les gars, ils vont nous fouiller quoi...
 2/ Sans arrêts quoi !
 1/ Quand tu te fais fouiller trois fois dans la soirée, c'est bon quoi !
 2/ C'est bon quoi, faut arrêter ! C'est abuser !
 1/ je veux bien croire qu'ils font leurs contrôles de temps en temps quoi mais peut-être pas tous les soirs quoi !

La seule passerelle envisagée avec le monde institutionnel relève plutôt de la consommation d'activités, à condition que les intervenants soient du quartier :

Sinon vous voyez les éducateurs du Relais des fois ?
 1/2/ Ben ouais !
 Comment ça se passe avec eux ?
 2/ C'est tranquille !
 1/ Y a plusieurs Relais quoi, y en a un à Cloteaux... !
 2/ C'est des mecs du quartier souvent ! A Suède, y a pas mal des jeunes du quartier quoi qui sont plus vieux quoi, qu'on connaît ! Ben ouais, c'est tranquille ! Sinon aux Cloteaux, c'est un vieux un moustachu !
 Et ça va avec eux ?
 2/ Ouais ça va, ça se passe ! Ils font des choses pour nous style on va à Paris à pas cher, des trucs comme ça !
 Vous avez fait des trucs comme ça ?
 2/ Ouais, tu paie 60 francs, la journée, les 2 jours, tu pars là-bas !...Si, si c'est tranquille...parce que ce qu'y a à faire, c'est de la merde parce que partout la ZUP tout ça, y a eu trop...c'est le métissage qui est trop, c'est normal que ça pète les plombs ?

Le rejet et le refus en bloc de l'institutions sportive

Dans le même ordre d'idées, cette trajectoire constitue un phénomène de contre-identification institutionnelle. Le rejet du club sportif est massif et sans alternative. L'institution sportive, dans son ensemble, est montrée du doigt et les valeurs traditionnellement véhiculées par cette dernière sont dénoncées. Cette identification anti-institutionnelle correspond bien souvent à une expérience négative en club.

« Moi, j'ai fait du foot, du hand, j'ai fait un peu de hockey sur glace et du basket mais ça n'a jamais duré trop longtemps...à cause des clubs ! Je trouve ça nul à chier les clubs, d'aller le mercredi à l'entraînement et le samedi faire un match !...Ouais ! A la fin, ça me faisait chier donc j'y allais plus...On dépendait d'un groupe...J'en avais ras-le-bol à la fin ! Quand t'es dans un club, moi par exemple, je faisais du hand, t'arrives pas à marquer un but, ben tu te fais chambrer ! Je sais quoi mais bon tu rentres pas une figure (en skate), tout le monde s'en fout quoi ! »

De la même manière Béchir (14 ans, football) et ses copains relatent leur expérience négative qui les a écœurés des clubs ; la statut conféré par l'adulte n'est pas accepté, surtout s'il est déclassant et mène à « faire de l'air climatisé » sur le banc de touche !

« Moi aussi j'ai fait du basket mais j'ai arrêté et je reprendrai quand les poules auront des dents ! » ; « Lui, il a arrêté (le basket en club) parce qu'on lui faisait jamais de passes aux matchs...parce qu'il était trop petit pour smatcher !... Il faisait de l'air climatisé sur le banc ! »

Nicolas, comme Béchir, a fait une expérience négative en club qui l'a stigmatisé dans sa trajectoire sportive et l'enferme sur cette représentation de l'institutions sportive. Très souvent, le refus en bloc de l'institution traduit un désir de se prendre en charge et d'éviter la relégation, l'exclusion.

Le rejet et le refus en bloc de l'institution sportive peuvent aussi s'exprimer par la dénonciation d'une contrainte (horaire ou financière) qui rebute fortement à exercer une pratique en club. Vincent (16 ans, bicross) donne son témoignage des contraintes coercitives inhérentes aux clubs sportifs :

« Vaut mieux être libre et tout...en plus, y a un professeur, c'est chiant un professeur ! Vaut mieux en faire tranquillement que d'avoir tout le temps un professeur qui te dit ce qu'il faut faire !...Ouais, ça c'est des contraintes, des horaires et tout on n'est pas libre ! »

Vincent positionne et définit sa pratique par opposition au club sportif. L'évitement des contraintes traditionnelles est fréquemment mis en avant au cours des entretiens avec les jeunes. Le rejet du découpage temporel institutionnel (entraînements, matchs, créneaux horaires..) est bien souvent avancé de même que le refus de l'encadrement par des entraîneurs qui sont alors définis comme des « entrepreneurs de morale »²¹. Dès lors, le contrôle de tous les paramètres de la situation est revendiqué ainsi que le choix de l'indétermination temporelle et la recherche de liberté justifiant le refus de l'attachement et de l'affiliation à un club.

La justification du refus ou du rejet du club sportif relève aussi parfois de l'inextricable ou encore de l'ineffable. L'inutilité du club est alors mise en avant comme pour condamner quelque chose dont ne connaîtrait finalement pas les ressorts et que l'on aurait tout autant de mal à justifier et à expliquer, si tant est qu'un jeune est à justifier le fait qu'il fasse du sport hors d'un club. Ainsi, Sylvain (14 ans, roller) se brouille lui-même dans son discours :

« Oh ! Ca m'intéresse pas et c'est trop cher de toute façon !... De toute façon, ça change rien ! Non parce que si tu prends la rampe ou le club, c'est la même chose ! »

De même, Patrick (16 ans, roller) s'emmêle dans ses propos parlant des clubs de roller auxquels il n'a jamais adhéré ; on perçoit un jugement fondé une méconnaissance du club :

« Les clubs, c'est moisi quoi ! Je sais pas... parce que non...enfin non, y a une association mais (il souffle)... ça apporte pas grand chose quoi en fait ! Ou alors ouais comme il dit, y a des heures d'entraînement et puis après on se démerde mais même les heures d'entraînement, y a pas d'entraîneur ! Y a rien ! Ca sert à rien ! Y a pas de clubs ! »

En filigrane de ses assertions apparaît bien vite la volonté chez ces groupes de jeunes sportifs auto-organisés, la volonté de faire du sport autrement, ce qui les conduit à se positionner, parfois violemment, aux antipodes de l'univers institué des sports. Ils ne parviennent alors pas toujours à exprimer clairement leur représentation du club sportif. Plus

²¹ Terme emprunté à Howard S. Becker parlant des personnes qui créent les normes et qui les font appliquer, *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, Paris, Ed. A.-M. Métaillé, 1985 (pour la traduction française), p. 171

qu'un refus catégorique bien souvent, les éléments se mêlent et les jeunes bercent eux-mêmes dans l'incompréhension, face à l'institution qu'ils perçoivent négativement.

L'évitement des contraintes et de la régulation coercitive du club sportif

Les temporalités traditionnelles des clubs sportifs sont pointées du doigt par nombre de jeunes rencontrés. Le découpage institutionnel devient synonyme de contraintes et provoque chez les intéressés, lassitude et ennui entraînés par la routine et les multiples aspects astreignants du calendrier du club. Aussi nous dit Eric (16 ans, skate) :

« ... Le fait d'appartenir à un groupe, je sais pas... L'idée de liberté peut-être aussi ! Je trouve ça nul à chier les clubs, d'aller le mercredi à l'entraînement et le samedi faire un match ! ... Ouais voilà, y a pas d'entraînements, y a pas de jours particuliers ! Tu peux faire ce que tu veux ! On est indépendant ! On fait ce qu'on veut quoi ! On gère tout ! Je crois qu'il y a rien de régulier, c'est jamais pareil, chacun fait ce qu'il veut ! ... Ouais à la fin, j'y allais plus... On dépendait d'un groupe, je pense que c'est ça, toujours dépendant ! »

« C'est un sport libre, on peut en faire où on veut, c'est ça ! Y a pas de contraintes d'horaire ! En club, on aurait des contraintes encore ! Des contraintes horaires et tout, on n'est pas libre ! ... Là, on est libre d'en faire quand on veut !... Je crois que c'est la liberté, on n'a pas de contraintes ! »

« ... Y a pas de consignes à respecter. Dans un club par exemple, tu dois venir à deux heures à l'entraînement, t'es à deux heures... ! Ensuite, tu dois suivre les consignes et tout... ! Donc là, tu fais ce que tu veux quoi ! Si t'as pas le temps, tu peux passer plus tard, tu vois, c'est mieux déjà ! »

Quand les jeunes sportifs auto-organisés présentent un rapport au temps discontinu et circulaire (détente, hédonisme et ludicité), la pratique en club renvoie à une conception uniforme et linéaire du temps (le progrès).

L'évitement des contraintes institutionnelles, le refus du découpage temporel institutionnel (entraînements, matchs...), la rigidité des clubs et surtout la rigidité des horaires sont mentionnés. La recherche de liberté est alors évoquée pour justifier la rupture avec les séquences temporelles du club sportif. Presque tous les groupes rencontrés mentionnent la rigidité du club sportif.

De même, les équipements installés dans l'agglomération rennaise en accès payant paraissent aux yeux des jeunes très contraignants. Les jeunes évaluent ces structures comme contraignantes, obligeant la plupart du temps à une adhésion qui les fixe, les rive à un endroit particulier de la ville. Or, la mobilité est une composante essentielle des groupes de jeunes sportifs rencontrés. Brice (21 ans, skate), évoquant l'accès aux skateparks, confirme cette caractéristique :

« Il faut prendre une licence à l'année et après chaque fois que tu viens, il faut encore payer...Donc ça veut dire que ça t'oblige à venir tout le temps au même endroit ! Je préfère aller à droite à gauche et en faire là où je veux ! Je suis plus libre !

Cette tendance correspond à des jeunes qui n'arrivent pas à composer avec l'institution. Ils n'arrivent pas à réinvestir ce qui leur est donné et buttent contre ce qu'ils perçoivent comme la logique du club sportif.

Le refus des « entrepreneurs de morale »

Nous l'avons évoqué plus haut, les entraîneurs font souvent l'objet de récriminations. Ils sont directement assimilés aux clubs et représentent les régulateurs coercitifs de la

pratique. L'expérience négative au sein du club leur est souvent reproché. Les jeunes refusent ici d'être pris en charge par l'univers adulte. La socialisation s'effectue par le groupe de pairs et non par l'adulte avec lequel on pose une barrière, une frontière distinctive de son être ensemble.

« ... C'est chiant un professeur ! Vaut mieux être libre et tout que d'avoir tout le temps un professeur qui te dit ce qu'il faut faire ! ... Nous, on est libre... parce qu'au moins si on a envie d'en faire, on en fait et puis si on n'a pas envie, on n'a pas envie mais on est pas obligé quoi ! Y a personne qui nous oblige à monter ou à descendre de vélo ! »

Le refus de se faire encadrer et contrôler devient d'autant plus aigu que le jeune a connu une expérience négative en club. Là encore, c'est la statut conféré par l'adulte qui semble rejeté :

« J'en faisais depuis 5 ans, c'était assez (patins à roulettes) !... C'était un peu pénible des fois ! J'aimais pas le prof !

Le refus des entrepreneurs de morale est souvent suivi d'un refus de la prise au sérieux de la pratique.

*« C'est chiant dans un club, c'est que t'as pas le droit à l'erreur... ! »
« Moi, j'ai envie d'être assez libre quand même parce que des fois, j'ai envie de faire quelque chose, des fois j'ai pas trop envie, des fois j'ai plutôt envie de rouler comme ça alors que si on est en cours avec le prof, on est obligé de faire des figures, on n'a pas envie ! »*

Le refus de l'encadrement et des entrepreneurs de morale se justifie par le besoin de l'indétermination dans la pratique. L'instabilité et la liberté dans la pratique sont le lot quotidien que recherchent la majorité des jeunes sportifs rencontrés mais plus que tout ce qui est ici rejeté, en filigrane, c'est le classement par l'adulte. Ces jeunes refusent le classement, la définition par les autres

L'inutilité du club sportif

Souvent décrié, le club sportif semble ne revêtir aucun intérêt pour certains jeunes qui s'adonnent à une pratique sportive sur des équipements en accès libre subventionnés par la Ville de Rennes. On voit que ces jeunes aspirent à être pris en charge matériellement, comme si la reconnaissance par le monde adulte passait par de l'équipement, du consommable, sans l'encadrement qui l'accompagne généralement.

« ... De toute façon, ça change rien ! Non parce que si tu prends la rampe et tu prends le club, c'est la même chose !

« Comme à Rennes, y a pas mal d'endroits où y a des trucs à la limite, c'est vrai que t'as pas trop besoin d'être en club ! Tu peux venir là librement en faire partout donc euh !

« Nous y a un club mais y a juste des tremplins, y a pas d'entraîneur et ça sert à rien donc euh voilà ! »

Les jeunes se positionnent dans une logique du refus de l'adulte qu'ils justifient par l'inutilité du club sportif. Ces jeunes optent pour se prendre en charge eux-mêmes. Le club sportif devient inutile puisque la socialisation s'effectue seulement par les pairs.

L'obsolescence des clubs sportifs

Face aux nouvelles formes de pratiques sportives, le club traditionnel revêt pour certains jeunes un caractère désuet qui vient corroborer la polarité précédente, à savoir l'inutilité du club sportif. Il s'agit bien souvent dans ce cas de l'inutilité du club sportif en terme d'apprentissage. On dénonce l'obsolescence des clubs et leur incapacité à se régénérer. On aurait là une demande inopérante faite par les clubs sportifs.

« Même de toute façon, le roller tu peux pas apprendre en club ! Même au Rapt (club de roller), même dans d'autres salles... on n'apprend rien ! »

« ... Parce qu'ils étaient trop nul en club ! Non, mais c'est vrai, on progresse pas ! »

« Il vaut mieux apprendre tout seul... On fait ça comme on a envie, où on veut et on change parce que de toute façon pour le moment, les formations qu'ils proposent, c'est pas terrible ! »

« Comparé à d'autres sports, enfin faut, c'est les sensations qu'il faut ressentir ! Y a pas de techniques proprement dit enfin si on peut t'apprendre à freiner un peu, faire des virages, quelques trucs comme ça ! »

L'apprentissage des nouvelles formes de pratiques sportives passe par l'identification, le tâtonnement, le ressenti personnel, faute de structures d'accueil adapté à l'apprentissage.

Parfois, les jeunes mettent l'accent sur l'obsolescence de l'institution sportive en général ou encore sur les problèmes d'évolution de leur pratique engendrés par l'incapacité des pouvoirs publics à comprendre des nouvelles formes de pratiques sportives.

« Les clubs, c'est moisi !... S'ils nous faisaient des grands skateparks, des bons skateparks pour tous quoi... Eh ben, on irait plus faire chier les gens et tout quoi et c'est ça qu'ils comprennent pas !... C'est les clubs qui sont pas adaptés ! Le jour où y aura un bon club où y aura un bon skatepark et qui faudra s'affilier à un club moi, je m'affilierai au club mais pour l'instant les clubs, ils font rien donc ça sert à rien d'aller dans un club qui fait rien ! Ça sert à rien ! Ça nous mène à rien !... Ça nous mène à payer une licence pour rien ! »

L'inadaptation actuelle des clubs en termes d'apprentissage de certaines pratiques telles que le roller est fréquemment relevé par les jeunes rencontrés au cours de l'étude.

Les critiques dressées par les jeunes à l'encontre du club et de l'institution sportive sont sévères mais riches d'enseignement. Elles mettent en exergue une réalité de l'univers sportif français fédéré qui est sa difficile restructuration. Le club sportif est appelé à évoluer et à tenir compte des nouvelles formes de pratiques sportives.

De même, les sollicitations qui sont faites par les jeunes, au niveau des équipements questionnent les acteurs de la vie publique locale.

« Non, moi un club ça m'intéresserait pas mais ce qu'il faudrait, c'est un skatepark parce que les street, c'est bien mais j'ai skaté une fois sur un skatepark et c'était... je sais pas... une autre sensation parce que quand même tous les modules, des barres, des tremplins, ce que tu trouves pas... enfin ce que tu trouves pas tout prêt en street, là tout est réunis ! »

Les jeunes ont parfois le sentiment d'être incompris par l'institution sportive représenté au niveau local et de buter contre un mur. Le refus du dialogue est alors mis en exergue.

« Ca dépend ! Tu vois, à Aix par exemple, ils ont un super truc quoi, c'est tout en béton, c'est le truc, il va pas bouger quoi et la ville a foutu plein de tunes dedans et voilà ! A Fougères, ben non, c'est pas leur priorité quoi et ils changeront pas ! »

« Même les trucs qu'ils font, y a pas assez de dialogue entre vraiment les mecs qui pratiquent et puis eux ! Eux, ils vont se renseigner, ils vont aller voir un mec d'jà qui est super cher par exemple ! Ils connaissent pas, c'est pas comme quand tu fais une salle de sport ou bon là, les communes, elles savent faire tout quoi mais là, c'est un truc bien spécifique où... Et ouais, ils font ça à leur sauce sans tenir compte ! »

L'insatisfaction singularisante

L'utilisation d'équipements et de lieux sportifs en accès ouverts conduit à évaluer ces équipements et par là, la politique sportive de la ville. Fréquemment interpellée, l'institution est ainsi remise en cause par les jeunes qui revendiquent des lieux appropriés à leur pratique.

« Elle est pas assez large la rampe !... Il nous faut des infrastructures et des skateparks, des grands skateparks ! »

« Elle pue mais... C'est une médium quoi ! Mais le problèmes, c'est qu' y a trop de longueur ! Y a trop de plat ! Y en aurait moins, y en a qui ferait des sauts plus haut, largement ! »

L'insatisfaction est de mise, chez les jeunes pratiquant un sport de glisse, évaluant les équipements subventionnés par la Ville de Rennes. Cette insatisfaction n'est pas appréhendée seule. Il faut préciser que ces pratiques sportives de glisse ont plutôt tendance - nous le verrons - à s'exercer hors de tout cadre organisé²². Les rampes ne sont pas standardisées et, de ce fait, se créent des hiérarchies et des réputations. Ce type de conduites alternatives, face aux équipements subventionnés, marque la rupture souvent effectuée par les pratiquants de sports de glisse avec le monde institutionnel du sport.

Les rampes de skate et de roller sont appropriées différemment par les groupes de jeunes. Elles connaissent, non pas une redéfinition de limites - comme le terrain de football - mais un marquage graphique (tags, graffs...) et sonore qui laisse la trace du passage, qui symbolise le lieu.

Espaces et lieux publics : détournement et démonstration

Les espaces et les lieux publics urbains deviennent de plus en plus des espaces sportifs. Places publiques, rues, routes, trottoirs, parkings souterrains... deviennent des micro-lieux sportifs. Leur fréquentation par les sportifs assidus de la glisse, est en forte croissance sur l'agglomération rennaise. Les parkings des centres commerciaux deviennent des espaces interstitiels de pratiques sportives urbaines. Cela confère à des lieux détournés de leur usage principal, des micro-identités par la symbolique, l'esthétique et la technique qu'ils y mettent.

Les jeunes multiplient dans ce type d'appropriation de l'espace, les lieux de pratique. Des espaces réglementés et interdits non prévus initialement à cet effet sont également détournés (places avec arrêté municipal, parkings souterrains...) de leur usage conventionnel.

²² Surtout à Rennes où les lieux équipés sont très peu utilisés : skatepark de la patinoire, rampe des Gayeulles, rampe de Chantepie, rampe de la Poterie, piste de roller des Chalais (où se trouve une autre rampe mais inutilisable).

« Il y a que le temps qui peut nous empêcher de skater, surtout le temps mais on skate en sous-sol ici (Arsenal) quand il pleut ! »

« On en fait ici (Arsenal) et quand il pleut on va dans le garage, en dessous ! Ouais, d'ailleurs, on va y aller puisqu'il pleut, là on peut plus les pneus, ils glissent ! »

« On en fait ici (place Hoche), avant on en faisait aussi sur la piste de course des Chalais, là c'était pour la vitesse, on en fait aussi à Arsenal, sur la digue à Saint-Malo le week-end parfois et puis dans l'école proche du Thabor, le soir, même si c'est pas vraiment permis ! »

La transgression des espaces urbains est essentiellement le fait des sportifs pratiquant l'art de la glisse. La façon dont les groupes de jeunes occupent l'espace public confère une identité au lieu. Un marquage des lieux s'opère par un détournement des objets urbains.

Le skate, le roller ou le bicross sont des objets que l'on peut emporter avec soi, qui servent à déambuler mais plus encore à exercer une activité qui se révèle être une véritable mise en scène du corps, du paraître, de la difficulté, du risque. Certes, depuis le milieu des années 70, on observe un nombre croissant de citadins qui se livrent à des activités sportives dans les espaces publics, sous le regard bien veillant des autres. Mais il s'agit là d'une pratique de la distinction, d'une affirmation de la distance maximale aux autres par le recours à l'espace public et, par là même, un usage nouveau de la ville.

Ce type de lieu est le propre des « streeters », c'est-à-dire ceux qui s'adonnent à une pratique sportive de déambulation et de découverte de spots. Ces sites pratiqués par les skateurs, les rollers et les bicross sont majoritairement des lieux de passage qu'ils investissent sur le triple plan ludique, sportif et sonore.

« C'est grand ! Y a de la place (Arsenal) ! Ca roule bien et puis y a pas mal de trucs, les marches, les blocs, tu peux sauter, tu peux faire des grindes ! C'est un bon spot ! »

Ainsi, les « riders » se revendiquent la rue, les places, les chaussées, les trottoirs comme autant d'espaces de circulation et de pratiques sportives, à l'encontre de l'organisation convenue de la ville qui départage entre espace à piétons et espace à véhicules motorisés.

« Le meilleur terrain pour le skate, c'est la rue ! Ca c'est le meilleur skatepark ! »

Ainsi, une poubelle, une rampe, un banc, des marches, une rambarde d'escalier - tous les objets urbains qui sont perçus comme des obstacles à éviter pour le commun des piétons - deviennent pour les « riders » autant de défis réels et imaginaires. Le moindre revêtement de rue peut constituer à la fois un terrain de pratique sportive et un obstacle, un élément auquel se confronter.

L'appropriation des lieux publics trans-formés en espaces de pratique, s'effectue selon plusieurs modalités. Les regroupements parfois massifs (lors de défis notamment) confèrent au lieu, une autre signification. Par exemple, il est fréquent d'observer en plein après-midi un groupe de skateurs dont deux ou trois seront en train de skater et deux ou trois assis sur leur « board²³ » à discuter, buvant une canette de Coca-Cola ou de bière et fumant des cigarettes ou du cannabis. L'appropriation s'effectue également par les tremplins et les objets que les uns et les autres apportent ou conçoivent, des cartons pliés deviennent des obstacles à

²³ La board : désigne la planche de skate.

franchir, des poubelles, ou bien encore des boîtes de conserve peuvent délimiter des buts pour le rink-hockey par exemple, comme nous l'explique Sébastien (14 ans, rink-hockey) :

« On a mis des boîtes (de conserve) parce qu'avant, j'avais des plots mais là, je les ai perdu, des petits plots qu'on a des fois avec les rollers. Là, ben y a quatre plots pour faire les buts et on se fait des matchs ! »

« J'ai un copain qu'en a fabriqué un (tremplin) ! Bientôt je vais en fabriquer un ! Ouais, on fait des tremplins et puis, on les met en pente et puis, on fait des figures ! C'est pas mal quoi, on fabrique nos propres instruments ! On est content de nous ! »

« J'ai une maison de campagne dans le Morbihan et puis, y a 50 mètres de ma maison y a une rivière et j'ai fabriqué un tremplin et ça s'appelle du « water-jump ». Il y a une grande descente, à fond et puis, je saute dans la flotte et puis, on peut faire des tours et tout ! »

Mais le marquage peut aussi se faire par des expressions graphiques sur les murs. Face à la patinoire de Rennes (Square de Sandai, rue des Longs Prés), par exemple, se trouve un parking à deux niveaux qui comportent des ouvertures, où des jeunes pratiquent parfois du rink-hockey, en descente dans le parking. Sur les murs de ce parking, on peut décoder une inscription : « Legalise skateboarding ». Alain Loret rappelle d'ailleurs que les skateurs affectionnent les sites désaffectés et graffés²⁴, comme le confirme Nicolas (16 ans, skate) :

« On roule partout, ça va plus vite, même dans la gare, on roule ! ... On en fait aussi à la Poterie, euh... au Liberté, en sous-sol, c'est cool et des fois, on va skater dans les hangars SNCF abandonnés derrière la gare routière ! »

Bien souvent donc les lieux publics sont des espaces investis et détournés par les groupes de jeunes pratiquant l'art de la glisse. Ils détournent ces espaces de différentes manières : physiquement (traces de frein, de patins...), matériellement mais aussi et surtout socialement et symboliquement.

Les jeunes détournent des lieux de leur usage conventionnel. La pratique devient un espace « incirconscribable ». Les jeunes se posent çà et là, en rupture avec l'univers institué. Ils veulent faire autrement que composer avec le donné.

Les dégradations du mobilier urbain

Les regroupements éphémères, les pratiques sportives en milieu urbain, dans ces espaces détournés, engendrent des dégradations de l'environnement, du cadre, du bâti urbain. Ces dégradations sont d'ordre physique et matériel. Ainsi, les groupes de jeunes sportifs consumeraient tout autant qu'ils produiraient et consommeraient ces espaces interstitiels.

Les groupes de jeunes pratiquant leur activité sportive sur des équipements spécifiques ou sur des aires aménagées (terrains, salles, rampes, modules, mini-tremplins, plots...) n'entraînent, eux que très peu de dégradations et qui sont, en quelque sorte, légitimées par le lieu dans lequel elle se déroule.

²⁴ Loret A., *Génération glisse*, Paris, Autrement, 1995.

Précisons d'ores et déjà que les dégradations du mobilier urbain engendrées par les pratiques sportives concernent une frange minoritaire des pratiquants, les « streeters²⁵ » qui pratiquent l'« agressif ». Cette discipline consiste à utiliser les escaliers, les murs, les bancs, et même les poubelles pour réaliser les figures les plus spectaculaires. Avec le risque de rayer, d'ébrécher, voire de casser ces éléments du mobilier urbain. Les « streeters » sont passés maître dans l'art de détourner de façon ludique le mobilier urbain. Ces jeunes font une utilisation sportive de la ville telle qu'elle est. Ils sont en quelque sorte l'exemple type de notre seconde trajectoire : ils excellent dans la singularisation, voire dans l'agressivité.

« On abîme les murets mais les murets des fois, ils servent pas à grand chose !... Des fois, on enlève un peu de peinture sur les rambarde d'escaliers mais ça sert à rien ! Ça gêne personne ! »

Parfois, les jeunes n'avouent pas être conscients des dégradations matérielles qu'ils causent ou alors ils légitiment ces dégradations par la définition même qu'ils donnent de leur pratique sportive :

« Mais moi, je leur fait rien aux murets ! Non, on abîme les modules, c'est tout ! »

« T'façon le roller, c'est un sport de ville ! »

Parfois encore, les jeunes dénoncent les exactions des pouvoirs publics et des gens autour d'eux.

« A un moment, on avait un squat où y avait une rambarde d'escalier comme ça ! Elle était pas peinte alors on ridait dessus et tout et les gens, ils nous ont viré et ils nous ont dit "revenez plus !" et tout et le lendemain, la rambarde, ils l'avaient peint quoi exprès pour nous dire "cassez vous ! Vous enlevez la peinture !" ... Des fois, ils mettent carrément des trucs en fer ou des vis ou des pics en fer comme ça tu peux pas !... Ou ils mettent de la graisse aussi ! »

Les jeunes légitiment aussi les dégradations qu'ils causent par le manque d'équipements ; mais il ne faut pas croire que la construction d'espaces spécifiques va entraîner la disparition du « street » en centre-ville.

« De toute façon quand y a pas de modules au début, c'est comme ça t'as pas le choix bon après quand ils font des modules pour pas que t'aïlles abîmer les trucs, c'est pas pareil !... Ben involontairement ouais ça s'use quoi mais c'est jamais volontairement, c'est sûr ! »

Accusés de jeu dangereux, les rollers et les skateurs, se renvoient la balle des responsabilités. Les jeunes fréquentant les mêmes lieux se délèguent ces « tracas » tout en étant conscients malgré tout que pas plus les uns que les autres ne sont innocents. Les responsabilités, dans cette trajectoire, ne sont pas réellement assumées : le responsable, c'est l'autre :

« Ca va encore parce que le BMX, c'est pas encore trop mal vu par les gens ! Le skate et le roller, c'est...ils sont mal vu ! ... Ouais parce qu'ici, y avait des skateurs, ils laissaient partir leur skate, ils pettaient toutes les vitres et après on se faisait jarter ! »

« C'est sûr qu'à la force, il doit y avoir des traces depuis le temps qu'il y a du monde à en faire mais moi, je pense que c'est surtout les rollers qui cassent ! »

²⁵ Le « street » et l'« agressif » : disciplines qui consistent à utiliser l'espace et le mobilier urbain comme rampe de saut.

La cohabitation entre les différents groupes sociaux en interaction

La question du partage des espaces publics est une question de taille lorsque l'on cherche à étudier les conséquences de l'appropriation d'espaces publics. Ainsi, cela ne va poser sans poser quelques problèmes entre pratiques sportives différentes, entre sportifs et riverains, piétons. Ce sont alors les formes de sociabilité urbaines qui sont ici pointées. Les jeunes affirment leur identité et marquent leur différence en tentant de se réappropriier des lieux. La cohabitation est souvent conflictuelle.

Au chapitre des récriminations contre les rollers et les skateurs, la dégradation du mobilier urbain apparaît en première ligne derrière l'impression d'insécurité et les bruits dus aux claquements secs des planches ou aux crissements des roues. Pourtant, parfois gênés par ces pratiques sonores, les riverains et les piétons crient leur « ras-le-bol » d'entendre claquer des planches sous les fenêtres. Le problème qui se pose est de savoir qui est légitimé à être présent sur les lieux (*a priori* tout le monde puisqu'il s'agit de la sphère publique) et pour que faire. Nous retrouvons ici l'opposition dialectique entre, ce que E. Goffman appelle les « ayants droits » et les « offenseurs potentiels ». Goffman définit l'ayant droit comme étant « la partie au nom de laquelle le droit est revendiqué » et, l'offenseur potentiel comme étant « la partie au nom de laquelle le droit est menacé²⁶ ». Les ayants droits ont une place (légitime), le tout étant de savoir qui ils sont.

Se pose ici la question de la reconnaissance des jeunes en tant qu'ayants droits.

« Les autres, ils voient ça mal mais enfin moi, quand je skate, je fais pas attention aux autres !... Je suis comme dans mon monde ! »

« C'est assez mal perçu !... C'est assez mal perçu parce que ça fait du bruit ! C'est surtout les personnes âgées ! Ça fait du bruit, c'est sûr ! Se balader dans la rue avec un skate, c'est pas forcément !... C'est sûr, ça dégrade un peu ce qu'il y a autour ! C'est vrai ! »

« Ça dépend où on va quoi ! Les gens, ils nous regardent différemment quand ils nous voient arriver dans des skateparks, des trucs comme ça que quand ils nous voient dans la rue, devant chez eux, en train de faire les cons ! Des fois, ils viennent nous virer et tout ! Ça arrive quoi mais les gens, ils parlent un peu trop quoi ! »

La pratique sportive sur les places publiques entraîne des conflits avec les adultes et avec les piétons. Ces litiges produisent des interférences, des échanges, qui donnent lieu à des dynamiques culturelles et sociales. Fréquemment, on peut observer par exemple, des conflits entre un skateur ou un roller qui vient slider sur un banc sur lequel, une personne est assise.

De la même manière, la pratique sur la voie publique ou sur les trottoirs peut engendrer des conflits avec les piétons, comme le relate Sylvain (14 ans, roller) :

« Une fois ouais parce que j'étais en vacances et y avait des personnes dans le bâtiment des...là, où je ridais à côté et ça faisait du bruit à c'qui paraît alors je gênais et je me suis fait virer ! »

« Des fois, y en a qui passent en plein milieu donc ils pourraient faire le tour ! Ils passent en plein milieu et ils nous le disent parce qu'ils sont pas content qu'on passe sur cette place ! Et en plus, ils pourraient faire un p'tit détour quoi ! Ils passent derrière les bancs, nous on prend pas trop de place ! Ils passent exprès, c'est sûr ils font exprès et puis, y en a qui n'aiment pas non plus le roller donc ils font exprès de passer et de nous faire des remarques ! »

²⁶ Goffman E., 1973, Tome II, op. cité, p. 43.

« J'aime bien (se déplacer en ville) parce que ça va assez vite et c'est pas trop dangereux parce qu'il y en a qui vont sur la route, ils vont trop vite quoi mais des fois, ils nous respectent pas les piétons parce qu'ils disent "oui, vous avez pas à...vous allez trop vite !" alors qu'on roule normalement quoi ! Je pense que faudrait en parler ça aussi parce que des fois, y a des personnes qui nous disent "vous n'avez pas le droit d'aller là !" alors qu'on a totalement le droit quoi ! »

« ... Ouais avec des gens (des réflexions) ! Ca leur déplaisait que je fasse du roller sur le trottoir ! Des fois, je vais à la bibliothèque là-bas, y en a qui me disent "faut aller sur la route !" mais si je vais sur la route, je dois faire tout le détour et c'est largement plus dangereux parce que les voitures vont largement plus vite ! »

L'espace public met ici à jour des formes de renégociation identitaire. Ces lieux qui deviennent des scènes théâtrales s'inscrivent dans un réseau segmenté et complexe de lignes de regards, celles des passants, celles des pairs et celles des autres pratiquants. Les jeunes détournant des espaces publics collectifs n'en font-ils pas finalement, même pour un temps très court, un usage obscène, provocateur, comme s'ils nous forçaient à les percevoir et à les reconnaître ?

L'attrait pour le risque

Tester les limites pour fonder son identité

La dernière dimension sur laquelle nous insistons concerne la prise de risque et les valeurs des jeunes : il est indéniable que les jeunes de cette trajectoire conçoivent le risque comme un enjeu identitaire ; même s'il s'agit souvent d'un jeu, la prise de risque est importante dans différents domaines : les relations avec les institutions sécuritaires, les risques routiers, les risques sportifs.

On peut penser que les limites fixées par la loi, par le code de la route, par les limites du corps ou même l'apesanteur ne sont pas admises une fois pour toutes, mais demandent à être testées en permanence. Il s'agit, une fois de plus, d'un excès d'analyse, montrant que l'on n'accepte pas ce qui est établi, comme s'il fallait vérifier que l'impossible est impossible.

On doit dire, enfin, que le risque procure des émotions fortes, très recherchées par les jeunes :

C'est mieux de faire de la moto sur une moto volé, comme ça tu prends plus de risques, avec les flics derrière.

Un soir, un jeune nous raconta les activités nocturnes qu'il pratiquait pendant un temps : ces pratiques risquées, qui frôlent, là encore, l'inutile, ne sont sans doute pas si rares. Connaissant la cave d'un policier – comme toutes les caves... -, le jeune, par jeu et par défi, était allé lui dérober ses bouteilles de vin. Passe encore... Les nuits suivantes, il se lançait un nouveau défi, et alla voler, cette fois, un jacouisi. Imaginez sortir d'une cave, en pleine nuit, en portant une baignoire ! Pour comprendre la raison de son geste, nous lui demandâmes s'il l'avait vendu. Il nous répondit en riant, presque fier de lui :

J'ai essayé, mais je me suis fais carroté...

Le défi, le jeu, le pied de nez au monde adulte semblent constitutifs de ce type de trajectoires. Le risque est également fondateur dans les relations de parité :

Et vous avez l'impression de prendre du risque parfois avec, genre je sais pas griller un feu rouge... ?
1/ Ouais mais on s'est calmé ...!
2/ Ca avant ouais, rouler sur la roue arrière ... si y t'arrive rien, c'est bon !
1/ Parce que si t'arrête pas, je me suis calmé, j'étais un fou avant !
Tu dis beaucoup j'étais un fou avant, t'as... ?
1/ Moi, j'ai tout niqué quoi !
2/ Ah lui ouais les boules !
1/ Moi, tu vois toute la descente de Bréquigny, je te l'a fait sur la roue arrière ! Une fois le pire que j'ai fait, c'est un rond-point...
2/ Le scooter, ça va, ça vient !
1/...Je sais pas ce que j'ai capté ! Le rond-point était trop large, le scooter il a fait comme ça, j'étais par terre quoi ! Il a fait 2-3 soleils quoi, j'ai halluciné !...Et j'ai rien eu !
Mais vous avez des conduites un peu sportives toujours avec ou pas ?
1/ Non, non !
2/ Non, enfin de temps en temps quoi mais maintenant le bedo, ça calme trop, tu peux pas !
1/ Mais on a des potes nous qui ont fait toutes les pires couilles qu'y peux t'arriver avec un scooter... !
2/ ... Entre un mec qui était en brêle saute un dos d'âne, la roue qui se barre et plein de conneries comme ça ! De toute façon on lui avait fait une connerie, on lui avait desserré ses vis sur le côtés ! (rires)

Dans le domaine sportif, le risque est recherché et revendiqué :

« C'est bien quand tu sais que tu sais faire un truc un peu impossible, que pas beaucoup de gens savent le faire quoi, t'hésites pas à prendre du risque ! »(jeune breaker)

Le risque est explicitement recherché en tant que tel et pour tout ce qu'il procure de bien-être, de griserie, de vertige, d'adrénaline, de dépassement de soi, de sensations et d'émotions.

Eric (16 ans, skate) :

« Moi, je crois que c'est ce qu'on recherche dans le skate, prendre des risques ! C'est essayer de rechercher l'extrême, le risque, c'est les sensations ! En plus, ça tout le monde peut pas le faire ! Je crois que c'est ce qu'on recherche ! »

Sylvain (14 ans, roller) :

« Moi, ce qui me plaît, c'est surtout le risque ! »

Gildas (24 ans, roller) :

« Je crois que c'est clair ! C'est agréable ! C'est le goût du risque ! »

Brahim (14 ans, football) :

« Des fois, on fait des « foot-balayette », des « foot-bagarres » ! ... On se fait des tacles et tout ! On n'a pas peur de se faire mal ! »

Vincent (16 ans, bicross) :

« J'ai une maison de campagne dans le Morbihan et puis à 50 mètres de ma maison, y a une rivière et j'ai fabriqué un tremplin et ça s'appelle du "water-jump". Y a une grande descente, à fond et puis, je saute dans la flotte et puis, on peut faire des tours et tout ! »

Dans cet univers favorisant l'excès de singularité, une quête permanente du dépassement de soi serait à l'œuvre parce que justement cet univers va à l'encontre de l'aseptisation de l'institution sportive et qu'il se caractérise par un désir aigu de distinction. Comme l'affirme David Le Breton, « Si les prises de risque sont souvent un plaisir, une recherche de sensations, de trances brèves, de flow, elles traduisent aussi non moins souvent une souffrance un mal de vivre, chez les jeunes générations par exemple qui recherchent à

travers elle une mise à l'épreuve de leur légitimité à exister²⁷». Au-delà de la distinction, les prises de risque visent aussi la reconnaissance des jeunes.

Les chutes et les blessures fréquentes et nombreuses

La liste des chutes et des blessures que les jeunes dressent dans leur trajectoire sportive en dehors des institutions est parfois impressionnante. Certains jeunes ne décrivent pas leurs chutes et leurs blessures et se contentent de montrer leurs égratignures sur leurs bras et leurs jambes. A l'observation, on se rend compte que ce type de cas est malgré tout le plus fréquent chez les jeunes. D'autres relatent des chutes et des blessures pour le moins évocatrices.

Romuald (23 ans, roller) :

« On en fait pas mal toute l'année ! ...Ouais, c'est des bleus tout le temps, des hématomes, des trucs comme ça ! »

Pascal (14 ans, football) :

« A chaque match, y en a un qui a mal ! Y en a un qui tombe ou qui se cogne contre le poteau ! »

Vincent (16 ans, bicross) :

« Sur le plat, ça peut être dangereux mais c'est surtout les sauts, c'est dangereux quoi ! Lui (Christophe), il s'est tordu la cheville, ça lui a pris trois semaines ! C'est surtout les sauts si t'as pas de casque, ça peut être vraiment dangereux...parce que moi, je suis tombé sur la tête, j'ai eu trois fractures et je suis resté une semaine à l'hôpital, il y a un mois de ça ! »

Nous avons bien affaire ici à des pratiques dangereuses. A l'inverse de la pratique instituée qui conforte quand même, force est de le reconnaître, une corporéité douce. Les évocations des chutes et des blessures, sont quand même parfois alarmantes d'autant plus qu'il n'y a pas dans ces pratiques sportives d'encadrement.

Par ailleurs, il est très fréquent par exemple de voir un jeune skateur avec une bande à la main, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre son activité. Le risque tout comme les blessures se donnent facilement à voir dans cet univers de la recherche de singularité et de distinction, où l'on ré-analyse en permanence l'« interdit » dans une sorte de « *no limit* ».

²⁷ Le Breton D., 1995, op. citée, p. 5.

Les points de vue de quelques familles

Introduction

Au terme de notre recherche, nous avons consulté un petit nombre de familles, et quelques représentants associatifs, avec l'aide de nos partenaires sur les quartiers.

Les questions suivantes devaient être abordées, pour compléter nos informations :

- L'offre de loisirs et les relations entre jeunes et adultes
- Les décalages dans les pratiques et représentations, entre jeunes et adultes
- La parentalité, l'autorité,
- La délégation et la responsabilisation des enfants,
- Les valeurs et modes de consommation.

Cette partie de l'enquête a montré les limites suivantes :

- Les partenaires se sont inégalement investis dans la mise en relation des chercheurs avec les familles.

- L'échantillon, aléatoire, n'a pas permis d'identifier précisément des parents représentatifs des deux trajectoires, même si des informations ont été collectées sur chacune d'entre elles.

- Surtout, les personnes rencontrées étaient connues des partenaires institutionnels, et le plus souvent investies dans les activités de centres sociaux, d'associations, de collectifs etc. Ainsi, nous n'avons pas rencontré des familles très distantes à l'égard des institutions, bien au contraire.

Cela dit, cette partie de l'enquête s'est montrée passionnante et riche d'enseignements, même si l'échantillon n'était pas pertinent scientifiquement. Elle a permis de porter un autre regard sur la vie quotidienne des quartiers, et surtout elle nous a permis d'entendre des

adultes, notamment acteurs associatifs, qui interviennent auprès des jeunes sans être réellement légitimés pour cela par les institutions. Le questionnement sur la reconnaissance institutionnelle des jeunes concerne également certains adultes qui interviennent auprès d'eux, et pose la question de la complémentarité entre « bonnes volontés » - bénévolat - et institutions.

Les familles rencontrées, et les partenaires nous les ayant indiquées, sont les suivants :

Contacts FAMILLES

Contact	Îlot d'habitation	Origine culturelle	Nombre d'enfants
Maison des Squares	Banat	Française	4 garçons de 7 à 17 ans
Maison des Squares	Banat	Française	2 garçons et une fille de 10 à 16 ans
Centre Social Landrel	Hautes Ourmes	Marocaine	Jeune femme issue d'une fratrie de huit enfants, mère d'un enfant de 3 ans
Centre Social Landrel	Volga	Marocaine	Jeune femme issue d'une fratrie de cinq enfants, mère d'un enfant de 3 ans
Centre Social Landrel	Montenegro	Marocaine	6 garçons de 7 à 28 ans
Centre Social Landrel	Volga	Turque	3 enfants de 5 à 11 ans
Contrat de Ville	Maurepas	Française	2 garçons et une fille de 8 à 16 ans
Contrat de Ville	Maurepas	Marocaine	8 enfants de 10 à 27 ans
Contrat de Ville	Maurepas	Française	2 garçons de 16 et 19 ans
Maison des Squares	Montenegro	Marocaine	3 enfants de 3 à 12 ans
Maison des Squares	Montenegro	Marocaine	5 enfants de 6 à 16 ans
Maison des Squares	Bosnie	Française	4 enfants de 4 à 15 ans
Maison des Squares	Thorigné	Française	2 enfants de 12 et 14 ans
Contrat de Ville - Maurepas	Villejean	Française	2 enfants de 16 à 18 ans
CPB Italie	Italie	Algérienne	4 enfants de 1 à 10 ans
CPB Italie	Italie	française	2 enfants de 8 à 16 ans
CPB Italie	Italie	Française	4 enfants de 12 à 18 ans

Contacts ASSOCIATIONS

Contact	ASSOCIATION	Personne rencontrée et type de service rendu
Centre Social Landrel	Association Electron	Responsable de l'accompagnement scolaire et d'activités scientifiques et techniques
APRAS	Les crayons de couleurs	Responsable de l'association née il y a dix ans, proposant sports et convivialité sur le quartier
APRAS	Trait d'Union	Collectif de pères, îlots Prague Volga

L'offre de loisirs et les relations entre jeunes et adultes

De façon générale, les familles sont satisfaites de l'offre de loisirs sur les quartiers. Il y a beaucoup de structures et d'offres de loisirs, notamment l'été. Les familles insistent souvent sur la proximité géographique, et sur l'accessibilité financière ; à ce sujet, les loisirs d'été, les modes de garde pour les petits sont jugés très accessibles. Les aides financières sont connues et utilisées.

Les critiques adressées à l'égard des équipements sont les suivantes :

- Critique sur la question du prix, pour certains équipements (par exemple le Triangle).
- Faible offre en direction des plus de 12 ans.
- L'offre proposée ne correspond pas toujours aux attentes ; on perçoit une évolution de la conception du loisir, qui évolue vers l'accueil informel, le « loisir à la carte ». A ce titre, l'accueil réalisé par Hexablosne est apprécié, mais plutôt unique en son genre.

Par ailleurs, les familles sont prises dans la même contradiction que les institutionnels en général : concernant les plus de 12 ans, même si l'offre doit être aménagée pour mieux les satisfaire, on admet que, quels que soient le nombre et la qualité des activités proposées, les jeunes de cette tranche d'âge sont dans une logique de rejet.

Nombre de parents oscillent entre ces deux types de remarques :

- Il faut améliorer l'offre en direction des plus de douze ans ;
- Quelle que soit l'offre, cette tranche d'âge ne fréquentera pas les structures.

Autant dire que ces éléments reprennent les contradictions soulevées par les institutionnels. Toutefois, même si une distance est exprimée par les adolescents à l'égard des institutions, il semble que l'offre doive évoluer vers des loisirs ou des accueils informels, ou les contraintes d'horaires et de régularité seraient faibles. C'est cette approche qui semble faire le succès d'Hexablosne.

Concernant la présence de jeunes et d'adolescents dans l'espace public, on note que les familles sont partagées :

- certaines acceptent la « structuration par le groupe de pairs » et laissent les enfants fréquenter les « bas de tour », tout en posant des règles.
- d'autres limitent au maximum cette fréquentation des espaces publics.

Le rôle des grands frères est toujours important lors de ces sorties, quelle que soit l'origine culturelle de la famille : les petits fréquentent l'espace public parce que le grand frère y est présent.

De façon générale, les regroupements de jeunes ne suscitent aucune crainte, chacun admettant qu'il est normal à cet âge, de se retrouver pour discuter, d'avoir son petit jardin secret.

Toutefois, cette présence d'enfants plus ou moins jeunes dans l'espace public pose fortement la question de la parentalité : on « dénonce » des familles qui laissent systématiquement les enfants en bas des tours, parfois dès l'âge de trois ans. De façon générale, ces familles sont plutôt stigmatisées, et l'on se demande où commence, chez elles, l'intervention parentale. On doit donc distinguer deux types de comportements :

- les enfants fréquentent l'espace public, dans des tranches horaires plus ou moins précises, en respectant des règles fixées par les parents ; ces périodes sont « constructives » pour les enfants. Cela est d'autant plus vrai pendant les « beaux jours », où les mamans accompagnent les enfants (notamment les mamans d'origine nord africaine ou turque). L'espace public est un espace de socialisation.

- les enfants fréquentent l'espace public sans régulation adulte, sont plus ou moins livrés à eux-mêmes. Le temps semble moins structuré, et la pratique moins structurante pour les enfants.

Concernant les regroupements de jeunes, les familles n'expriment aucune crainte et acceptent totalement cette occupation des espaces publics ; elles admettent que les familles ayant des enfants sont plus compréhensives à cet égard. La question qui se pose est celle de la négociation entre jeunes et adultes, qui est parfois altérée du fait du comportement des adultes, de leur absence de tact ou de respect, qui génère chez les jeunes des comportements plus tendus.

Concernant les locaux à affecter à des jeunes, les familles sont prises dans la contradiction habituelle :

- On devrait leur offrir plus de locaux pour se retrouver.
- Si l'on offre des locaux, il y a d'importants risques de dégradations.

Ce qui est posé ici, c'est le rôle des adultes en général à l'égard des jeunes : certains adultes acceptent de prendre en charge un local, et d'être en quelque sorte garants du bon fonctionnement. Ils déplorent alors l'absence de moyens : à titre d'exemple, l'association Trait d'Union peut disposer de deux salles, dont une pour les jeunes. Ils assurent une passerelle entre les générations, et entre les cultures, mais demandent des moyens pour adapter leur fonctionnement, qu'ils n'obtiennent pas : améliorer le mobilier pour plus de convivialité, disposer de jeux de type billard etc. Se pose alors la question de la légitimité de ces adultes intervenant indirectement auprès des jeunes – puisque leur objectif premier est de se retrouver entre adultes pour discuter ou jouer aux cartes -.

En résumé, les questions fortes qui sont posées sont les suivantes :

- L'offre de loisirs est satisfaisante, mais doit s'adapter à une évolution du loisir qui s'oriente plus vers de l'informel (accueil, horaires informels). On pose alors une forte délégation aux professionnels.

- On ne doit pas cependant oublier le rôle des parents, et la place des familles ; les structures traditionnelles permettent inégalement aux parents d'intervenir dans les loisirs des enfants.

- Les passerelles entre les générations, point central de notre réflexion, peuvent – ou doivent ? - être assurées par les parents eux-mêmes, ou du moins ils ont un rôle important à y jouer.

- Sont-ils légitimés pour cela ? N'y a-t-il pas des risques de dérives communautaires, même si les adultes concernés s'en défendent fortement ? On pose alors la question du partenariat et de la complémentarité avec les professionnels.

Les décalages entre jeunes et adultes

Notre questionnement sur la distance des jeunes à l'égard des institutions s'étend à la distance entre jeunes et adultes en général.

Les parents confirment certains points que nous avons soulevés :

- La structuration par le groupe de pairs est indispensable et constitutive de l'identité adolescente et juvénile.

- Les jeunes ne se regroupent pas en fonction de critères ethniques.

- L'attrait des jeunes pour l'économie de marché : vêtements de marque qui permettent de se classer entre jeunes, attrait pour l'argent etc.

- L'attrait des jeunes pour l'esthétique.

- Les prises de risque sont courantes.

- La prégnance du cannabis sur les quartiers.

Ce sont autant de points qui accentuent le décalage entre jeunes et adultes :

- Les parents sont peu informés de ce qui se passe au sein des groupes de pairs ;

- Les copains viennent assez peu à la maison, sauf pour les parents qui sont absents, du fait du travail, de la monoparentalité. Les jeunes s'approprient alors l'espace domestique.

- Les fréquentations des jeunes posent souvent question, apportent des craintes, mais les parents n'en ont pas la maîtrise.

- Si les jeunes ne se regroupent pas en fonction de leur origine ethnique, les parents ont des difficultés à sortir de leur « communauté », même s'ils s'en défendent. Les relations entre parents sont liées au voisinage, mais surtout aux origines culturelles et religieuses. La question des mariages mixtes est souvent posée, et le plus souvent dépréciée par les parents, même si cela n'est pas général.

- De même les évolutions de la valeur mariage, de l'âge au mariage accentuent le décalage entre les générations, même s'il y a peu d'incompréhension sur ces sujets (mis à part pour les mariages mixtes dans certaines familles).

- Les rapports à l'argent et au travail sont radicalement différents de ce qu'ont vécu les parents. Concernant le travail, il s'agit d'une évolution dont personne n'a la maîtrise. Concernant l'attrait pour l'argent et les vêtements de marque, les familles sont assez démunies : elles répondent aux attentes des jeunes, dans la mesure du possible, mais cela est insatisfaisant et implique parfois que les jeunes répondent à leurs besoins par leurs propres moyens, parfois de façon illégitime.

- La notion de réussite sociale est différente entre les générations : si les parents ont « réussi », par le travail, à répondre aux besoins de la famille, à éduquer leurs enfants etc., les jeunes aspirent à moins travailler.

- Concernant les prises de risque, les parents diffusent un message préventif mais ne sont pas toujours écoutés. On admet que, une fois le point de vue des parents exprimé, les enfants feront leurs propres expériences. Le rythme de vie a changé, on sort de plus en plus tard, on consomme plus d'alcool et de cannabis, on fait plus de déplacements dans des conditions parfois extrêmes etc. Ce sont autant de facteurs d'incompréhension entre les générations, qui impliquent parfois une forme de démission des parents sur ces questions.

- Enfin, concernant la prégnance du cannabis sur les quartiers, on note un décalage important entre les représentations des parents et celles des jeunes.

Concernant ce décalage entre jeunes et adultes, on ne peut parler de rupture, puisqu'il est inhérent au phénomène de succession des générations. Mais, dans le contexte étudié, il pose fortement la question du lien entre les générations.

- Même si cela n'est pas nouveau – l'histoire de la jeunesse le montre - , les parents soulèvent la question de la négociation des adultes avec les jeunes ; ils inversent ainsi notre questionnement. Ils déplorent que les adultes ne sachent plus négocier avec les jeunes. La médiation, ici, ne peut être exercée par des professionnels, mais concerne nécessairement et les jeunes, et les habitants. Cette médiation semble à améliorer, par de l'information, des actions conviviales etc.

- Le lien entre les générations est également primordial pour les personnes interrogées. Et ce lien doit être mis en œuvre par les adultes : « il faut leur tendre la main », « il faut aller vers les jeunes », d'autant plus que les jeunes sont en position de retrait.

- On constate que les liens les plus manifestes entre les générations sont le fait des communautés de religion musulmane. Même si, pour ces adultes, la religion n'intervient pas, il est clair que les moments forts que sont le ramadan, les méchouis etc. confèrent à l'islam une dimension conviviale structurante sur les quartiers.

- De fait, ces questions de convivialité, de lien entre les générations posent les questions des valeurs et de la légitimité de certains adultes. Nous y reviendrons.

La parentalité et l'autorité

Sur ce point, les parents radicalisent notre opposition entre les deux trajectoires. Des jeunes s'inscrivent dans la négociation et accèdent à la responsabilité, d'autres non.

Comme nous l'avons dit, on ne peut chercher de déterminisme, puisqu'on trouve, pour une même famille, les deux types de parcours.

Les difficultés les plus importantes proviennent des jeunes inscrits dans la singularité : c'est dans ces cas également qu'interviennent des tierces personnes, tels qu'éducateurs ou juges. Les situations sont parfois très difficiles, voire violentes.

On ne peut dire que ces trajectoires sont issues d'une absence d'autorité : les règles sont présentes, l'autorité parentale est exercée, avec ses exigences ; pourtant, des jeunes résistent fortement à cette autorité. Dans les situations rencontrées, le rôle des groupes de copains est inégal : il est parfois déterminant, et les fréquentations du quartier sont un facteur important pour faire l'école buissonnière ou entrer dans la pré-délinquance. Dans d'autres situations, c'est la structuration individuelle du jeune qui détermine ses rapports à l'autorité, quelles que soient ses relations amicales. Il n'y a donc pas de règle sur cette question.

Par contre, on devra vérifier si les situations monoparentales ne sont pas plus propices à la trajectoire de la singularité.

De même, on peut supposer que plus la communauté familiale ou ethnique est importante – en nombre, et en présence –, et plus les jeunes auront tendance à s'orienter vers la négociation avec l'adulte.

Ces éléments posent la question de l'aide à la parentalité :

- En cas de difficultés, ou simplement pour répondre à des questions éducatives, les mamans s'avouent plutôt esseulées. On ne sait pas à qui se confier, ni parfois à qui se fier ; dans les discussions entre mamans, la tendance est plutôt à masquer ses difficultés, ce qui ne répond pas aux questions réelles que certaines se posent.

- En cas de difficultés importantes, on en arrive vite à se substituer aux familles – placements, suivis éducatifs – alors que l'accompagnement de type « partenarial », avec un juge, un éducateur, semble très structurant pour les parents.

- L'accompagnement ou le soutien éducatif est souvent le fait de professionnels spécialisés, alors que les interventions plus légères peuvent être d'un grand secours. On retiendra, à ce titre, l'exemple du Cercle Paul Bert Italie, qui a mis en place un groupe de parole entre femmes. Le soutien d'autres mamans, vraisemblablement, peut aider également à surmonter des difficultés. On se réfère ici à la notion de brassage social, où les situations très différentes s'enrichissent mutuellement.

- En matière d'aide à la parentalité, les liens semblent importants entre : l'accompagnement des parents et l'animation en direction des enfants. Or, si des professionnels plus spécialisés interviennent, cette passerelle tend à disparaître. Par exemple, dans une situation très difficile avec un jeune adolescent, l'éducateur peut décider de confier l'enfant à l'établissement scolaire le soir après l'école ; pourtant, un équipement de proximité,

ayant connaissance des difficultés de la maman, pourra efficacement observer et accompagner le jeune, et faire le lien avec sa famille.

La délégation et la responsabilisation des enfants

Dans les familles rencontrées, on constate une importante confiance envers les enfants. La délégation de responsabilités est initiée à partir d'un certain âge, en moyenne vers 13-14 ans. Ces responsabilités concernent d'abord l'univers domestique, et la prise en charge des frères et sœurs.

Ce principe de délégation, même s'il est général, semble plus important pour les familles d'origine nord-africaine ou turque, les familles d'origine française souhaitant moins confier aux enfants leurs petits frères, pour leur laisser plus de liberté.

On peut penser que ce principe de délégation est fondamental pour l'émergence des jeunes à la responsabilité et pour leur inscription dans une dimension collective. Il serait un facteur important pour orienter les jeunes vers la trajectoire de la politisation.

Les valeurs familiales et institutionnelles

Cette dimension est fondamentale dans notre questionnement. La question des valeurs est fondatrice d'une adhésion commune à un groupe, à un projet. Les valeurs sont également structurantes pour les identités. D'autre part, le décalage constaté entre jeunes et institutions tient souvent à des divergences sur le plan des valeurs, que nous appelons divergences éthiques.

A ce sujet, plusieurs remarques doivent être formulées.

- La tendance à la politisation permet aux jeunes de s'approprier des valeurs collectives ; au contraire, les jeunes de la seconde tendance ne sont pas imprégnés des valeurs transmises par les adultes, mais construisent leurs propres valeurs, liées à la société de consommation.

- Les valeurs énoncées par les adultes, comme importantes aux yeux des jeunes, sont les suivantes : la famille (les relations entre les générations) ; le respect de l'autre ; l'amour du prochain ; la solidarité (échanges de nourriture, interdit du gaspillage...) ; l'hygiène de vie (prégnance plus ou moins forte d'interdits alimentaires, de règles d'hygiène). Les valeurs sportives énoncées lors des entretiens, quant à elles, sont assez proches : respect de l'adversaire (plus encore pour les sports de combat) ; maîtrise de soi.

- Les valeurs importantes, aux yeux des parents et des jeunes, sont des valeurs laïques, mais sont plus ou moins empreintes de traditions religieuses, selon les origines culturelles.

- On note des différences importantes entre les familles, et entre les origines culturelles. Plus on s'approche de l'islam, et plus la transmission de valeurs semble

importante ; de même, plus l'éducation religieuse semble importante. Du côté de la religion catholique, l'éducation religieuse est moins présente ; les valeurs telles que la famille, la convivialité, la solidarité, sont présentes, mais atténuées par le mode de vie actuel : les mamans travaillent plus à l'extérieur, les familles sont moins nombreuses, plus éclatées. Comme le dira une maman : « Dans notre génération, on a pensé beaucoup au travail, mais on n'a pas assez pensé à l'éducation des enfants ». On peut supposer, mais cela reste à vérifier, que la tendance singularisante, plus liée à la société de consommation, serait plus présente chez les familles très impliquées dans le travail salarié.

- L'attrance des jeunes pour la religion musulmane tient vraisemblablement à cette prégnance de valeurs ; on sent chez les jeunes de la première trajectoire une attrance pour des valeurs collectives, conviviales, « communautaires » qui nécessitent des passerelles entre les générations.

Cette recherche de valeurs implique un registre plutôt familial et convivial, que les jeunes ne trouvent pas toujours dans les institutions. De fait, les activités associatives, familiales, seront plus à même de véhiculer ces valeurs « communautaires », mais on risque alors de glisser vers le communautarisme, c'est-à-dire le repli sur soi d'un groupe culturel.

- Les adultes rencontrés aspirent à jouer un rôle dans cette transmission de valeurs, mais ne sont pas toujours légitimés pour le faire ; se pose alors la question du partenariat avec les institutions, qui doivent en fait accompagner et réguler le rôle des adultes, très apprécié de certains jeunes.

Conclusions et propositions

Préambule

La dernière phase de ce travail, dite de recherche-action, a permis de réunir sur chacun des deux quartiers concernés, pendant trois jours pleins, un groupe de travail composé de professionnels²⁸ de la jeunesse et de chercheurs. Cette démarche de confrontation visait à :

- **Mieux comprendre les comportements des jeunes et leurs enjeux identitaires ;**
- **Clarifier et échanger sur les objectifs et les missions des différents professionnels ;**
- **Identifier et prendre en compte les attentes des familles.**

A la suite de quoi nous avons élaboré, de façon théorique, des compromis idéaux qui constituent autant de pistes ou de principes d'action, et qui posent des questions sous-jacentes.

Cette conclusion reprend donc, de façon synthétique, les principaux thèmes qui ont attiré notre attention, à savoir :

- Les différences entre garçons et filles
- L'offre de loisirs en direction des adolescents et des jeunes ;
- Les enjeux identitaires liés à leurs pratiques ; la question de l'interculturalité ;
- Les différents types de rapport à l'espace mis en œuvre par ces jeunes ;
- Les notions de désir, de consommation, de transgression ;
- La contribution sociale et la reconnaissance « politique » des jeunes ;
- Les passages entre les deux trajectoires identifiées par les chercheurs ;
- La question de la cohérence institutionnelle des actions en direction des jeunes.

²⁸ Les groupes de travail rassemblaient des représentants de différentes professions et de différentes institutions présentes sur les quartiers. Au total, professionnels ont été concernés par cette démarche.

Pour chaque thème, nous restituons les perspectives opératoires élaborées par les professionnels, avec l'aide méthodologique des chercheurs : ces perspectives sont pour une part, innovantes, ou, pour une autre part, reprennent des réflexions ou des expérimentations existant ici ou là. Pour certaines hypothèses d'action, des questions sous-jacentes apparaissent : questions juridiques, effets « pervers » à prévoir, organisation institutionnelle etc.

Concernant notre propre bilan de la recherche-action, quelques points sont à soulever :

1 - Notre analyse des deux trajectoires de jeunes a pu être complétée, mais n'a pas été remise en cause. Nous pensons que nos hypothèses théoriques ont « parlé » aux professionnels, comme elles avaient parlé aux partenaires des comités techniques. Les échanges ont permis de les illustrer, de les approfondir, et les chercheurs en ont tiré une grande satisfaction.

2 - En dehors de ces deux trajectoires possibles (politisation ou singularisation), les professionnels identifient un autre type de jeunes : des jeunes absents de l'espace public, ne posant pas d'actes, issus de familles fragilisées provenant notamment du monde rural ; ces jeunes ont des difficultés à fréquenter leurs pairs, ont peur de fréquenter les structures, cherchent un lien avec les autres générations. On pourrait désigner ces jeunes sous le terme de « **sans pairs** » : ils semblent « cassés », invisibles, victimes de leurs pairs, et ressentent une forte souffrance. Ils sont souvent repérés par les services sociaux. Ces jeunes ne faisant pas de bruit, peu visibles, n'ont pas fait l'objet d'un questionnement institutionnel fort, les chercheurs n'ayant à traiter, dans cette étude, que les jeunes « sur visibles » dans l'espace public. Néanmoins, les professionnels aspirent à réfléchir au traitement de ce type de jeunes.

3 - On note des différences importantes entre les pratiques des professionnels sur chacun des deux quartiers ; cette diversité a permis des avancées communes et complémentaires lors de notre travail ; toutefois, seuls les chercheurs ont une vision d'ensemble de ce qui s'est dit lors de ces six rencontres. Les perspectives proposées sont différentes, parfois divergentes, et posent la question de la cohérence institutionnelle de l'action en direction des jeunes à l'échelle de la ville, et à l'échelle de chaque institution.

4 - Les échanges, souvent très riches, nous ont permis de construire des perspectives opératoires que nous présentons ici ; mais on doit dire que notre visée opératoire a pu nuire à l'objectif d'appropriation de nos analyses ; aussi, ce travail d'appropriation et de critique de nos analyses serait à approfondir.

Les distinctions entre garçons et filles

Cette question fut longuement développée lors des échanges :

On ne trouve pas de différence notable à l'âge de l'école primaire, où les loisirs et les sports pratiqués sont identiques. De façon générale, les comportements et les activités sont indifférenciés jusqu'à 13-14 ans ; toutefois, il est clair que les jeunes filles s'inscrivent plus facilement dans un projet scolaire et, pour certaines, « s'affranchissent » par la réussite scolaire. Pour l'accompagnement scolaire, les proportions garçons - filles sont équilibrées au

niveau primaire, mais les filles sont plus assidues. Au niveau secondaire, il y a plus de filles, qui auraient « plus à y gagner que leurs frères ».

Par ailleurs, les filles seraient plus légitimées à fréquenter ces lieux ; ce serait pour elles une manière de fréquenter des espaces et des institutions publiques de façon légitime, alors que les garçons n'auraient pas besoin de tels « prétextes » pour y être présents.

Au moment de la jeunesse, nombre de filles, arrivant à un niveau d'études élevé, doivent retourner dans la sphère domestique ; d'autres quittent le domicile et s'affranchissent de leur famille pour les études ou le travail. Les professionnels s'interrogent sur les possibilités, pour les filles, de sortir de la sphère domestique pour jouer un rôle dans la sphère publique. Il est difficile de savoir si les trajectoires de ces jeunes filles sont le fait de leurs propres choix, où si elles leur sont imposées par les différentes communautés ethniques.

On assiste, à Maurepas et au Blosne, à l'émergence de groupes de filles (Rabza, Avec nous etc) qui revendiquent le droit au loisir à partir de 13-14 ans, qui « jouent des coudes » pour intervenir sur la sphère publique (co-organisation de festival). Cette légitimité est assez attendue par les garçons, et se gagne au départ par une entrée domestique (préparation des repas). Leur intervention publique dans la cité, si elle est trop visible (représentation théâtrale au Triangle), pose problème aux familles. La diffusion de leur création est plus légitime si elle est domestique (cassette vidéo).

Pour les plus de 15 ans, les filles semblent plus mobiles et plus organisées : les différents partenaires ont beaucoup plus affaire aux garçons : environ 3/4 des jeunes suivis par le Relais, entre 75 et 90 % des jeunes fréquentant les différents Cercles Paul Bert. Elles se rendent plus facilement au centre-ville, assument diverses responsabilités (petits boulots, jeunes mamans...).

Cependant, même si le travail d'accroche est plus long avec les filles, celles-ci s'investissent plus durablement dans des actions ou des projets, alors que les activités des garçons sont plus spontanées. On voit peu les filles, il faut aller à leur rencontre ; à partir d'un certain âge, elles refusent d'être associées aux garçons pour les activités. Dans les cultures musulmanes, les garçons prennent l'ascendant sur les filles jusqu'à 18 ans.

On note que ces jeunes filles ne désignent pas facilement des responsables (le consensus est plus rapide chez les gars) ; leurs groupes sont moins structurés. De plus, elles ne souhaitent pas « implanter » leurs groupes sur leur quartier (surtout pas de local sur le quartier). Par contre, lorsque des responsabilités sont désignées, elles sont plus durables ; les filles semblent respecter plus durablement leurs engagements. Les bourses du CIJB, pour des projets obligatoirement collectifs, sont portées majoritairement par des filles .

La difficulté, pour ces jeunes filles, est de trouver un statut légitime qui leur permette d'exister et de jouer un rôle dans la sphère publique, et, le plus souvent, de s'éloigner géographiquement de leur communauté ou de leur quartier. Elles jouent, pour cela, de leur statut d'étudiante ou d'apprentie. Mais les professionnels savent que leur formation n'a pas toujours pour objectif une insertion professionnelle. Il s'agit de vivre, légitimement, la période de la jeunesse, un entre deux entre l'adolescence et l'âge adulte, entre la sphère domestique des parents et des prises de responsabilités propres, que ce soit dans la sphère publique ou au sein de leur propre foyer. Une réflexion sur un statut intermédiaire pour ces jeunes filles est à mettre en œuvre ; il convient, en l'espèce, de légitimer ou de pérenniser les expériences qui ont eu lieu.

On peut penser des familles d'origine étrangère, qu'elles ont les attentes suivantes :

- Transmission de moins en moins traditionnelle : les codes culturels ont évolué, les traditions s'émeussent, notamment pour les cultures maghrébines ; cela est moins vrai pour la culture turque, et sans doute moins encore pour les cultures asiatiques.

- Honneur, respect, réputation : les comportements des jeunes filles, notamment dans leurs relations avec l'autre sexe, mettent en jeu la réputation des familles, qui semble extrêmement importante.

- Lien entre les générations : les exigences envers les filles, parfois plus fortes qu'envers les garçons, sont parfois liées au fait que les futures femmes-mères auront un devoir de transmission et de « conservation » auprès des futures générations.

L'exigence principale des professionnels, concernant les jeunes filles, et leur existence dans la sphère publique, concerne la nécessité d'identifier leurs choix personnels et de les faire respecter. Il s'agit de prévenir d'éventuelles dérives (souffrances, violences, fugues...)

Les orientations retenues sont les suivantes :

- **Cohérence institutionnelle entre tous les professionnels**, pour dépister les violences, les « choix » imposés et les souffrances qu'ils génèrent.

- **Prendre en compte certains facteurs plus ou moins nouveaux** : rythmes de vie en évolution, importance de la construction identitaire pré-professionnelle, recul de l'âge de l'entrée dans le monde du travail.

- **Créer un statut intermédiaire légitime** pour ces jeunes filles, qui se « politisent » par la formation professionnelle mais sans nécessairement poser d'objectifs d'insertion professionnelle.

- **Pérenniser, à un niveau politique, les expérimentations qui fonctionnent**

L'offre de loisirs en direction des jeunes

On s'accorde pour distinguer, sur ce thème, différentes tranches d'âge : les « adolescents » de 12 à 16 ans, et les « jeunes » de 16 à 20 ans.

Une bonne partie des publics étudiés rejettent l'offre de loisirs traditionnels, refusent l'encadrement, se mobilisent peu sur des projets collectifs. Pourtant, paradoxalement, ils semblent rechercher l'accompagnement par des adultes.

L'offre en direction des adolescents : l'accueil informel comme passerelle

Pour les adolescents, les activités ne sont pas recherchées pour elles-mêmes, mais plutôt parce qu'elles permettent de passer du temps entre pairs, de légitimer l'être ensemble. On peut penser, comme nous l'avons indiqué, que la structuration par le groupe de pairs est fondamentale pour la construction des personnes, et qu'elle n'est pas contradictoire mais plutôt complémentaire à la construction éducative proposée par l'adulte en général. Autrement dit, le sport hors - club est complémentaire du sport en club ; le temps libre passé entre pairs est complémentaire du temps « libre » structuré par l'offre de loisirs. Encore faut-il, pour que cette complémentarité fonctionne, que l'offre de loisirs structurés soit apte à intéresser les adolescents...

L'offre institutionnelle doit donc pouvoir proposer des lieux qui légitiment l'être ensemble tout en permettant une régulation par les adultes et une « tolérance » par les habitants. On évoque donc et on pratique l'accueil informel, qui aurait les caractéristiques suivantes, ou qui pose les questions suivantes :

- **L'accueil informel est un sas pour le groupe de pairs**, doit permettre de passer à « autre chose » : l'offre de loisir qui lui succède doit être accessible et diversifiée ; on lui reproche souvent son caractère désuet (l'éternel baby-foot, par exemple), que rejettent les adolescents. Il importe de prendre en compte les évolutions culturelles dans l'offre de loisirs (outils informatiques, par exemple).

- **L'adulte permet au groupe de se structurer autour d'un projet collectif**, alors que souvent les groupes ne seraient qu'une sommation d'individus. Il permet de réguler les relations au sein des groupes. On doit valoriser la présence physique des adultes pour l'information et l'accompagnement physique vers d'autres lieux. D'autre part, les professionnels accompagnant apportent un soutien technique, logistique, ou juridique. Ils permettent de légitimer, aux yeux des institutions, les demandes des jeunes. Autrement dit, on doit valoriser l'adulte en tant qu'accompagnateur, partenaire, et non en tant que donneur d'ordres, même si pour cette tranche d'âge l'adulte est, dans bien des cas, celui qui prend en charge. On doit donc pouvoir prendre en charge, en jouant le rôle d'un partenaire.

- **L'orientation, à partir des lieux d'accueil informel**, implique de faciliter l'utilisation des équipements et le déplacement des jeunes. Il importe, vraisemblablement, de prendre en compte les désirs de sensations fortes et de différenciation par l'âge. Les désirs de mobilité sont assurément à prendre en compte.

- **L'offre doit harmoniser ce qui est de l'ordre de l'initiation** (coordination ville-quartiers pour la découverte) **et ce qui relève de la pratique assidue** (information / orientation, émergence de projets durables).

- On peut également envisager un **partenariat avec des structures privées** (soccer, karting etc.) : il semble que ce partenariat doive s'établir individuellement avec les structures de quartier, et non globalement avec la ville (l'expérience a déjà été tentée et a montré ses limites).

Concernant le fonctionnement des lieux informels et de l'orientation vers d'autres structures de loisirs, on doit veiller à :

- Limiter les effectifs lors des sorties ;
- insister sur la dimension collective des activités ou des projets ;
- Professionnaliser l'encadrement (pas uniquement des jeunes stagiaires, par exemple) ;
- Avoir de la constance dans l'encadrement ; solutionner les problèmes de ressources humaines (Hexablosne, par exemple)
- Faciliter l'inter génération dans les équipes d'animation

Une **réflexion, à l'échelle de la ville**, pourrait :

- Réaliser et partager, si ce n'est déjà fait, un inventaire des offres à l'échelle de la ville, en termes d'initiation et de pratique assidue ;
- Analyser et traiter la carence d'infrastructures intermédiaires (accueil informel) ;
- Penser la cohérence entre les territoires de proximité et la mobilité inter quartiers ou inter villes ; La question de l'animation sur le quartier pose la question de la dimension « ville » de l'animation. Le plus souvent, la dimension « ville » passe par des conflits entre les groupes de jeunes. Ces conflits ne peuvent pas être assumés par les professionnels ; « on ne veut plus être responsable de tournois inter-quartiers ». On élude ainsi la fonction structurante des conflits. Les chercheurs posent la question de la régulation, par les adultes, de tels conflits, qui ont lieu, dans les faits, en dehors de toute régulation (exemple des festivals d'été).
- Harmoniser les coûts entre les différents intervenants (accueil informel et offres structurées)

Les **questions sous-jacentes** à ces orientations sont les suivantes :

- **Question juridique** : l'accueil informel et l'orientation impliquent d'accompagner des jeunes mineurs sans autorisation parentale, sans formalités administratives. □ □ 'est la responsabilité des professionnels qui est engagée ; on doit songer également aux questions d'assurance.
- **Question éthique** : répondre à la demande, même de façon raisonnée, a un effet pervers : la course à la consommation. On doit aussi permettre de développer la capacité de renoncement des adolescents.
- **Question logistique** : faciliter les déplacements implique d'en avoir les moyens matériels ; comment mettre à disposition des moyens de transport ? De qui est-ce le rôle ? Comment mutualiser ces outils ?
- **Question économique** : on doit harmoniser l'offre publique en prenant en compte l'offre privée existante.

L'offre en direction des jeunes : la structuration en collectifs

On sait que les jeunes adultes étudiés aspirent à se prendre en charge pour « organiser » leur temps libre. Si l'on entend quelques revendications concernant les loisirs des « petits », en revanche, les jeunes adultes, ne souhaitent plus être pris en charge.

Certains aspirent à gérer eux-mêmes des locaux ou des pratiques (trajectoire de la politisation) ; les constats sont les suivants :

- La plupart des projets bouleversent les attentes des professionnels ; une partie se situe « dans le moule », une grande partie en dehors des cadres.

- Les projets collectifs relèvent plutôt de la convivialité, sont « non productifs », semblent inutiles. Nombre d'adultes ne considèrent pas de tels projets comme légitimes.

- Dans le cadre de délégation de responsabilités, on en demande souvent plus aux jeunes qu'on en demanderait à des adultes : construction des projets, période d'essais, exigences...

Concernant ces jeunes, qui acceptent de négocier avec les institutions, deux hypothèses s'opposent :

1 – On conserve nos exigences et nos cadres, demandant aux jeunes de s'y conformer. Cette hypothèse implique une grande distance entre ces publics et les institutions, allant de l'indifférence au conflit ouvert.

2 – On négocie avec les jeunes en leur proposant un cadre intermédiaire, adapté à leur histoire naissante. Cette hypothèse implique d'accompagner les jeunes dans l'émergence à des responsabilités.

Nous développerons principalement la seconde hypothèse, la première ayant montré ses limites et ayant généré une distance entre certains jeunes et certaines institutions, distance que l'on a souhaité analyser et résorber... Cette hypothèse, déjà expérimentée sur le quartier du Blosne, touche principalement les jeunes se politisant. Elle peut également concerner, comme nous le verrons, les jeunes qui se singularisent.

Nous avons développé les caractéristiques de la trajectoire de la politisation : ces jeunes s'approprient durablement des lieux, créent des « places de village » là où on ne les attendait pas, aspirent à prendre des responsabilités et à être reconnus socialement par les institutions (ville, équipes de prévention, HLM, sécurité, justice etc). L'enjeu, pour eux, est de trouver parmi les adultes, des partenaires, des pairs. Ils recherchent un accompagnement.

Les expériences mises en place, notamment par l'équipe de prévention du Blosne, ont les caractéristiques suivantes :

- **Structuration de groupes en collectifs** : cette structuration « entre deux » (ni informelle, ni associative) est reçue de façon défensive par certains professionnels. Les objectifs ne sont pas « productivistes », puisqu'il s'agit bien souvent de structurer, pour ces jeunes, « l'être ensemble sans emploi ». Les demandes apparaissent ainsi peu légitimes aux yeux des institutions. Les responsabilités sont plus informelles (pas d'élection, ni de Conseil d'Administration), les adhésions sont informelles (pas de cotisation ni de carte de membre).

Le collectif est « à géométrie variable », plus présentéiste. Les jeunes ne se sentent pas prisonniers d'un engagement à long terme.

- Cette structuration intermédiaire, valable également pour des groupes d'adultes (Trait d'Union), permet de proposer des **locaux en auto-gestion** (Hautes-Ourmes, Gallicie).

- Dans le cadre de ces structurations en collectif, **des « parrainages » par des partenaires institutionnels** semblent indispensables (collectif de filles, Hautes-Ourmes, Gallicie etc.). Le professionnel est recherché non comme autorité, mais comme personne ressource, pour ses compétences juridiques, son réseau institutionnel etc. En tant qu'accompagnateurs, les institutionnels doivent apporter des réponses rapides ; le rapport au temps est, bien évidemment, très différent pour les jeunes et pour les institutions.

Les perspectives énoncées par les professionnels, pour les « collectifs », sont les suivantes :

- Accompagnement des jeunes vers la responsabilité de locaux, à partir de leur demande, dans des responsabilités identifiées (condition indispensable) ;

- Libre choix de « l'accompagnant », selon les liens existant, selon les « vécus communs » ;

- Contractualisation, négociation de règles (contenu, horaires, prise en charge de la clef...);

- Formalisation d'une période d'essai, avec des objectifs raisonnés ;

- Rejet d'une utilisation « exclusive du local » : volonté de brassage, et principe de réalité, il n'est pas souhaitable que les collectifs privatisent des locaux (dans les faits, cela arrive parfois) ;

- Réflexion à l'échelle de la ville et formalisation juridique : qu'est-ce qu'un collectif ? pour combien de temps ? doit-il évoluer vers une forme associative ?

- Reconnaissance symbolique (clef, adresse, tampon) et financière (petit mobilier), qui fait souvent défaut ;

- Objectifs intermédiaires et rencontres régulières avec l'accompagnant ;

- Emergence de projets collectifs tournés vers l'extérieur : passer d'une convivialité légitime à un projet pour le quartier, vers les autres générations etc.

- L'objectif est la reconnaissance politique de ces jeunes qui assument des responsabilités ; ils aspirent à jouer un rôle dans la cité mais ne le peuvent pas toujours, ou ne sont pas reconnus pour cela.

L'appropriation des espaces publics

La question des espaces apparaît fondamentale, tant pour la construction identitaire des jeunes que pour les craintes ou les nuisances générées du côté du monde adulte. Nous pensons que cette présence dans les espaces publics a pour fonction de politiser les adolescents ou les jeunes adultes : il s'agit, pour eux, de quitter la sphère domestique et familiale, d'être présent et visible, de jouer un rôle dans la cité. Nous avons distingué, selon les deux trajectoires :

- **Une appropriation durable des espaces** : présence reconnue et presque constante sur un espace unique, identifié, où les relations avec les tiers sont négociables (pose de poubelles, par exemple), et où les gênes ou nuisances peuvent être limitées (limitation du bruit, des bris de verre etc.). Les troubles sont liés, principalement, aux bruits ; les comportements excités, voire tendus, la présence nocturne et la consommation de bières et de cannabis génèrent des craintes et des suspicions de la part du monde adulte.

- **Une fréquentation ostentatoire et cyclique des espaces** : présence éphémère, variable, sur des espaces publics qui changent au gré des activités des jeunes, ceux-ci se déplaçant sur un secteur relativement large ; la quête identitaire implique de marquer son passage, dans une recherche de reconnaissance par la « marginalité » (dégradations, tags, affirmation de sa présence). L'adulte est mal perçu, surtout s'il intervient sur le mode du donneur d'ordres. Les troubles sont plus importants : dégradations, consommations d'alcool forts et de cannabis, voire d'autres drogues, rodéos motorisés etc.

Les caractéristiques générales de tous ces lieux sont les suivantes :

- Visibilité, lieux de passage (recherche de reconnaissance de la part des jeunes)
- Situation stratégique : carrefours, lieux à sorties multiples, cabines téléphoniques
- Légitimité de la présence : ce sont des lieux où il est légitime de passer ;
- Dépassement de l'usage légitime : on en fait un peu plus qu'à la normale, on dépasse l'usage habituel du lieu (on reste indéfiniment sur le lieu de passage).

Les attentes ou les questions des professionnels sont les suivantes :

- **Prévention des nuisances** : l'objectif de paix sociale et de respect de l'autre est prioritaire ;

- **Paradoxe entre apprentissage de la loi et respect des libertés**, notamment pour l'usage du cannabis : c'est le respect des libertés individuelles qui prime, ce qui pose le problème du positionnement de l'adulte face à la transgression. L'objectif est également de maintenir une relation de confiance avec les jeunes. Nous y reviendrons.

- Responsabilisation des jeunes

- **Entendre des règles et les critiquer**, remettre en question nos valeurs et nos règles, développer le libre arbitre et la capacité de jugement des jeunes.

Sur ce thème nous avons dégagé deux hypothèses de travail : soit l'on accompagne les jeunes pour s'approprier des locaux, et en quelque sorte les privatiser, soit on régule leur présence sur des lieux intermédiaires qu'ils s'approprient.

1 – La « privatisation de lieux » : cette hypothèse correspond plutôt aux jeunes se « politisant », dans l'hypothèse des collectifs développée plus haut. Si l'on octroie des locaux, ou si l'on accompagne la recherche de locaux, on doit veiller à :

- **Permettre la visibilité des jeunes** (pas de lieux souterrains par exemple) ;
- **Prévenir les risques de débordement** (notamment en termes d'économie parallèle) ;
- **Prévenir les intrusions par des groupes extérieurs** (squatt, économie parallèle qui se pratiquent fréquemment dans ce type de lieux); autrement dit, on doit aider ces jeunes à faire fonctionner la frontière entre leur espace privatisé et l'extérieur (porte ouverte/porte fermée) ;
- **Attribuer des responsabilités identifiées**, sous forme d'association, ou de collectif ;
- **Accompagner vers l'autonomie**, la responsabilité, dans une relation partenariale avec des institutionnels (voir les propositions sur les collectifs).
- **Paradoxe de l'ouverture vers l'extérieur** : soit l'on facilite la « privatisation » exclusive des lieux, soit l'on exige la cohabitation avec d'autres usagers des lieux. Cette question n'a pas été tranchée.

2 – La régulation de lieux intermédiaires : cette hypothèse correspond surtout aux jeunes qui, malgré leurs revendications, ne fréquentent pas les espaces qui peuvent être mis à leur disposition, souvent faute de responsables (trajectoire de la singularisation). Les règles que l'on peut se fixer sont les suivantes :

- **Présence institutionnelle, négociation avec les institutions** : insistance des adultes institutionnels pour réguler les pratiques : aménager les lieux (poubelles), raisonner quant aux bruits, aux détritrus etc.
- **Attitude institutionnelle à travailler** : s'orienter vers des relations de « parité », et non de supériorité (exemple des correspondants de nuit).
- **Formalisation de lieux de confrontation avec les habitants** : gérer les craintes, formaliser un lieu d'expression pour les exprimer, confrontation entre habitants et jeunes, proposer l'intervention des jeunes sur l'aménagement pour leur offrir la possibilité de jouer un rôle, même s'ils ne la saisissent pas. La proposition doit être redondante, pour marquer la reconnaissance de ces jeunes, même s'ils ont des difficultés à y accéder.
- **Repérage des problèmes de fond dans les trajectoires personnelles**, et concertation entre les partenaires (voir ci-dessous sur les transgressions).

Les enjeux identitaires à prendre en compte

L'inter culturalité

Cette recherche a constamment pointé les enjeux identitaires qui émergent dans les pratiques des jeunes, et notamment la question de l'ethnicité. Nous avons affirmé que les différentes communautés ethniques sont structurantes, mais que les jeunes s'approprient, traduisent, bricolent avec les valeurs qui leur sont transmises par les adultes. Ils partagent leurs différentes cultures, dans un contexte urbain, même s'ils restent attachés au « bled ». Nous avons parlé, pour cela, « d'ethnicité urbaine ».

La question qui se dégage est sans doute un enjeu essentiel pour l'avenir de nos sociétés :

Comment reconnaître les différentes cultures ethniques tout en favorisant le brassage social et les valeurs laïques républicaines ?

Les constats ou les craintes sont les suivants :

- Le ramadan est un moment très structurant pour les communautés musulmanes. La question de lieux de regroupement durables pour les personnes musulmanes n'est pas sans poser de problèmes. Un risque de « communautarisme » est pris en compte.

- Les frontières seraient de plus en plus marquées entre les cultures (apparition du vocable « sale français », exemple de la coupe du monde etc.). Le repli sur soi des différentes ethnies semble être un phénomène important : de plus en plus de familles maghrébines rejettent les professionnels africains ; les familles françaises clament l'injustice devant des « traitements de faveur » qui seraient réservés aux turcs ou aux maghrébins. Les familles françaises se réapproprient l'espace public durant l'été, quand les autres populations retournent massivement au pays. Les lieux de culte sont subordonnés aux nationalités (turcs, maghrébins etc.).

- Les regroupements, collectifs, ou associations sont souvent liés aux origines culturelles des personnes, même s'ils s'en défendent. L'argument de la laïcité est-il un souhait réel ou une stratégie pour être légitimé ?

- Certaines populations, de par leur culture, fréquentent beaucoup plus l'espace public, sont plus visibles. Les familles d'origine française ont tendance à être plus isolées.

- De façon très générale, la mixité sociale n'est pas effective sur Maurepas (paupérisation, retranchement sur la sphère privée).

Si l'interculturalité doit passer par la reconnaissance des spécificités de chaque culture, on craint souvent les replis communautaires.

Deux hypothèses, et deux types de pratiques, peuvent être distinguées :

1 – Pluralité des valeurs et des pratiques : reconnaissance des spécificités de chaque culture, et gestion du risque communautaire :

- Accompagnement des projets collectifs qui se structurent ;
- Acceptation des moments de convivialité liés à la religion (ramadan)
- Reconnaissance symbolique et financière de ces projets ;
- Objectif d'ouverture sur le quartier ;
- Mixité ethnique et sexuelle des équipes de professionnels.

2 – Homogénéisation des valeurs : recherche d'unité dans les pratiques et les valeurs, en adéquation aux valeurs laïques républicaines.

- Les projets sont ceux des équipements, qui centralisent l'animation sociale dans un but de brassage ;
- On élude la question de la religion et des valeurs différentes ;
- Comment prendre en compte les populations les plus distantes de « nos » valeurs ?

Les frontières identitaires et les conflits entre jeunes

La réflexion collective menée sur la jeunesse à Rennes pose la question des conflits entre les groupes :

- Conflits latents entre jeunes « politisés » et jeunes « singularisés » ;
- Conflits latents ou ouverts entre différents îlots, différents quartiers.

L'appartenance à des groupes de pairs, quels qu'ils soient, implique des oppositions aux autres groupes. La question que nous souhaitons poser concerne la régulation, par les adultes, institutionnels ou non, des oppositions ou des conflits entre les groupes des jeunes.

Si l'on admet que la période de la jeunesse correspond à une accentuation du classement identitaire (ce qui est bien illustré par la trajectoire de la singularisation), et à une forme de « marginalisation », de retrait, de distance par rapport aux cadres proposés par les adultes, on doit se soucier des relations conflictuelles entre les groupes.

Dans toute société, les débordements de la jeunesse, sa marginalité, sont régulés par les adultes, grâce à des codes sociaux, des rites etc. L'exemple connu de « la guerre des boutons », ou les conflits entre communautés rurales voisines, ont fait l'objet d'une intervention adulte.

Or aujourd'hui les professionnels hésitent, par exemple, à mettre en place des compétitions inter-quartiers, dont on sait par ailleurs qu'elles attirent de nombreux jeunes ; ils y trouvent une occasion de concourir, de défendre leur îlot, leur quartier, mais avant tout leur identité. Sur ce thème, les perspectives ou les questions sont les suivantes :

- Les conflits entre groupes sont structurants : comment les réguler ? comment prévenir les risques de violences, de débordements (dont on sait qu'ils se manifestent, avec ou sans l'adulte...) ? Comment formaliser des relations structurantes entre les quartiers, qui ne soient pas de purs affrontements ?

- Au sein de chaque quartier, comme pour les identités ethniques, la question est la suivante : Doit-on favoriser le brassage social, au détriment des appartenances identitaires ? Doit-on, au contraire, favoriser les appartenances identitaires, qui impliquent une frontière avec les autres groupes ?

Ces questions sont à débattre ; aucune réponse tranchée n'apparaît. Ce qui apparaît, en revanche, c'est la prudence – voire la frilosité – des professionnels, qui ne veulent ni générer des troubles, ni endosser des responsabilités où les risques sont importants.

Le lien entre jeunes et adultes

Cette recherche a permis de mettre en lumière le paradoxe des jeunes étudiés, qui rejettent l'encadrement adulte tout en recherchant implicitement ou explicitement un accompagnement. Nous avons creusé le lien entre adultes, adolescents et jeunes, à travers l'accueil informel, et l'accompagnement de collectifs. Sur ce thème, il nous faut encore évoquer la parentalité et le lien avec les habitants.

La parentalité

Les constats sont les suivants :

- **Le rôle des grands frères est important** : ils jouent le rôle de traducteurs, usurpent parfois le rôle du père ; on se demande s'ils mesurent véritablement les enjeux liés à leurs responsabilités. La « délégation » est trop informelle ; on ne peut d'ailleurs pas vraiment parler de délégation.

- **Les pères doivent être légitimés dans leur rôle** : ils sont peu au courant de ce qui se passe pour leurs enfants, et parfois découvrent leurs difficultés en rencontrant les professionnels. Ils « subissent les projets des jeunes ». Il semble y avoir une gradation dans les prises de responsabilités ; dans bien des domaines, des responsabilités sont délégués aux grands frères, et les pères sont présents lorsqu'il existe des problèmes importants (qu'ils découvrent alors) : agressivité du jeune, problèmes judiciaires, problèmes d'insertion professionnelle etc. Les réactions paternelles s'inscrivent assez souvent dans l'opposition ou la violence.

- **L'autorité des professionnels n'est légitimée** aux yeux des jeunes que si la délégation de l'autorité parentale a été négociée, et préparée (exemple des camps ski). **Les jeunes ont une conception juridique de l'autorité** : ils invoquent volontiers les droits de l'enfant, ne légitiment pas l'autorité des professionnels. La délégation d'autorité ne dure pas indéfiniment dans le temps, mais doit être renégociée régulièrement, ou pour chaque projet de départ.

- **Le travail de terrain** mené notamment avec les parents, via l'ATC marocaine ou Trait d'Union, **porte ses fruits** sur certains îlots : on ne voit plus de moins de 15 ans dans les rues après 21 heures.

- Les parents interrogés, notamment les mamans qui sont seules, évoquent des difficultés à échanger sur le thème de la parentalité, sur des difficultés qu'elles peuvent rencontrer sur ce point. Les autres mamans nient leurs difficultés, on ne sait pas trop « a quel saint se vouer ».

Les perspectives sont les suivantes

- **Formaliser des lieux de parole** ; les temps d'échange sur ce thème ne sont pas spontanés, il faut les organiser.

- **Il existe deux hypothèses de lieu** : soit l'on privilégie la proximité avec le lieu de résidence (Locaux Collectifs Résidentiels), soit l'on privilégie des « passages obligés » (écoles, structures de loisirs).

- **Ces dispositifs doivent être accompagnés par des professionnels**, selon les opportunités et les relations qui existent sur les quartiers.

- **L'ordre du jour doit être évolutif**, et prendre en compte les désirs, souhaits ou difficultés des familles ;

- **On doit viser la reconnaissance de l'autonomie du groupe**, qui existe en dehors des institutions ; se pose, là encore, la question de sa formalisation juridique (collectif, association..)

- Le lien avec les professionnels doit permettre de trouver d'autres **personnes ressources, intervenants extérieurs spécialisés** (pédagogie, pédiatrie, psychologie etc.)

La négociation avec les habitants

Nous avons axé notre réflexion sur la reconnaissance des jeunes et leur place dans la cité ; les questions initiales portaient sur les préoccupations des habitants, le sentiment d'insécurité. Nous avons évoqué, à propos des espaces, la formalisation de confrontations entre jeunes et habitants.

En fait, si l'on doit parler de reconnaissance politique des jeunes, c'est sans doute sous cet angle ; la reconnaissance de leur place dans la cité se matérialise par des relations, au quotidien, avec d'autres adultes, avec des représentants institutionnels. Cela paraît nettement plus significatif que des débats, épisodiques, avec des élus, même si ceci est envisageable.

Les perspectives sont les suivantes :

- Formaliser des confrontations entre jeunes et habitants ;

- Maintenir une présence institutionnelle forte sur les quartiers, dans un objectif de « parité » (exemple des correspondants de nuit) ;

- Favoriser l'évolution des actions policières : de l'action musclée en urgence à la présence régulière et préventive (îlotage) ;

- Harmoniser les pratiques des différents intervenants institutionnels.

Les désirs, la transgression et le renoncement

On ne peut s'interroger sur l'identité juvénile sans évoquer la question du désir : l'homme est doué de savoir, de savoir-faire, de savoir-être, mais aussi de vouloir. Et ce vouloir doit être réglementé par chacun : le désir a son corrolaire, la restriction des désirs. Cette capacité de restriction du désir, l'éthique, est peu valorisée par notre société de consommation. Concernant les jeunes, il nous appartient d'y réfléchir, de mieux comprendre leurs désirs, les raisons des transgression, et de développer non seulement le respect des règles, mais surtout la capacité de renoncement.

Les désirs de consommation

Les constats sont les suivants :

- **La consommation de biens** (vêtements, équipements de loisirs, moyens de locomotion) a des conséquences directes sur l'identité des jeunes, et des moins jeunes. La capacité à consommer est un moyen d'existence, une forme de réussite sociale. On peut parler pour certains jeunes de « sur-insertion », dans la mesure où, par des moyens légitimes ou illégitimes, ils possèdent des biens - souvent plus que les professionnels qui les ont en charge -, ils « réussissent » socialement, selon le modèle valorisé dans notre société. On relève une souffrance parfois extrême vécue par des jeunes « exclus par la marque²⁹ ».

- **La consommation de loisirs** : le temps libre est axé, d'une part, vers le groupe de pairs, et d'autre part vers la consommation de loisirs. Les institutions ont pu avoir cette tendance à répondre aux demandes, pour plusieurs raisons : favoriser la découverte, l'accès à des pratiques ; toucher des publics qui, en dehors de motifs de « consommation », ne fréquenteraient pas les structures. On arrive aujourd'hui à un point où l'offre paraît souvent désuète, est rejetée, car les jeunes connaissent les « produits » proposés, rêvent à autre chose, toujours autre chose : du baby-foot au billard, de l'escalade au parapente, du CRAPA au moto-cross etc etc. On peut parler d'escalade de la consommation, légitimée par une volonté d'accessibilité et de découverte.

- **La consommation de psychotropes** : la restriction des désirs, lorsqu'elle dysfonctionne, pose la question de la dépendance à des produits, notamment psychotropes ; on distinguera les consommations de psychotropes qui peuvent être maîtrisées, liées à la convivialité (certains usages du cannabis, par exemple), et les consommations que l'on ne maîtrise plus, qui focalisent tous les désirs.

Les transgressions

Ces désirs de consommation génèrent différentes transgressions :

²⁹ Voir précédemment, chapitre « Les caractéristiques des adolescents », La recherche d'une reconnaissance sociale par la consommation.

- Acquisition de biens, par des moyens illégitimes (vol, recel, trafic) ;
- Développement d'une économie parallèle pour s'enrichir, et « réussir » (trafic)
- Infractions à l'égard de la loi, notamment pour les stupéfiants (usage).

La recherche action a permis de vérifier nos hypothèses théoriques, et les a enrichies ; nous proposons de dissocier :

- **La transgression structurante** (trajectoire de la politisation) : les transgressions ou infractions commises par le jeune lui permettent de structurer son identité, aux yeux des pairs (course à la garde à vue, classement par la marque etc.), voire aux yeux des adultes, certaines familles légitimant, par la force des choses, l'économie clandestine et la « réussite » sociale qu'elle génère. Cette transgression fait sens pour le jeune, il parvient à l'utiliser pour se construire. Elle est, dans certains cas, une forme de contribution sociale.

- **La transgression absurde** (trajectoire de la singularisation) : la transgression est déniée, vécue dans la souffrance. Le jeune est en quelque sorte « victime de ses actes », ne parvient pas à les analyser ni à les intégrer positivement dans une structuration identitaire. Le séjour en prison, ici, ne valorise pas, mais au contraire, le jeune ne peut en parler. Pour certains, ce type de transgression connaît une gradation vers de plus en plus de gravité, vers l'irréversible.

Le traitement des transgressions, la capacité de renoncement

Avant de présenter les perspectives dans ce domaine, quelques constats permettent de clarifier le rôle des différents professionnels :

- **Les professionnels sont amenés à faire des compromis avec la légalité** pour conserver une paix sociale, un climat d'entente avec les jeunes (risques de représailles) : on passe parfois sous silence les pratiques d'économie parallèle. Les relations avec les services de police ne permettent pas un travail de fond, discret, pour prévenir les dérives.

- **L'économie parallèle liée au hasch est très présente** ; elle génère des bénéfices ou des dettes importants, l'intrusion de groupes extérieurs etc. Les moins discrets sont les plus jeunes, qui essaient de faire leurs « preuves » auprès des grands. Ce phénomène est largement nié, tant par la police que par l'Education Nationale. Un travail de fond est impossible dans ce domaine. Les parents, quant à eux, jouent souvent la carte de l'ignorance.

- **Pour les situations « à la marge », ou pour le traitement des urgences, le travail entre institutions n'est pas structuré.** Les professions de l'animation trouvent leurs limites dans les cas de violence, pré-délinquance ou délinquance. Le partenariat avec d'autres professions (travailleurs sociaux, éducateurs de prévention etc.) reste informel. La formalisation du partenariat au sein du CLS (cellule de veille) est un échec pour traiter les situations d'urgence. Les examens de situations ne semblent pas adaptés à l'urgence, et tous les partenaires n'y sont pas représentés. Les relations avec police ou justice ne sont pas adaptées. De même, la prévention de certaines difficultés avec les établissements scolaires n'est pas possible (tenir compte des problèmes importants constatés sur le quartier pour constituer les classes, par exemple)

Les perspectives sont les suivantes :

- De manière générale

- Maintenir une relation de confiance, mais fixer et affirmer les règles au sein des structures, en énonçant ce qui n'est pas négociable, et ce qui l'est.

- Développer la capacité de renoncement et de choix, en différant la satisfaction, en amenant à faire des choix. Expliciter les refus, confronter à un principe de réalité économique explicite.

- Faciliter la capacité à construire, à monter des projets, comme préalable à la consommation.

- La réponse aux demandes de consommation doit éviter l'uniformisation de l'offre, pour permettre la découverte, l'accès à la diversité culturelle.

- **Professions de l'animation** : recours à la responsabilité légale du jeune, selon gravité (plaintes) ; harmoniser l'échelle de gravité entre les partenaires : la permissivité est relative, et les jeunes en jouent.

- **Education spécialisée** : viser la réparation, la responsabilisation ; recours à un tiers collectif pour mettre le jeune devant ses responsabilités ; sous quelle forme ?

- Transgression structurante :

- Ne pas être dupe quant aux activités extérieures ; poser son point de vue ;

- Développer la capacité de choix, et faire dire les choix, entre :

- La reconnaissance légale, légitime, aux yeux des pairs et des adultes, en prenant des responsabilités dans les structures, les associations ou collectifs. Visée durable.

- L'illégalité comme visée immédiate, avec les risques qu'elle comporte.

- Développer les projets durables, les projets d'avenir ;

- Signifier et matérialiser les risques ; faire prendre conscience des risques individuels et des risques collectifs (quelle société sans règles collectives ?)

- Développer l'accès à la justice et l'accès à la sanction (problèmes de prise en charge par la justice, peu de mesures de réparation, peu de places pour des suivis par la PJJ ; problèmes de prise en charge par la police, sentiment d'impunité).

- Transgression absurde :

- Travailler globalement sur les causes de la transgression, celle-ci n'étant qu'un symptôme ;

- Faciliter l'orientation vers des prises en charge adaptées (PJJ, Action Educatrice en Milieu Ouvert, Foyers) ; solutionner les problèmes d'effectifs.

- Travailler avec la famille et avec l'école ; Développer la parentalité (voir plus haut) ;
- Développer un partenariat plus cohérent dans les cellules de veille (aide à l'évaluation et à la décision, avec l'ensemble des acteurs concernés, et non pas uniquement police et justice par exemple) ;
- Ecouter les premiers signes de transgression absurde, ne pas attendre l'irréparable ;
- Le travail discret, pragmatique, effectué par les équipes d'animation ou de prévention, a pour effet pervers « d'étouffer » les problèmes et ne solutionne pas les problèmes institutionnels (places disponibles en AEMO par exemple).

La contribution sociale et la reconnaissance « politique » des jeunes

L'objectif fondamental de cette démarche collective, est, selon nous, plus vaste que la seule prévention des troubles ou des craintes provoqués par les jeunes des quartiers. Il s'agit, essentiellement, de clarifier la place des jeunes dans la cité, et de faciliter leur reconnaissance politique. Bien sûr, nous ne parlons pas des 15 000 jeunes présents sur Maurepas et le Blosne, mais des jeunes, peu nombreux, qui sont présents, visibles sur l'espace public et en relation plus ou moins conflictuelle avec les institutions.

Comme nous l'avons dit, la contribution sociale de ces jeunes passe par l'aménagement des cadres existant, sachant que, si certains sont éloignés du travail salarié, c'est sans doute plus du fait du contexte économique et social que de leur propre volonté. Dans les faits, mêmes les jeunes les plus « singuliers » expriment des aspirations classiques, liées à l'autonomie financière et à l'autonomie du logement. Tous connaissent le monde de la formation professionnelle ou du travail salarié. Seuls les jeunes les plus engagés dans l'économie parallèle nient le monde du travail, les autres y aspirant, au moins comme façade et pour se prévenir des risques judiciaires.

Mais ces aspirations à l'autonomie sont mises à mal par le contexte, notamment économique. Il importe donc, selon nous, de réfléchir à des nouvelles modalités de contribution sociale pour ces jeunes, afin que, structurellement adultes, ils le deviennent effectivement en jouant un rôle dans la cité, rôle reconnu et légitime.

Les perspectives ou questions sont les suivantes :

- Solliciter les jeunes « politisés » pour prendre en charge des actions collectives : accompagnement scolaire, intervention sur le bâti etc.
- Adapter les cadres existant pour l'exercice de responsabilités (exemple des collectifs), avec un accompagnement adulte.
- Permettre au cadre de l'association loi 1901 d'évoluer : on assiste à l'émergence d'un nouveau « bénévolat », qui transforme les règles habituelles de l'engagement : le rapport au temps est différent (projets à court ou moyen terme), les rapports hiérarchiques sont inadaptés (quelle place laisse-t-on aujourd'hui aux jeunes dans les conseils d'administration des

associations, dans les comités de quartier etc. ?), la réglementation ne favorise pas les projets de convivialité à court terme (subventions après un an d'existence), on demande souvent aux jeunes d'être une force d'exécution plutôt qu'une force de proposition.

- La professionnalisation des associations laisse finalement peu de place aux bonnes volontés (bene volat) juvéniles.

- La diversité des valeurs, comme nous l'avons dit, doit être respectée.

Concernant les pratiques de loisirs, les réflexions ont fait émerger les principes suivants :

- Instaurer une contre – partie à la consommation de loisirs : le plaisir s'accompagne d'un déplaisir. La contribution sociale joue un rôle éducatif et n'a rien de commun avec une aide de type CCAS, ou une bourse CIJB... Les problèmes sont liés au droit du travail et à la redistribution de l'argent. La réflexion doit porter sur une structure juridique intermédiaire qui redistribue des budgets collectifs.

- Les actions à l'échelle de la ville et des quartiers doivent être cohérentes et valoriser la contribution des jeunes, la contrepartie ; les principes divergent selon les sites, les dispositifs : bourse ici, bourses, projets avec contrepartie là-bas...

- Le loisir, pour les plus âgés, doit favoriser les démarches collectives ;

- On doit travailler collectivement à développer la reconnaissance et le développement d'autres qualités identitaires, qui ne soient pas liées uniquement à la consommation.

La question de la cohérence institutionnelle des actions en direction des jeunes.

Les passages entre les deux trajectoires identifiées par les chercheurs

Lorsque nous avons identifié les deux trajectoires possibles, qui sont deux extrêmes, deux types d'appropriation de leur environnement par les jeunes, la question du passage d'une trajectoire à l'autre a pu être posée.

Le passage est en fait celui de préoccupations individuelles à un projet collectif : en ce sens, la réflexion sur les collectifs propose déjà une solution intermédiaire ; il s'agit d'un cadre adapté pour faire émerger et structurer les projets collectifs. C'est le pas que font les institutions vers les jeunes. Certains de ces jeunes se saisissent de l'opportunité, lorsqu'elle est proposée (« politisation ») ; d'autres ne la saisissent pas. Ils doivent faire d'autres expériences, parfois traiter d'autres difficultés, avant d'émerger à des responsabilités dans un cadre collectif. Ce rejet du collectif est souvent un symptôme, qui manifeste des difficultés plus profondes, comme nous l'avons dit à propos des transgressions. Mis à part traiter ces difficultés de façon adéquate, les professionnels ne suggèrent qu'une chose, la reconnaissance : on doit continuer d'aller voir ces jeunes « singularisés », leur proposer cette

offre, ce cadre « adapté » à leur construction. La réponse uniquement matérielle, en termes de structures, de locaux, d'offres de consommation, n'est vraisemblablement pas adaptée, sauf si elle est l'occasion de structurer des groupes, avec des préoccupations collectives, et des relations de parité avec des adultes. On peut tenir compte de leurs souhaits de mobilité, de leurs souhaits de sensations fortes, mais ceci comme moyen, avec pour objectif une responsabilisation au sein de groupes que l'adulte aide à structurer.

Les propositions aux professionnels et aux élus

Nous joignons en annexe les tableaux synthétiques qui reprennent l'ensemble des réflexions partagées avec les professionnels, sur chacun des deux sites. Ces tableaux reprennent les aspirations des familles, les objectifs des professionnels et les compromis idéaux à mettre en place avec les jeunes, pour les thèmes que nous venons de développer.

Concernant les responsables institutionnels, un certain nombre de questions leur sont posées, que nous reprenons ici très synthétiquement, puisqu'elles ont été développées :

La place des jeunes filles dans la cité : cohérence institutionnelle entre les différents professionnels ; reconnaissance d'un statut intermédiaire ; pérennisation des expériences qui fonctionnent.

L'offre des loisirs en direction des adolescents, l'accueil informel et l'orientation vers les loisirs : les déplacements des adolescents, les responsabilités juridiques des professionnels, les questions d'assurance, la cohérence de l'animation à l'échelle de la ville ; inventaire des services proposés, dans le domaine de l'initiation et dans le domaine de la pratique assidue ; réflexion sur la carence de tels lieux intermédiaires ; la formation des professionnels ; les effectifs des équipes, la mixité sexuelle et ethnique des équipes.

L'offre en direction des jeunes, la structuration en collectifs : orientation politique vers l'une ou l'autre des deux hypothèses (cadres figés ou cadres adaptés) ; formalisation juridique des collectifs (collectif ? association ? durée ?) ; reconnaissance symbolique et financière des collectifs (achat de mobilier...).

L'appropriation des espaces publics : présence institutionnelle, délimitation des missions (prévention, animation, sécurité), formalisation de lieux de confrontation avec les habitants, , traitement cohérent des difficultés personnelles des jeunes : repérage et orientation.

L'interculturalité : orientation politique vers l'une ou l'autre des hypothèses (pluralité des valeurs, ou homogénéité des valeurs) ;

Les frontières entre les groupes de jeunes : régulation des conflits ; prévention des risques ; organisation de relations entre les jeunes des différents quartiers ; couverture des professionnels ; ou choix de refuser les conflits.

La parentalité : formalisation de lieux de paroles, mutualisation de personnes ressources pouvant intervenir sur demandes, inventaire des personnes ressources (pédiatrie, psychologie, pédagogie...).

La négociation entre jeunes et habitants : formaliser les confrontations, maintenir une présence institutionnelle forte, favoriser l'évolution des actions institutionnelles (police,

par exemple) ; viser des relations de parité avec les jeunes. Harmoniser les pratiques des différents intervenants.

Les transgressions : faciliter le travail préventif ; redéfinir les cellules de veille du CLS ; développer une meilleure écoute des professionnels, pour ne pas attendre l'inextricable ; plus qu'ailleurs, ce thème implique un travail collectif (école, justice, police, animation, prévention). Repérage et traitement des difficultés individuelles. Développer les capacités d'orientation vers la PJJ, qui, pour des questions d'effectifs, ne peut suivre les jeunes signalés.

Contribution sociale des jeunes : la reconnaissance « politique » des jeunes passe par une écoute et une valorisation de leur contribution sur les quartiers. Adapter le cadre de l'association loi 1901 ; faciliter l'inter génération dans les comités de quartiers ; Adapter la législation du travail pour les petits chantiers ; penser une structure qui redistribue collectivement les budgets. Harmoniser les pratiques, entre bourses et projets à contre-partie.

Annexe 1 – Compte-rendu de la recherche-action – Maurepas

Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Questions sous-jacentes	Objectifs des Professionnels	Attentes des Parents
<p>Rejet des propositions traditionnelles (loisirs et activités structurées)</p> <p>« Adolescents » (12-16 ans) : Légitimer l'être ensemble</p> <p>« Jeunes » (16-20 ans) : Activité sas, pour faire ensemble (projet)</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Poser contraintes pour faire coexister les groupes - Gérer les conflits, ne pas les éviter - Mixité des groupes et de l'encadrement - Faire fonctionner la responsabilité familiale - Faire fonctionner la responsabilité légale du jeune - Négociation individuelle avec le jeune - Traitement collectif immédiat - Diversifier les offres - Organiser investissements au niveau ville - Initiation → coordination quartier - ville → respect des contraintes - Pratique assidue → information/Orientation → émergence des projets - Favoriser l'émergence des choix et le renoncement 	<ul style="list-style-type: none"> - <i>Effets pervers de l'offre ; réfléchir à la question du renoncement</i> - <i>Assurer la mobilité sur le territoire</i> - <i>Question de l'accompagnement et des transports</i> - <i>Harmonisation Offre publique // offre privée</i> 	<ul style="list-style-type: none"> - Structuration de la personne - Entendre valeurs et règles - Prise de distance valeurs et règles - Inscription dans la durée - Prendre du plaisir - Découverte, choix (capacité de choix) - Réduire les inégalités - Brassage des populations - Socialisation - Relationnel - Plaisir du jeune 	<p>Occupationnel</p>
	<ul style="list-style-type: none"> - Présence physique des adultes → information → accompagnement physique animation - Aide à la structuration des groupes → mise en relais - Apports professionnels → légitimité demande des jeunes → soutien technique, juridique → régulation des relations dans le groupe - Emergence à la parité - Prises de risques 	<p><i>Accompagnements des jeunes mineurs avec ou sans autorisation des parents, sorties, projets, ski (problèmes juridiques...)</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Structuration de la personne - Entendre valeurs et règles - Prise de distance valeurs et règles - Inscription dans la durée - Prendre du plaisir - Découverte, choix (capacité de choix) - Réduire les inégalités - Brassage des populations - Socialisation - Relationnel - Plaisir du jeune + Emergence à la contribution sociale 	<p>Occupationnel</p> <p>Paix sociale</p> <p>Responsabilisation</p> <p>Contribution sociale</p>

Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Questions sous-jacentes	Objectifs des Professionnels	Attentes des Parents
Horaires nocturnes Convivialité Etre ensemble « sans emploi » Identification à des modèles Visibilité Transgression	<ul style="list-style-type: none"> - Instaurer un climat de confiance - Affirmation de ses points de vue - Gérer les conflits, ne pas les éviter Animation <ul style="list-style-type: none"> - recours à la responsabilité légale du jeune, selon gravité - harmoniser l'échelle de gravité Education spécialisée <ul style="list-style-type: none"> - Viser la réparation, la responsabilisation - recours à un tiers collectif ? sous quelle forme ? Parentalité <ul style="list-style-type: none"> - Formaliser un lieu de parole ; 2 hypothèses de lieu <ul style="list-style-type: none"> 1 – Proximité (LCR) 2 – Passage obligé, accessibilité : école, loisirs <ul style="list-style-type: none"> - Accompagnement selon opportunité - Ordre du jour évolutif - Reconnaissance de l'autonomie du groupe - Lien avec les professionnels pour trouver d'autres personnes ressources 	<p><i>-La responsabilité des professionnels est engagée dans des compromis</i></p> <p><i>- Situations connues de mise en danger</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Paradoxe entre apprentissage de la loi et respect des libertés - Prévention des nuisances - Responsabilisation - Entendre des règles et les critiquer - Remettre en question nos valeurs et nos règles 	<p>Paradoxe entre attention à la sécurité et préserver les libertés</p> <p>+ ou – de tolérance</p> <p>Difficulté à :</p> <ul style="list-style-type: none"> - identifier les problèmes - les comprendre - les traiter
Ancrage à des lieux publics et privatisation Plusieurs sorties Dépasser la légitimité du lieu	2 hypothèses <ul style="list-style-type: none"> 1 – Privatisation Octroi de locaux ou recherche de locaux Risques de débordement Intrusions (squatt, économie parallèle) Responsabilité (collectif, association) Accompagnement vers la parité, l'autonomie 2 – Lieux intermédiaires <ul style="list-style-type: none"> - Négociation avec les institutions - Présence institutionnelle : gérer les craintes, formaliser un lieu d'expression pour les exprimer, confrontation entre habitants et jeunes, intervention des jeunes sur l'aménagement 	<p><i>Craintes des habitants</i></p> <p><i>Identification des oopulations, par l'émergence à la responsabilité individuelle</i></p>	<ul style="list-style-type: none"> - Paradoxe entre apprentissage de la loi et respect des libertés - Prévention des nuisances - Responsabilisation - Entendre des règles et les critiquer - Remettre en question nos valeurs et nos règles 	<p>Paradoxe entre attention à la sécurité et préserver les libertés</p> <p>+ ou – de tolérance</p> <p>Difficulté à :</p> <ul style="list-style-type: none"> - identifier les problèmes - les comprendre - les traiter

Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Questions sous- jacentes	Objectifs des Professionnels	Attentes des Parents
Consommation Classement identitaire	<ul style="list-style-type: none"> - Favoriser la capacité de choix - Confronter au principe de réalité - Instaurer une contre-partie : Plaisir - Déplaisir - Exiger une démarche collective - Valeurs éducatives - Aller contre l'uniformisation de l'offre - Reconnaissance et développement d'autres qualités identitaires 		Contradiction entre la Découverte, plaisir, et la consommation, uniformisation Projet, principe de réalité, renoncement, particularismes	Reconnaissance sociale, Suréquipement Parfois contradictions avec aspirations traditionnelles

Annexe 2 – Compte-rendu de la recherche-action – Le Blosne

Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Objectifs des Professionnels	Attentes des Parents
Distinction entre filles et garçons 3 catégories d'âge : - de 12 ans 13-18 ans + de 18 ans Passage de la sphère domestique à la sphère politique	<ul style="list-style-type: none"> - Adopter une position d'écoute des choix individuels - Cohérence institutionnelle entre tous les professionnels, pour dépister les violences - Prendre en compte certains facteurs : rythmes de vie, construction identitaire pré-professionnelle, recul de l'âge de l'entrée dans le monde du travail - Créer un statut intermédiaire légitime pour ces jeunes filles - Pérenniser, à un niveau politique, les expérimentations qui fonctionnent 	<ul style="list-style-type: none"> - Cerner et respecter les choix individuels - Prévenir les dérives (violences, imposition des choix communautaires etc.) 	<ul style="list-style-type: none"> - Transmission de moins en moins traditionnelle - Honneur, respect, réputation - Lien entre les générations
Demande de locaux par les jeunes Emergence à la responsabilité	<ul style="list-style-type: none"> - Accompagnement des jeunes responsables de locaux - Libre choix de « l'accompagnant » - Contractualisation, négociation de règles (contenu, horaires, prise en charge de la clef...) - Formalisation d'une période d'essai - Rejet d'une utilisation « exclusive du local » - Réflexion à l'échelle de la ville et formalisation juridique (association, collectif...) - Reconnaissance symbolique (clef, adresse, tampon) et financière (petit mobilier) - Objectifs intermédiaires et rencontres régulières - Emergence de projets collectifs tournés vers l'extérieur du groupe (intergénération par ex.) 	<ul style="list-style-type: none"> - Accompagnement de l'émergence à la responsabilité 	<ul style="list-style-type: none"> Paix sociale Responsabilisation Contribution sociale Reconnaissance sociale des jeunes
Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Objectifs des Professionnels	Attentes des Parents

<p>Rejet des propositions traditionnelles (loisirs et activités structurées)</p> <p>« Adolescents » (12-16 ans) : Légitimer l'être ensemble</p> <p>recherche de lieux légitimes pour se retrouver</p> <p>« Jeunes » (16-20 ans) : Activité sas, pour faire ensemble (projet)</p>	<p>- Accueil informel = sas pour le groupe de pairs, pour passer à « autre chose »</p> <p>- Faciliter l'utilisation des équipements et le déplacement</p> <p>- L'adulte permet au groupe de se structurer</p> <p>- Prendre en compte les désirs de sensations fortes et de différenciation par l'âge</p> <p>- Limiter les effectifs</p> <p>- Professionnalisation de l'encadrement</p> <p>- Constance de l'encadrement</p> <p>- Intergénération dans les équipes d'animation</p> <p>- Analyser et traiter la carence d'infrastructures intermédiaires</p> <p>- Polarité sur le territoire et mobilité interquartiers ou intervilles</p> <p>- Réalisation d'un inventaire des offres à l'échelle de la ville</p> <p>- Harmonisation des coûts entre les différents intervenants</p> <p>- Partenariat interindividuel à envisager entre les partenaires publics et privés</p>	<p>- Structuration de la personne</p> <p>- Entendre valeurs et règles</p> <p>- Prise de distance valeurs et règles</p> <p>- Inscription dans la durée</p> <p>- Prendre du plaisir</p> <p>- Découverte, choix (capacité de choix)</p> <p>- Réduire les inégalités</p> <p>- Brassage des populations</p> <p>- Socialisation - Relationnel</p> <p>- Plaisir du jeune</p>	<p>Occupationnel</p>
---	---	--	-----------------------------

Phénomène décrit	Compromis « idéaux »	Objectifs des Professionnels
Transgression structurante (politisation)	<ul style="list-style-type: none"> - Fixer des règles à l'intérieur des structures - Favoriser la capacité de choix : - reconnaissance dans une activité légale (responsabilités dans une structure, au sein d'un groupe, aux yeux des adultes ou aux yeux des pairs...), projection dans l'avenir - illégalisme : risques individuels et collectifs, difficultés à sortir de l'engrenage, immédiateté - Signifier et matérialiser les risques individuels et collectifs ; ne pas être dupe - Faciliter l'accès au droit et à la sanction 	<p>Paix sociale Maintenir une relation de confiance avec ces jeunes Traduction personnalisée du projet associatif Prise de conscience des risques : - individuels (sécurité physique, pbs de justice...) - collectifs (fonctionnement social fondé sur des règles nécessaires)</p>
Transgression absurde, dans le déni et la souffrance (singularisation)	<ul style="list-style-type: none"> - Travailler sur les causes de la transgression absurde, non sur les symptômes - Travail avec la famille et avec l'école - Orientation vers dispositifs adaptés : problèmes d'effectifs (Relais, AEMO sont engorgés et ne peuvent répondre aux besoins) - revoir le fonctionnement des cellules d'aide à l'évaluation et d'aide à l'orientation - <i>Le traitement informel tend à « cacher les problèmes »</i> - <i>Les parents sont déphasés</i> 	
Désir effréné de consommation Contribution sociale des jeunes	<ul style="list-style-type: none"> - Apprendre à différer la satisfaction : loisirs, vêtements, schit - favoriser la contribution sociale des jeunes - favoriser leur contribution associative, penser de nouvelles formes de bénévolat (durée, engagement, hiérarchie, réglementation, rôle de proposition et non pas exécutif) 	<p>Aider chacun à prendre du recul, pour évaluer sa consommation Reconnaître le plaisir immédiat, mais différer dans le temps certains projets Accès aux loisirs Partager un vécu entre jeunes et profes. Instaurer de la durée Construire avant de consommer</p>

Annexe 3 : Liste des partenaires institutionnels consultés

Listes des membres du comité de pilotage

« Vie nocturne des jeunes de 13-20 ans dans les quartiers du Blosne et de Maurepas »

Ville de Rennes :

Elus

M. Gabillard
L. Pouyollon
J-Y. Gérard
Y. Préault
J. Normand

Administration

J-J. Pené
S. Ertz
Ph. Caffin
D. Erhel
F. Baret

C.A.F. :

Administrateur : J. Richard

Direction et services

J-P. Delauney
J. Créquer
G. Croissant
J. Morfoisse
L. Tondeur

Organismes H.L.M. :

R. Depincé, Espacil Habitat
P. Gilles, O.P.A.C. 35
P. Ulliac, Aiguillon Construction
A. Magnaval, O.P. H.L.M.

Membre invité :

E. Moreau, Conseil Général-D.A.S. 35, responsable territoriale des CDAS

LISTE DES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

Listes des membres ayant participé aux deux groupes de recherche-action**Le Blosne :**

G. Niay, Centre Social du Landrel
Ph. Bouvet, CPB Landrel
A. Oudich, CPB Binquenais
B. Poënces, Le Relais
N. Chanet, Le Relais
M. Raffenei, Le Relais
P. Ulliac, Aiguillon Construction
B. Mainguet, CPB Landrel
Ph. Caffin, Mission jeunesse VdR
F. Barret, Contrat de Ville du Blosne
P. Cocquebert, correspondant de nuit Optima
C. Daniel, CDAS Le Blosne
M. Vandembulcke, Le Relais
M. Benaïcha, Hexablosne

Maurepas

J-Y. Fauvel, CPB
F. Thomas, Le Relais
M. Maillard, O.P. H.L.M.
Mme Royer, Atout Jeunes
M. Tigié, Cadets de Bretagne
M. Thomas, Collège la Motte Brûlon
G. Hamdi, C.I.J.B.
M. Trellu, Maison de quartier de Maurepas
D. Erhel, Contrat de ville Maurepas

LISTE DES PARTENAIRES INSTITUTIONNELS

Listes des membres ayant participé à la préenquête

Maurepas

Comité technique

- Nicole Petour (documentaliste collègue Motte-Brulon),
- Pierrick Jobard (association espoir et entraide scolaire),
- JY Chauvel (CP Bert Gayeules),
- M. Trellu (directrice MQ Maurepas),
- JL Maillard (OPHLM Agence Nord),
- G. Ruelland (Aiguillon Construction),
- P. Le Minoux (OPAC 35),
- Y. Héligon (association Consommation Logement Cadre de Vie)

Entretiens individuels

M. Le Minoux, agentde secteur OPAC 35
 M. Milan, animateur Espacil Habitat,
 Equipe du Relais
 Mme Trellu, directrice Maison de quartier

Le Blosne

Comité technique

JJ Leroux, Triangle
 Mme Poupart, bibliothèque municipale triangle
 M. Richaudeau et Mme Vanderbachen, le Relais
 M. Batti, collègue Hautes Ourmes et association TCA
 M. Delaury, OPAC 35
 M. Talleux, Aiguillon Construction
 Mme Massot, coordonnatrice ZEP
 Mme Hervé, Cercle Paul Bert la Biquenais
 Mme Le Sénéchal, Carrefour 18

Entretiens individuels

JJ Leroux, Triangle
 Mme Massot, coordonnatrice ZEP
 E. Le Bot, Optima
 Association TCA
 Mme Avril et l'équipe de surveillants, Collège des Hautes Ourmes
 M. Milan, animateur Espacil habitat
 M. Coignard, responsable Carrefour 18